junior



marabout

Henri Vernes

BOB MORANE

Sur la piste de Fawcett

HENRI VERNES

BOB MORANE
SUR LA PISTE DE FAWCETT



MARABOUT

Chapitre I

Dans la grande salle de l'hacienda, le silence était troublé seulement par le vrombissement de l'hélice du ventilateur suspendu au plafond et qui, à larges coups de pales, brassait l'air déjà lourd et chaud malgré l'heure matinale. Don Alejandro Rias, s'extirpant des profondeurs de son fauteuil en rotin, tourna le commutateur du poste de radio placé à ses côtés et, aussitôt, un sifflement caractéristique vint s'ajouter au bruit du ventilateur. Rias se tourna alors vers Bob Morane qui, abandonné dans un autre fauteuil, savourait le lait d'une noix de coco verte qu'il pompait du fruit même à l'aide d'une paille.

— Un peu de musique ne nous fera pas de mal, dit Rias. On s'ennuie à mourir ici…

D'un mouvement de tête avare, Morane acquiesça. Cela faisait deux mois qu'il avait quitté la France pour le Brésil où Rias, ancien compagnon d'université devenu ranchero, l'avait invité. Les plantations de Rias étaient situées non loin de Cuyaba, en plein cœur du Mato Grosso, et tout ce qu'on pouvait en dire, c'était que les distractions n'y abondaient guère. Il y avait bien la chasse, mais, pour qui n'éprouve pas de plaisir à tuer pour la seule joie de tuer – et Morane était de ceux-là – c'est là un sport dont se lasse vite.

Le sifflement du poste de radio cessa brusquement, mais, au lieu de la musique attendue, une voix de femme se mit à débiter en portugais, les dernières nouvelles du jour. Elle parla de la santé de Sir Winston Churchill, de la guerre de Corée, d'un bateau en perdition au large de Terre-Neuve… Finalement, excédé, Rias tendit la main vers l'appareil en maugréant :

— Nous allons faire taire cette péronnelle !

Mais, au moment où il allait tourner le bouton pour choisir un autre poste émetteur, Morane l'arrêta d'un geste impérieux. La voix disait :

« On annonce de Londres qu'une équipe d'experts de l'Institut Royal d'Anthropologie est occupée à examiner les ossements trouvés par le senhor Orlando Vilas Boas, sur les bords du rio Kuluene, et qui seraient ceux de Percy H. Fawcett, l'explorateur britannique disparu en 1925, en compagnie de son fils et d'un ami,

Raleigh Rimel, dans les forêts vierges du Mato Grosso. Nous espérons, au cours de notre prochaine émission, pouvoir communiquer à nos auditeurs les résultats de cette expertise qui, peut-être, va contribuer à éclaircir un des plus troublants mystères du siècle…

D'un geste rageur, Alejandro Rias coupa le contact et, à nouveau, le vrombissement du ventilateur troubla seul le silence.

— Quand va-t-on cesser de nous casser les oreilles avec cette histoire Fawcett ? dit Rias. Lorsque j'étais petit, ce nom était déjà sur toutes les lèvres, et cela n'a pas cessé depuis…

— Tant que l'on n'aura pas trouvé de façon certaine les restes du disparu, fit remarquer Morane, on pourra supposer qu'il est toujours vivant.

Rias éclata d'un grand rire.

— Vivant ! Rien n'est plus impossible, mon vieux Bob. Pense donc, Fawcett aurait aujourd'hui quelque chose comme quatre-vingts ans. Comment un homme blanc, privé de tout secours médical, aurait-il pu vivre aussi vieux dans l'enfer de la forêt vierge ? Le Mato Grosso est un pays où l'on meurt jeune. Non, crois-moi, si Fawcett et ses compagnons n'ont pas été tués par les Indiens, la maladie a eu depuis longtemps raison d'eux.

À ce moment, la porte de la salle s'ouvrit violemment et un homme entra en gesticulant. Il portait un vaste chapeau en paille de maïs, des sandales aux semelles découpées dans des pneus d'auto, et son visage bronzé de métis gardait la marque profonde des intempéries.

— Senhor, dit-il en s'adressant à Alejandro, le « tigre »[1] est encore venu cette nuit. Il a tué un jeune taureau, l'a emporté en dehors de l'enceinte et l'a dévoré en partie.

Rias sursauta. Une expression de colère contenue se peignit sur le visage aux traits énergiques soulignés par une courte barbe noire.

— Ce fichu jaguar, éclata-t-il. Toujours ce grand mâle hein ? Il m'a déjà dévoré plus d'animaux que tout le personnel de l'hacienda n'en consomme en plusieurs mois. Cette fois, c'en est trop, je suis bien décidé à lui régler son compte… Tu m'accompagnes, Bob ?

Morane était déjà occupé à enfiler ses bottes. Quand les deux hommes furent prêts, Alejandro décrocha une longue lance armée

d’un fer pointu et aiguisé comme un rasoir suspendue près de la porte.

Pendant un instant, Bob considéra cette arme primitive puis il fit la grimace.

— C’est avec ça que tu comptes chasser le jaguar ? demanda-t-il. Personnellement, je préfère une bonne winchester.

Rias passa le doigt sur le tranchant affilé de son arme et sourit.

— Je ne donnerais pas cette lance pour toutes les carabines de la terre, fit-il. D’une balle, tu parviendras difficilement à arrêter un jaguar qui t’attaquerait en sautant d’un arbre. Même mort, il pourrait encore t’éventrer d’un coup de griffe ou te percer le crâne avec ses dents. La lance est bien plus sûre. Tu en présentes la pointe au fauve, qui s’empale dessus. Comme le manche est fort long, l’animal ne peut t’atteindre de ses griffes.

— Bref, conclut Morane, tu es un peu comme le boxeur qui tient son adversaire à distance.

Le Brésilien se mit à rire.

— J’aurais dû supposer que tu comprendrais vite, mon vieux Bob. À l’Université, tu avais déjà saisi l’idée du professeur avant même que celui-ci ne fasse son petit dessin…

Bob ne répondit pas. Il avait ouvert une armoire et en avait tiré une courte carabine Winchester dont il garnissait à présent le magasin. Quand il eut terminé cette besogne, il se tourna vers son ami et lui dit avec une expression mi-sérieuse, mi-comique dans la voix :

— Voilà ! la poudre tonnante est prête à se porter au secours du fer aiguisé, si le besoin s’en fait sentir…

Alejandro Rias considéra son ami pendant un long moment, son visage aux traits fermes et anguleux, où les yeux clairs mettaient une clarté juvénile, son front large couronné par une sorte de hérisson de cheveux noirs et drus. Ce que venait de dire Bob, Rias le savait, n’était pas seulement une boutade, car il pouvait, en toutes circonstances, compter sur l’appui de son ami qui serait prêt à se jeter sous les griffes mêmes du jaguar si cela devenait nécessaire.

Le métis, qui venait d’annoncer le nouveau méfait du fauve, attendait toujours au seuil de la pièce.

— Conduis-nous à l'endroit où la dépouille de la bête tuée a été découverte, José, fit Rias. Là, nous verrons dans quelle direction partent les traces.

José en tête, les trois hommes sortirent de l'hacienda. Dans la cour, où le soleil du matin étirait ses ombres, une foule de gauchos aux visages couleur de cuivre et aux yeux bridés, se pressait, commentant avec animation l'événement du jour. D'un geste, Alejandro les dispersa, pour crier aussitôt :

— Chinu !… Chinu !…

Un homme apparut de derrière l'angle de la maison, tirant derrière lui quatre petits chevaux dont il tenait les rênes réunies dans son poing gauche. Torse nu, il ne portait pour tout vêtement qu'un pantalon de peau brunâtre lui enserrant étroitement les jambes jusqu'à mi-mollet. Son visage foncé ressemblait vaguement, à part la couleur, à celui d'un asiatique, dont il avait les pommettes saillantes et les yeux fendus en amande. Ses longs cheveux d'un noir bleuté, séparés sur le front comme les pans d'un rideau, lui retombaient jusque sur les épaules, et un brassard d'étoffe rouge enserrait chacun de ses biceps jusqu'à y tracer de profonds sillons. Pour seules armes, il portait une machette passée dans un étui suspendu à son épaule et, dans sa main droite, un long épieu sans fer mais à l'extrémité appointée et durcie au feu. De toute évidence, c'était là un Indien qui ne devait pas depuis bien longtemps avoir quitté sa forêt sauvage pour vivre dans la compagnie des civilisés.

— Je suis prêt, Senhor, dit-il avec un sourire qui découvrit ses dents blanches aux canines puissantes.

Le visage de Rias s'éclaira. Il posa la main sur l'épaule nue de l'Indien, pour dire :

— Ainsi, tu savais que je finirais par aller m'expliquer avec ce « tigre » de malheur. Eh bien, tu avais vu juste, Chinu ! Ce chien tacheté va enfin me payer chaque tête de bétail qu'il m'a dévorée. Il est peut-être fort et rusé mais nous sommes deux et, avec nos lances, nous en viendrons bien à bout.

— Une minute, mon cher Alex, intervint Morane. Il ne faudrait pas croire que je vais simplement me cantonner dans le rôle de spectateur. J'espère avoir mon « tigre » moi aussi.

Rias se tourna vers son ami.

— Rien à faire, Bob. Il n'y a qu'un « tigre » et je t'ai déjà dit que je préférais la lance à la carabine, même quand elle est maniée par un tireur d'élite dans ton genre. La lance est une arme beaucoup plus sûre…

Puis, devant la mine contrite de Morane, il continua :

— Mais cela n'est pas une raison pour te désespérer. Avec un peu de chance, tu pourras peut-être tirer un coup de feu ou deux…

Déjà, José et Chinu étaient en selle. Bob et Rias les imitèrent et les quatre cavaliers, traversant la cour de l'hacienda, se mirent en route vers les vastes terres à pâturages s'étendant jusqu'au-delà de l'horizon et qui formaient le royaume d'Alejandro Rias. Plus loin, vers le nord, la grande forêt amazonienne commençait, avec ses territoires inexplorés, ses fauves, ses pestilences et ses Indiens aux mœurs sanguinaires. Bien souvent, Bob Morane pensait à ces territoires avec une secrète envie de s'y perdre, d'y errer à la recherche de quelque vieux rêve encore jamais atteint.

Pour l'instant, José en tête, qui montrait le chemin, les quatre hommes, écrasés par l'ardeur du soleil, chevauchaient entre de longues haies de cactus géants, hauts deux fois comme un cheval et son cavalier et qui dressaient contre le ciel leurs silhouettes barbares, hérissées de dards longs comme des poignards. Puis, peu à peu, le paysage changea. Les cactus se firent plus rares et il n'y eut plus que la plaine couverte de hautes herbes avec, de-ci de-là un ranch au toit de palmes, logis de quelque gaucho solitaire. Seuls, dans le ciel, de nombreux vautours tournoyaient, sans jamais donner un coup d'aile, guettant quelque proie facile à atteindre. Puis, tout à coup, ils se groupèrent au-dessus d'un point précis, pour fondre vers le sol en poussant de petits cris stridents.

José se tourna vers Rias et, se dressant sur ses étriers, montra l'endroit où les vautours s'abattaient, en disant :

— C'est là, Senhor !

Les chevaux furent pressés et, bientôt, on arriva en vue de l'endroit désigné par José. À l'approche des cavaliers, les vautours s'élevèrent en poussant des clameurs furieuses. Brandissant sa carabine au-dessus de sa tête, Morane tira un coup de feu en l'air, ce qui accentua encore la déroute des rapaces. « Ce sera peut-être

la seule cartouche que je brûlerai aujourd'hui, songea Bob, mais de cette façon, j'en aurai au moins brûlé une… »

Quand tous les vautours se furent envolés, on put alors apercevoir la carcasse à moitié dévorée d'un jeune taureau, que les hautes herbes masquaient à demi. Chinu mit pied à terre et, s'approchant de la dépouille qui, déjà, dégageait une odeur nauséabonde, l'inspecta rapidement. Au bout d'un moment, il releva la tête et, se tournant vers Rias :

— Jaguar, dit-il. Grand mâle.

Courbé vers le sol, à la façon d'un chien de chasse qui flaire une piste, l'Indien se mit à faire une dizaine de pas dans toutes les directions, en partant de la dépouille. Finalement, il se redressa et dit en tendant le bras vers l'est.

— Jaguar parti par là…

— Vers les marais, maugréa Alejandro avec un accent de colère dans la voix. C'est toujours là que cette maudite bête va se réfugier une fois son coup fait…

Le Brésilien se tourna vers Morane.

— Qu'en penses-tu, Bob ? demanda-t-il.

Morane haussa les épaules.

— Que veux-tu que j'en pense ? Le jaguar est parti se réfugier dans le marais, et je suppose que nous irons l'y chercher.

— Si nous allons l'y chercher ! explosa Rias. J'ai décidé de régler son compte à ce satané mangeur de bétail, et j'irais le chercher en enfer même s'il le fallait… En selle, Chinu… José, retourne à l'hacienda chercher les chiens… Nous en aurons sans doute besoin…

*
* *

Quand, par un matin d'automne, Bob Morane avait reçu, à son appartement du Quai Voltaire, à Paris, la lettre de son ami Alejandro Rias, il ne s'attendait pas à ce qu'elle le menât à l'autre bout du monde. Cela faisait de nombreuses années déjà qu'il n'avait pas revu Rias – depuis leur sortie de l'université – et rien ne semblait devoir les réunir à présent.

Mon cher Bob, disait la lettre.

Ce n'est pas un revenant qui t'écrit, mais ton vieil ami Alex, avec lequel tu as passé jadis tant d'heures joyeuses. J'aurais dû répondre à ta dernière lettre que tu m'adressais d'Angleterre, pendant la guerre, mais les circonstances m'ont dépassé. Mes parents sont morts au cours d'une épidémie de typhus et je me suis trouvé seul à gérer des milliers d'hectares de plantations et de pâturages, à tel point qu'au début les responsabilités m'ont écrasé.

Il n'y a guère, j'ai lu dans la grande presse le récit de tes aventures en Nouvelle-Guinée et en Méditerranée[2] *ce qui m'a donné le désir de te revoir. Pourquoi, si tu es disponible pour l'instant, ne viendrais-tu pas au Brésil, où tu serais mon invité ? J'habite près de Cuyaba, dans le Mato Grosso, et ensemble nous pourrions chasser, errer à travers la nature vierge. Tu trouverais certainement ici matière à écrire un livre et de nombreux reportages, et nous retrouverions à coup sûr nos belles heures d'insouciance de jadis.*

Si tu n'es pas pour le moment à la recherche de quelque civilisation perdue ou engagé dans une aventure dont dépend le sort de la mère et de l'orphelin, viens me retrouver dans ma solitude forestière. Je t'attends. À toi de tout cœur.

ALEX

Bob Morane n'avait en vue aucune entreprise précise, à part peut-être les lointains essais d'une voiture de course qu'il était occupé à construire de ses propres mains, et il reçut l'invitation d'Alejandro Rias comme un don du ciel. Le temps de boucler ses malles, de faire ses adieux à quelques amis, et il prenait le bateau à destination de Rio et, de là, l'avion pour Cuyaba, où Rias l'attendait.

À présent, sur le bord de ce marais inhumain, au sein duquel lui et ses compagnons allaient s'enfoncer à la recherche du jaguar, Morane inspectait son ami. Celui-ci, solidement campé sur son cheval, passait le doigt sur le tranchant de sa lance, en caressait longuement le manche poli par l'usage, comme s'il voulait s'assurer de sa parfaite docilité. Sur le visage de Rias, il n'y avait pas d'impatience ni de joie. Seulement, un grand calme s'y lisait, et Bob

fut surpris de retrouver également cette expression sur les traits de Chinu, l'Indien. On eût dit que ces deux hommes partaient pour accomplir une besogne quotidienne. Et, de fait, pour Rias et Chinu, le maître et le domestique, c'était bien cela que représentait cette chasse au jaguar : une besogne quotidienne. Le « tigre » nuisait à la bonne marche de l'entreprise en dévorant le bétail, et il fallait l'éliminer tout comme on élimine une mauvaise herbe dans un champ.

Alex fit glisser sa lame dans un long étui de cuir pour en protéger le métal contre les émanations oxydantes du marais. Ensuite, il se tourna vers Morane et demanda :

— Prêt, Bob ?

Du plat de la main, le Français frappa la crosse de la carabine placée dans une gaine le long de sa selle. Rias sourit et, montrant le marais, dit :

— En avant !

Les chevaux hennirent et commencèrent à patauger dans l'eau basse. Les chiens, qu'on avait attachés deux à deux afin de les empêcher de se lancer à la poursuite de quelque gibier sans importance, se mirent à japper. Rias en tête et Chinu fermant la marche, les trois hommes s'avancèrent alors, au pas de leurs montures, à travers le marais.

Pendant plusieurs heures, ils chevauchèrent en silence à travers un paysage de bancs de sable et d'eaux boueuses dans lesquelles les chevaux s'enfonçaient souvent jusqu'au poitrail, en remuant une odeur fétide de végétaux en décomposition. Parfois, on traversait une lagune plus profonde, encombrée de hautes herbes, et des nuages de moustiques se levaient au passage des hommes, voilant littéralement le ciel de leur vol sonore.

Bien que Bob lui eut adressé la parole à plusieurs reprises, Alex ne lui avait répondu que par monosyllabes. Tout à son entreprise, il surveillait les alentours, creusant du regard chaque îlot de verdure que l'on dépassait, étudiant le vol des vautours dans le ciel afin de déceler quelque charogne abandonnée par le fauve. Avec soin, le Brésilien examinait les abords de chaque trou d'eau peu profond, où l'animal aurait pu s'arrêter pour boire. Mais aucune trace ne se

révélait, et l'intensité du soleil forçait les hommes à courber les épaules, comme écrasés par le poids des rayons trop ardents.

Tout à coup, aux abords d'une forêt, à la lisière à moitié immergée, un des chiens s'arrêta et donna de la voix. Vivement, Alejandro sauta à terre et inspecta le sol détrempé.

Au bout d'un moment, il désigna une large trace ronde imprimée dans le sable de la berge.

— Le « tigre » est passé par ici, dit-il.

Déjà, il découplait les chiens qui, d'un seul bond, se précipitèrent dans la forêt en poussant des aboiements aigus. À bride abattue, les hommes s'élancèrent alors sur leurs traces. Tout d'abord, la poursuite fut aisée, puis, la végétation se resserrant toujours davantage, il devint de plus en plus difficile d'avancer. Des branches fustigeaient les cavaliers au passage, menaçant à chaque instant de les désarçonner. Des épines acérées déchiraient leurs vêtements et traçaient sur leurs membres de longues marques sanglantes. Morane avait abaissé son feutre à larges bords sur les yeux et, courbé sur le col de sa monture, chevauchait au petit bonheur, en faisant des vœux pour que nulle branche basse ne vienne le cueillir et le jeter bas.

Cette course folle prit fin soudain. Alejandro avait arrêté sa monture devant un épais rideau de feuillage, qui semblait infranchissable, et il prêtait l'oreille aux aboiements déjà lointains des chiens. Petit à petit, tous les traits de son visage se détendirent et un mince sourire releva la commissure de ses lèvres. Non seulement les aboiements ne s'éloignaient plus, mais, en outre, ils avaient changé de ton, étaient devenus plus brefs, plus rageurs.

Rias se tourna vers Bob et dit d'une voix calme :

— Le « tigre » est cerné. À nous de sonner l'hallali…

Posément, il mit pied à terre et attacha sa monture à une basse branche. Ensuite, il se mit en devoir d'enlever ses éperons, qui auraient pu entraver sa marche en forêt.

Bob et Chinu l'avaient imité. Alex retira l'étroit fourreau de cuir protégeant le fer de sa lance et passa une dernière fois le pouce le long du tranchant aiguisé et brillant, puis il dit simplement :

— Allons…

Avec une souplesse déconcertante, il se coula dans cette brousse qui, quelques instants plus tôt encore, pouvait paraître impénétrable.

Sans tarder, Bob se lança sur les traces de son ami afin de ne pas devoir écarter à son tour ces branches épineuses, garnies de feuilles coupantes comme des rasoirs, qui reprenaient leur place aussitôt après le passage de Rias. Dans son dos, Morane devinait la présence de l'Indien, dont les pas souples et mesurés ne froissaient aucune feuille tombée, ne faisait craquer aucune branche morte. Alex, malgré la rapidité de son avance, ne faisait guère plus de bruit que Chinu, à tel point que le Français avait l'impression de marcher en compagnie de deux ombres.

La forêt, avec son odeur de pourriture, son humidité suintante, ressemblait à un vaste sépulcre. Les arbres mouraient là où d'autres naissaient, et chacun d'eux se nourrissait de la substance de son voisin. Qu'un de ces géants végétaux s'abatte, et il était aussitôt entouré d'un réseau de pousses tendres prêtes à s'élancer à leur tour dans le vide laissé, à reformer l'impénétrable voûte de feuillage un instant brisée. Les trois hommes avançaient dans un bain de vapeur, leurs vêtements, déjà en loques, collés à leurs membres, leurs pieds faisant ventouses au fond de leurs bottes. La sueur coulait le long de leurs visages et les aveuglait.

Malgré les obstacles, Alejandro Rias avançait pourtant sans hésiter, car les aboiements des chiens changés à présent en de véritables hurlements, se rapprochaient de plus en plus et lui indiquaient de façon certaine la route à suivre.

Tout à coup, les arbres s'espacèrent et une étroite clairière s'ouvrit devant les chasseurs. Au milieu, installé parmi les branches d'un grand gommier tombé lors d'une récente tornade, un énorme jaguar se tenait assis dans le soleil, pareil à un gros chat paisible et somnolent. Les taches noires marbrant son pelage jaune approchaient la largeur d'une main. C'était un magnifique animal, en pleine force, et qui devait pouvoir tuer rapidement et comme en se jouant. Tout autour de la souche, les chiens tournaient en hurlant, sautant sans cesse pour tenter d'atteindre leur ennemi séculaire. Mais le fauve leur accordait peu d'attention, se contentant de lancer de temps à autre un coup de patte pour les tenir à distance, et cela avec le geste d'un homme chassant une mouche importune. Rias,

au contraire, semblait l'intéresser davantage. Peut-être naissait-il en lui l'ennemi, mais un ennemi que, dans sa force souveraine, il ne paraissait guère redouter et qu'il considérait seulement avec curiosité et condescendance.

Alex, les regards plongés dans ceux du fauve, attendait l'attaque. La lance pointée, solidement campé sur ses jambes écartées, il semblait prêt à recevoir le choc de la bête. Pourtant, l'attaque ne venait pas. Le jaguar ne paraissait pas comprendre la nécessité de ce combat inutile et gratuit. Il n'avait pas faim et l'homme ne lui paraissait pas être un animal carnivore, car il lui trouvait seulement l'odeur d'un brouteur d'herbes.

Morane, qui se tenait un peu à l'écart, la carabine braquée, se demandait qui il lui fallait admirer le plus, de l'homme ou de la bête. Il se demandait aussi pour lequel des deux adversaires il eût pris parti en d'autres circonstances. L'homme, armé seulement de sa fragile lance, montrait un courage admirable devant cette parfaite machine à tuer qu'était le fauve. Ce dernier, lui, possédait la passivité des êtres forts, certains de leur puissance, et rien ne pouvait, semblait-il, entamer sa confiance sereine.

Ce tête-à-tête silencieux entre le jaguar et son chasseur menaçait de s'éterniser et les chiens, devenus de plus en plus audacieux risquaient à chaque instant de se faire éventrer par les redoutables coups de patte. De son côté, Alex ne pouvait risquer d'attaquer car la bête se serait alors défendue et, d'un coup de patte, aurait balayé la lance, laissant l'homme désarmé.

Dans un mouvement d'impatience, Morane épaula sa carabine. Une balle entre les deux yeux du fauve et tout serait fini. Mais Rias avait surpris le geste de son ami. Sans détourner ses regards de ceux du jaguar, il dit d'une voix tranchante :

— Ne tire pas, Bob. Surtout, ne tire pas…

Morane abaissa son arme. Il comprenait que, pour Rias, ce combat à la lance, arme primitive, contre le jaguar était une sorte de sport dont il fallait lui laisser savourer toute la joie sauvage. Déjà, le Brésilien avait fait un court pas en avant et, fouillant le sol de la pointe de sa botte, envoyait un peu de terre à la gueule du fauve.

Ce fut comme si, soudain, un démon s'était emparé du jaguar. Un rictus affreux contracta sa face, découvrant le redoutable piège des

crocs. Un feulement lui échappa et, aussitôt, il bondit vers l'homme qui venait d'offenser ainsi sa dignité. Le fer de la lance disparut entièrement dans la poitrine du félin dont les griffes vinrent entamer le bois de la hampe à quelques centimètres des mains de Rias. Faisant décrire un court arc de cercle à son arme, celui-ci renversa alors sa victime sur le flanc et, d'un grand effort, la cloua au sol.

Peu à peu, toute colère quitta la face crispée du jaguar. Ses membres se détendirent. Puis il ne bougea plus, ayant trouvé la suprême sérénité de la mort. Morane le regardait avec tristesse et regret. Jamais plus le grand « tigre » ne courrait à travers la forêt en poussant son redoutable rugissement de colère. Jamais plus, il ne s'approcherait des lieux civilisés pour tuer et dévorer quelque jeune taureau. Le maître de la jungle n'était plus à présent qu'un corps inerte, promu au rôle passif de trophée de chasse. Une fois de plus, l'homme avait vaincu.

Alex avait arraché son arme du corps de son ennemi maintenant inerte et en essuyait le fer à l'aide d'une feuille de bijao.

— Je sais ce que tu penses, dit-il à l'adresse de son ami. Mais que veux-tu, c'est la loi. Le jaguar doit tuer pour manger, mais moi je suis éleveur et dois protéger mon bétail sous peine de faillir à ma tâche. C'est aussi la loi.

— Bien sûr, fit Bob, c'est la loi… N'empêche que je donnerais tous les taureaux du monde pour une bête comme celle-là.

Il désignait le jaguar. Rias se mit à rire.

— Bien sûr, et un jour où tu lui passerais la main dans le dos, il te la dévorerait pour te prouver sa reconnaissance. Rappelle-toi ce jour où le chat de la mère Lenoir, notre logeuse, à Paris, t'a griffé sans provocation alors que tu le caressais. Songe à ce qui te serait arrivé si, au lieu d'un vulgaire chat de gouttière, tu avais eu affaire à un « tigre »…

Morane regardait sa main, jadis griffée, d'un air contrit. Finalement, il haussa les épaules.

— Ta supposition est idiote, mon vieil Alex. Comme si un tigre aurait pu vivre sous le même toit que la mère Lenoir. Elle aurait été bien malheureuse, la pauvre bête.

Les deux amis partirent soudain d'un grand éclat de rire qui résonna sous la voûte de la forêt avec l'incongruité d'un coup de

canon en plein dîner de noce. Chinu, occupé à dépecer le fauve, se retourna vers ses deux compagnons et les considéra de façon réprobatrice. Ensuite, il se mit à rire avec eux. Sans savoir pourquoi il riait. Simplement pour le plaisir de rire…

Chapitre II

Le soir tombait, lorsque Morane, Don Alejandro et Chinu rentrèrent à l'hacienda. L'ombre noyait déjà la cour et, au-dessus des bâtiments couverts de tôle ondulée ou de feuilles de palmiers tressées, le ciel tournait rapidement à l'indigo.

Alex sauta légèrement à terre et jeta la peau de jaguar roulée aux pieds de José, qui tenait la bride de sa monture. Le métis lança un rapide coup d'œil en direction de la peau, et un éclair de joie brilla soudain dans ses prunelles.

— Vous l'avez enfin eu, ce vieux bandit, Don Alejandro, dit-il. Les hommes finissaient par croire que ce « tigre » était ensorcelé.

Rias haussa les épaules.

— S'il était ensorcelé, il ne l'est plus à présent, n'est-ce pas Bob ? Désormais, il ne viendra plus dévorer mon bétail.

— Jusqu'à ce qu'un autre jaguar trouve le chemin de tes pâturages et ne reprenne la succession du défunt, intervint Morane qui, à son tour, avait mis pied à terre.

Le brésilien haussa à nouveau les épaules.

— Ce jour-là, je reprendrai ma vieille lance, et il y aura encore un « tigre » de moins sous la calotte des cieux…

Bob eut l'intention de répliquer qu'un jour ce serait peut-être le chasseur qui serait chassé et qu'alors ce serait un Alejandro Rias qu'il y aurait de moins sous ladite calotte des cieux. Mais il s'abstint cependant, car il savait qu'il était aussi vain de raisonner un chasseur que de parler tempérance à un ivrogne. Il se contenta donc d'emboîter le pas à son ami qui, déjà, se dirigeait à grands pas vers l'habitation. Tous deux allaient l'atteindre, lorsque José les rejoignit.

— J'oubliais de vous dire, Senhor, fit-il. Un européen est venu pour vous voir tout à l'heure. Je crois qu'il voulait vous parler d'insectes, ou de quelque chose de semblable…

— D'insectes ?… sursauta Rias. Et où est-il, ce phénomène ?

Le métis pointa le doigt en direction de l'hacienda.

— Il vous attend, Don Alejandro. Il ne voulait pas partir sans vous avoir rencontré.

Déjà, Rias et Morane gravissaient les marches du perron et pénétraient dans la grande salle de l'hacienda. Tout de suite, un air de baïao, venant du poste de radio ouvert, frappa leurs oreilles. Mais, déjà, un homme se dressait et s'inclinait avec raideur devant eux. Il était grand, maigre, sans âge précis, et son crâne chauve, au-dessus de larges lunettes d'écaille, faisait songer à quelque déguisement de clown. Pourtant, derrière les lunettes, les yeux brillaient d'un feu vif, rempli d'intelligence, et les lèvres au dessin précis dénotaient une volonté ferme tempérée cependant par une propension marquée pour la rêverie.

— Monsieur Rias ?… demandait l'inconnu en portant tour à tour ses regards sur Bob et sur Alejandro.

— Je suis le Senhor Rias, fit le Brésilien. Ce monsieur est mon ami, Robert Morane. Que pouvons-nous pour vous, monsieur ?… monsieur ?…

— Professeur Holern Hazenfraz, de l'Université de Bâle, se présenta le nouveau venu. Je suis entomologiste et…

Morane se mit à rire doucement et se tourna vers son ami.

— Voilà pourquoi José disait que monsieur voulait te parler d'insectes fit-il. Monsieur est entomologiste. Or, de quoi pourrait parler un entomologiste, sinon d'insectes ?

— Bien sûr, approuva Rias. Mais ce que je ne comprends pas c'est pourquoi monsieur Hazenfraz veut me parler d'insectes à moi, justement à moi. Dans ce pays, on ne parle pas des insectes ; on les subit.

Un fin sourire se dessina sur les lèvres du savant.

— Vous allez comprendre le motif de ma visite, Senhor Rias, dit-il. Je suis un entomologiste d'un genre spécial, doublé d'un bactériologiste. C'est-à-dire que je me suis spécialisé dans l'étude des insectes qui véhiculent un virus quelconque, propagateur de maladies, comme l'anophèle, qui transmet la malaria.

— Ou le stégomias, qui transporte le virus de la fièvre jaune, compléta Morane.

— C'est cela tout juste, approuva Hazenfraz. Je suis donc à la fois entomologiste et bactériologiste.

— Cela n'explique toujours pas votre présence ici, coupa Rias avec une certaine impatience.

Le professeur Holern Hazenfraz ne parut se formaliser de la brusquerie de son interlocuteur.

— Depuis quelque temps, expliqua-t-il, le gouvernement brésilien s'inquiète de la propagation de certaines affections endémiques à l'intérieur de son territoire, et il m'a chargé d'étudier les insectes susceptibles de véhiculer les agents propagateurs de ces maladies. À Rio, l'on m'a vivement conseillé de m'adresser à vous. Votre territoire s'adosse à des milliers d'hectares de marais dont le voisinage avec vos pâturages fait un excellent terrain d'investigation. Mais voilà mes lettres de créance et un mot de recommandation du ministre de la Santé publique, qui était, je crois, un excellent ami de votre père.

— Et pour qui j'ai beaucoup de respect, acheva Alejandro en s'emparant des papiers que lui tendait le savant.

Rapidement, il parcourut les documents du regard. De toute évidence, ils étaient en règle, et le sceau du ministre affranchissait Hazenfraz de la méfiance dont, dans ces pays rudes, l'on fait montre souvent à l'égard des étrangers. Le Brésilien se détendit. Le savant attirait maintenant sa sympathie, et il ne possédait d'autre part aucune raison particulière pour lui refuser son aide. Il rendit ses lettres de créance à Hazenfraz.

— Vous êtes le bienvenu, Professeur, dit-il. Je vous appuierai de tous les moyens en mon pouvoir. Combien de temps comptez-vous demeurer dans la contrée ?

Hazenfraz eut une moue dubitative.

— Six mois, un an peut-être… Le temps qu'il faudra pour mener mes travaux à bien. Je compte me faire bâtir une petite maison au bord des marais…

— Mes hommes se mettront au travail dès demain, répondit Rias. En attendant, vous êtes mon hôte…

Un sourire à la fois amusé et gêné parut sur les lèvres du savant. D'un geste vague, il désigna le poste de radio qui était demeuré allumé et continuait à moudre sa musique rythmée.

— À vrai dire, Senhor Rias, j'avais déjà agi comme si j'étais chez moi. Je me suis permis de me servir de votre radio. J'étais curieux de connaître les dernières nouvelles…

Alejandro, qui était occupé à suspendre sa lance près de la porte se tourna à demi vers son interlocuteur, pour demander :

— Winston Churchill irait-il plus mal ?

Hazenfraz secoua la tête.

— Ce n'est pas cela, fit-il. Winston Churchill est complètement hors de danger. Je voulais simplement connaître les conclusions des experts britanniques dans l'affaire Fawcett…

— Toujours Fawcett, ricana Rias. Depuis quelque temps, on n'entend plus que ce mot. Fawcett par ci, Fawcett par là… Cela devient de la hantise…

Jusqu'à ce moment, Morane ne s'était guère mêlé à la conversation. Tout compte fait, les motifs de la présence d'Hazenfraz à l'hacienda regardaient son ami, et rien que lui. Cependant, à l'énoncé du nom de Fawcett, une lueur d'intérêt s'était allumée dans les yeux du Français.

— Et quel est le verdict des experts ? interrogea-t-il. S'agissait-il bien des ossements de l'explorateur disparu ?

Hazenfraz hocha la tête dubitativement.

— Peut-être le saurons-nous dans quelques minutes, fit-il. Au moment où vous êtes entrés, le commentateur finissait de dire qu'une dépêche était attendue de Londres d'un instant à l'autre.

— Si ces ossements sont bien ceux de Fawcett, déclara Rias, Orlando Vidas Boas aura réussi le tour de force de découvrir une aiguille dans une botte de foin…

À ce moment, la musique diffusée par l'appareil de radio fut coupée net, et une voix de femme la remplaça.

— Nous interrompons notre programme, disait-elle, pour vous transmettre les dernières nouvelles qui nous sont parvenues au sujet du mystère Fawcett. À la suite du rapport fait par les experts de l'Institut Royal d'Anthropologie de Londres, on a maintenant la certitude que les ossements humains, trouvés sur les bords du rio Kuluene, ne sont pas ceux du colonel Fawcett. L'explorateur portait, au moment de sa disparition, un appareil de prothèse dentaire. En outre, étant jeune, il s'était brisé un os de la main droite en jouant au cricket. En examinant les ossements rapportés par Orlando Vilas Boas, les experts britanniques n'ont trouvé aucune trace ni de cet

appareil ni de cette fracture. On doute même que les ossements en question soient ceux d'un blanc.

Alejandro Rias triomphait.

— Bien sûr, ricana-t-il en allant fermer le contact de la radio, on a promis une forte récompense aux Indiens pour les engager à dire où se trouvait la tombe de l'explorateur disparu. Alors, comme ces Indiens ne connaissaient pas l'emplacement de la tombe en question – si tombe il y eut jamais – et qu'ils voulaient malgré tout toucher la récompense, ils indiquèrent l'endroit où étaient enterrés les restes de quelque Indien anonyme, jouant ainsi un bon tour aux civilisés qui s'empressèrent de tomber dans le panneau. C'est une histoire idiote. D'ailleurs, dans cette affaire, tout a été ridicule depuis le début. Fawcett ne s'était-il pas mis dans la tête de retrouver une vieille ville, bâtie en pierre, dans les solitudes de la forêt vierge. Une ville en pierre dans la forêt ! Là où vous ne parviendriez même pas à trouver un petit caillou de rien du tout…

— On a déjà découvert d'autres villes en pierre dans d'autres forêts vierges, répliqua Hazenfraz. Songez aux cités mayas du Yucatan et du Guatemala… D'ailleurs, le Mato Grosso est coupé de chaînes de montagnes basses, comme la Serra Azul, la Serra dos Parecis ou la Serra Roncador, et qui dit montagnes dit rochers…

Le Brésilien fit la grimace.

— Je vous le concède, Senhor Hazenfraz, fit-il comme à regret. N'empêche que Fawcett s'est lancé à la légère dans cette grande aventure qui devait lui coûter la vie. L'existence de sa ville hypothétique ne se basait sur aucune certitude, sur aucune probabilité même…

— Sur aucune probabilité ? répéta Hazenfraz comme en écho. Voire… Je connais toute l'histoire par le menu. Voulez-vous que je vous la raconte ?

Rias jeta un rapide coup d'œil en direction de Bob Morane et surprit l'éclair d'intérêt qui s'était allumé dans ses prunelles.

— Pourquoi pas, Professeur ? fit-il. Tout comme mon ami Bob, je brûle du désir de m'instruire. Mais mangeons tout d'abord. Ensuite, nous vous écouterons…

Par trois fois, Alejandro frappa dans ses mains pour crier aussitôt d'une voix puissante :

— Ohé, Maria ! t'es-tu endormie sur tes fourneaux ?

Une voix de femme lui répondit, venant de la cuisine :

— Non, Senhor, Maria pas dormir. Servir tout de suite…

C'est alors seulement que Bob Morane, oubliant Fawcett pour un instant, s'aperçut qu'il avait une faim de loup.

*

* *

Silencieuse comme une ombre, Maria, la cuisinière sang-mêlé, avait débarrassé la table, n'y laissant que les grands verres de punch glacé et une énorme coupe remplie de fruits.

Le professeur Hazenfraz alluma son long cigare noir, tiré d'une boîte d'argent posée devant lui par le maître de céans et, après avoir promené ses regards de Bob Morane à Rias, parla :

— Toute l'affaire commença voilà plus de deux siècles en 1743 exactement, lorsqu'un Portugais du nom de Fransisco Raposo décida de s'enfoncer, accompagné de quelques aventuriers de sa trempe, à travers la forêt du Mato Grosso pour tenter de retrouver les fameuses mines d'or de Muribeca dont le secret avait été perdu une centaine d'années auparavant.

» Pendant dix ans, Raposo et ses compagnons errèrent à l'aventure, vivant sur les ressources du pays qu'il leur fallait parfois disputer aux Indiens sauvages. Finalement minés par les fièvres, affaiblis et désespérant de retrouver jamais les mines perdues, ils se décidaient à regagner la côte, lorsqu'un soir des montagnes aux crêtes déchiquetées se découpèrent sur l'horizon. Pour y parvenir, il fallait encore traverser une plaine herbeuse coupée d'étroites bandes de forêt touffue. Cependant, sous les rayons du soleil couchant, les montagnes, riches sans doute en cristal de roche, brillaient de mille feux, tout comme si elles eussent été taillées dans le diamant le plus pur. Aussitôt, Raposo considéra cela comme un heureux présage et s'écria :

— Dieu soit loué ! Nous avons enfin trouvé les mines de Muribeca. Demain, nous serons riches !…

» Mais, le lendemain, il fallut déchanter. La montagne se révéla être en réalité noire et redoutable, coupée de précipices

infranchissables et infestée de serpents venimeux. Tout le jour, les hommes s'efforcèrent de découvrir un chemin praticable le long des flancs abrupts mais, fatigués, ils durent finalement y renoncer. »

— Campons ici, déclara Raposo. Demain nous reprendrons notre chemin vers l'est car il est inutile de vouloir vaincre ces montagnes. Nous avons fait trois lieues aujourd'hui sans parvenir à trouver une route quelconque… Rien ne sert de nous entêter davantage et d'user nos forces…

» C'est alors que le miracle se produisit. En cherchant du bois pour allumer les feux, deux des compagnons de Raposo aperçurent un cerf. Celui-ci, effrayé, s'enfuit à leur approche, pour disparaître aussitôt dans une anfractuosité du rocher se prolongeant par une crevasse creusée dans le flanc même de l'inaccessible falaise. En suivant cette crevasse, il était peut-être possible, avec un peu de courage – et Raposo et sa petite troupe en possédaient à revendre – de gagner le sommet. Aussitôt le camp fut levé et les hommes commencèrent l'escalade. La marche se révéla fort pénible. Pourtant, par moment, des traces d'outils apparaissaient sur la muraille, tendant à prouver que des hommes armés de pics étaient passés par là. Étaient-ce les mineurs de Muribeca ? Nos chercheurs de trésors ne demandaient qu'à le croire. Tout autour d'eux, des blocs de quartz, scintillant comme des gemmes, leur rendaient l'impression éprouvée la veille d'accéder à un pays de merveilles.

» Finalement, épuisés, Raposo et ses compagnons prirent pied sur une large plate-forme dominant la plaine environnante. Alors, muets d'étonnement, ils purent contempler l'étonnant spectacle qui s'offrait à eux.

» Une ville gigantesque s'étendait là, avec ses murs. Ses tours de pierre et ses bâtiments séparés par des rues rectilignes. Aussitôt, Raposo et ses compagnons se jetèrent à terre et, rampant à l'abri des rochers, ils s'éloignèrent, craignant de se trouver en présence d'une colonie espagnole, ou encore d'une place forte des Musus, ces mystérieux Indiens blancs qui, pensait-on, avait jadis constitué un peuple hautement civilisé.

» Soudain, quelqu'un émit la supposition qu'il pouvait s'agir tout simplement d'une colonie portugaise et que, dans ce cas, on se trouvait en pays ami. Pour se rendre compte de l'exactitude de cette

supposition, Raposo rampa vers le bord de la falaise et, aplati contre le roc, inspecta la ville. Celle-ci paraissait déserte, car aucun signe de vie ne s'y manifestait. Nul mouvement dans les rues, nulle fumée montant dans le ciel, nul bruit troublant le silence pesant…

» Un peu rassuré, Raposo fit signe à ses compagnons qui s'approchèrent de lui et, silencieusement, se dissimulant de leur mieux, descendant lentement vers la ville aux abords de laquelle ils campèrent cette nuit-là, en ayant soin toutefois de ne pas allumer de feux ni d'élever la voix.

» Le lendemain, Raposo réussit à décider un domestique indien à se rendre seul à la cité mystérieuse. Vers midi l'Indien revint, tremblant de frayeur, affirmant que la ville était complètement inhabitée et qu'il y régnait un silence de mort. Comme il était trop tard pour pousser plus loin ce jour-là, les aventuriers durent se résoudre à passer une nouvelle nuit sans sommeil à écouter les mille bruits de la forêt et à guetter l'apparition de quelque forme insolite à travers les arbres. Mais rien ne se passa et le matin trouva les hommes transis et recrus de fatigue. Envoyant alors quatre Indiens en avant-garde, Raposo gagna la ville avec le reste de la troupe.

» Ils arrivèrent bientôt au pied d'un grand mur couvert de mousse et que l'on pouvait franchir en passant sous trois arches monumentales composées d'énormes blocs noircis par la pluie et le soleil. Au-dessus de l'arche centrale, des caractères inconnus étaient gravés profondément dans la pierre. Une telle sensation de lointain passé planait sur les vestiges rongés par le temps que Raposo dut secouer sa torpeur pour donner ordre à ses compagnons d'avancer.

» La petite troupe pénétra dans ce qui, jadis, avait dû être une rue spacieuse mais qui, à présent, se trouvait encombrée de débris de piliers et d'énormes moellons, le tout recouvert par la végétation parasitaire. De chaque côté de cette rue, des maisons de deux étages s'élevaient, faites de gros blocs joints sans mortier, avec une précision telle qu'il eût été difficile de glisser la lame d'un couteau dans leurs interstices. Au-dessus des portes, des sculptures compliquées et à moitié rongées par les intempéries, donnaient l'impression de démons grimaçants.

» Effrayés par ces visions d'âges lointains, serrés les uns contre les autres pour chercher une mutuelle protection, Raposo et ses compagnons s'avancèrent jusqu'à une large place au centre de laquelle s'érigeait une gigantesque colonne de lave noire, surmontée de la statue, admirablement bien conservée, d'un homme qui, de son bras tendu, montrait la direction du nord. Aux quatre coins de la place, des obélisques, également taillés dans de la lave noire, s'élevaient et semblaient menacer le ciel.

» Un vaste bâtiment qui, à en juger par ses proportions, devait avoir été un palais, occupait tout un des côtés de la place. Son toit et une partie de ses murs étaient effondrés mais les grands piliers carrés, encadrant le portail, demeuraient intacts. Sur un de ces piliers, on pouvait voir l'image sculptée d'un adolescent. Nu jusqu'à la ceinture, il tenait un bouclier à la main et, tout comme les statues grecques aperçues au Portugal par Raposo, des lauriers le couronnaient. En dessous, des caractères, ressemblant fort à du grec ancien étaient gravés.

» Pendant plusieurs jours, les voyageurs demeurèrent dans la ville mystérieuse, peuplée seulement par des myriades de chauves-souris qui, à la tombée de la nuit, fuyaient sur leurs ailes de velours, si nombreuses que leurs vols obscurcissaient le ciel. La cité elle-même, à part quelques rares bâtiments miraculeusement épargnés, se révéla n'être que ruines, portait la marque évidente d'un tremblement de terre car, en certains endroits, des maisons entières s'étaient enfoncées d'un bloc dans le sol lézardé. Au-delà de la place centrale, une rivière, large d'une trentaine de mètres, coulait paisiblement. Jadis, une belle promenade pavée la bordait, mais à présent la maçonnerie en était brisée et en grande partie tombée à l'eau.

» Les membres de la petite troupe étaient partagés entre deux sentiments fort contradictoires : la peur et la sécurité. D'un côté, l'endroit leur inspirait une terreur sans nom car ils le supposaient hanté par tous les spectres du passé ; d'autre part, les cultures découvertes aux abords de la cité leur procurait une nourriture abondante et facile. Finalement, la terreur l'emporta cependant – et cela malgré la découverte d'une pièce d'or parmi les ruines. Les plantations de riz grouillaient de boas d'eau gigantesques et de

serpents venimeux, et des bandes de chiens sauvages hantaient la plaine environnante.

» Après avoir acquis la certitude que la cité contenait d'appréciables trésors laissés par les habitants fuyant le cataclysme, Raposo trouva plus sage de regagner la civilisation pour revenir plus tard, à la tête d'une expédition importante et bien équipée. Il décida de fuir par la rivière et fit construire des radeaux. Au bout de quatre-vingts kilomètres environ de navigation sans histoire, la flottille arriva à une importante chute d'eau près de laquelle d'importantes traces de travaux de mine furent découvertes. Le camp fut dressé et de nouvelles recherches entreprises.

» Partout, des excavations creusaient les falaises. Auprès de certaines, des dépôts de minerais d'argent à haute teneur gisaient éparpillés. D'autres souterrains, fermés par des dalles couvertes de signes mystérieux, avaient sans doute servi de sépulture aux monarques et aux prêtres de la cité.

» Cependant, Raposo avait envoyé un groupe d'éclaireurs le long de la rivière pour reconnaître la contrée. Après avoir erré pendant neuf jours à travers des lagunes et des marais élargissant le cours du rio, les éclaireurs aperçurent deux « hommes blancs », aux longs cheveux noirs, montés sur une pirogue. Ils les hélèrent, mais les inconnus se mirent à fuir à force pagayes. La peur d'avoir affaire à quelque tribu d'Indiens féroces, poussa définitivement les aventuriers à s'en retourner vers la civilisation. Après plusieurs mois de voyage aventureux ils atteignirent le rio São Fransisco et, de là, Bahia. Raposo envoya un rapport au vice-roi, Don Luiz Peregrino de Carvalho Menezes de Athayde, mais celui-ci, à ce qui semble, n'y donna pas suite.

» Durant près d'un siècle, le rapport de Raposo dormit dans des archives, à Rio de Janeiro, jusqu'au jour où il fut exhumé. Plus tard, le colonel Fawcett en eut connaissance et comme, au cours de ses voyages à travers le Mato Grosso et la Bolivie, il avait à de nombreuses reprises entendu parler de villes perdues nommées Ambaya Manoa, *Ciudad de los Cesares* ou *Cuidad d'El Gran Paititi*[3], il décida de rechercher celle découverte par Raposo. Il la baptisa du nom de ville de 1753 – année où Raposo la visita – et la

situa au point Z, quelque part, entre le rio Xingu et le rio São Fransisco.

» En mai 1925, le colonel Fawcett, accompagné de son fils Jack et d'un ami de ce dernier, Raleigh Rimel, quittait un endroit appelé « Camp du Cheval Mort » en direction des territoires inexplorés. Jamais on ne devait recevoir de leurs nouvelles… »

*

* *

Le professeur Holern Hazenfraz cessa de parler et se mit à déguster son punch par petites lampées gourmandes. Sur les lèvres de Rias, un sourire sceptique avait fleuri. Quant à Morane, il eut eu de la peine à dissimuler l'immense curiosité qui l'habitait.

Le premier, Rias parla.

— Votre récit est fort intéressant, Professeur. Cependant, vous ne m'apprenez rien de bien nouveau. Comme tout le monde ici, j'ai entendu parler de la Cité des Césars ou du Grand Paititi, ou encore des Villes d'Or, mais entendu seulement. Personne n'a jamais vu ces cités mystérieuses. De temps en temps, des voyageurs reviennent de la forêt en rapportant des histoires fantastiques, mais jamais une photo pour appuyer leur dire. Quant au chemin menant à leurs villes perdues, ils ont soin de ne pas s'en souvenir. Votre Raposo était sans doute un de ces fantaisistes…

Hazenfraz eut un signe de dénégation.

— Je ne crois pas, dit-il. Dans son récit, ne l'oublions pas, Raposo parle de murs faits de gros blocs joints sans mortier et si soigneusement assemblés qu'il eût été impossible de glisser une lame de couteau entre eux. Or, des constructions semblables existent au Pérou, où Raposo n'était jamais allé. Ce détail semble donc témoigner de l'exactitude de son récit.

À ce moment, Bob intervint.

— D'ailleurs, dit-il, on a trouvé de vieilles villes en ruines dans tous les coins du monde : en Asie, en Afrique, en Océanie, dans toute l'Amérique Centrale depuis le Mexique jusqu'à Panama, en Colombie, au Pérou… Rien ne s'oppose à ce qu'il en existe également au Brésil.

— Si, une chose s'y oppose, rétorqua Alejandro.

— Quoi donc ?

— C'est que ces villes perdues du Brésil, personne ne peut prouver les avoir visitées. Celles que tu viens de citer sont, au contraire, dûment classées.

Bob haussa les épaules.

— Ton argument fait long feu, mon vieil Alex. Tu sais parfaitement bien que certaines régions du Mato Grosso n'ont jamais encore été explorées à cause de la menace des Indiens sauvages. C'est peut-être à l'intérieur de ces régions que se trouvent justement les cités perdues…

— Pourquoi « justement » ? À t'entendre, il faudrait supposer que les Indiens « bravos » montent une garde sévère sur les villes. Pour quelles raisons le feraient-ils ? Ils n'ont jamais eu, à ma connaissance, l'amour des vieilles pierres…

Le professeur Holern Hazenfraz reposa son verre vide sur la table et reprit un rôle actif dans la conversation.

— Vous ne pensez pas si bien dire, Don Alejandro, fit-il, en supposant que les Indiens sauvages pourraient monter la garde autour des villes perdues. La tradition veut, en effet, que jadis, les Musus, ou Indiens blancs, disposèrent autour de leur territoire les tribus autochtones sauvages, leur étant demeurées soumises, et cela afin de prévenir toute invasion. On pense que ces sauvages seraient les Morcegos, appelés ainsi à cause de leurs mœurs nocturnes et de leur habitude de se terrer dans des grottes. On les appelle encore Cabelludos, ou gens poilus.

— J'ai déjà entendu parler de ces Morcegos, fit Alex. Les Indiens « bravos » eux-mêmes, comme les Chavantes et les Cayapos, qui ne sont, pourtant pas des enfants de chœur, les craignent. Mais quels sont ces Musus dont vous parlez ?

L'entomologiste pinça le lobe de son oreille droite en signe de perplexité et fit la grimace.

— Pour vous l'expliquer, fit-il, il me faudrait vous retracer l'histoire du Peuplement de l'Amérique du Sud, et cela menacerait de nous entraîner fort loin…

— Nous avons toute la vie devant nous, Professeur, fit Rias, et il y a encore du punch pour soutenir nos forces en cas de défaillance…

Le Brésilien se tourna vers Morane avant de continuer :

— À moins que notre ami Bob ne se sente fatigué après une journée aussi chargée et qu'il préfère vous voir remettre votre récit à plus tard.

Mais Morane avait les yeux bien ouverts et l'intérêt peint sur ses traits énergiques tendait à prouver qu'à moins de lui administrer un somnifère ou de l'assommer, on le contraindrait difficilement à aller se coucher avant d'avoir entendu, de la bouche d'Hazenfraz, l'histoire passionnante des Indiens blancs.

Le savant eut un geste d'impuissance et se versa un grand verre de punch.

— Puisque vous voulez à tout prix faire un voyage dans le temps, dit-il, il vous suffira de vous reporter à quelques milliers d'années, voire à quelques dizaines de milliers d'années d'ici, ou même plus… À cette époque lointaine, un peuple toltèque – c'est-à-dire sage et aimant les arts – débarqua, venant de l'est, au Mexique, pour y former les races Olméque, Xicalanca, Maya, Zapotèque et Aztèque. Ces Toltèques, descendant vers l'Amérique du Sud, y fondèrent les grandes civilisations préincaïques sur lesquelles nous sommes encore fort mal renseignés aujourd'hui, mais dont témoignent des ruines cyclopéennes comme celles de Tiahuanaco en Bolivie.

» Les autochtones du Brésil, êtres brutaux, à la peau foncée et aux mœurs anthropophages se soumirent aux Toltèques qu'ils considéraient un peu comme des dieux. Ces Toltèques, qui prirent le nom de Musus, étaient, en effet, des hommes à la peau claire, presque blanche et possédant une civilisation fort avancée. Certains veulent même voir en eux des survivants du gigantesque séisme qui, bien avant la période historique, engloutit sous les flots de l'océan l'île légendaire d'Atlantis.

» Mais cela importe peu. Descendant des Atlantes ou non, les Musus bâtirent un peu partout de grandes villes de pierre, avec des palais et des temples où ils adoraient le soleil. Ils écrivaient sur du papyrus, à la façon des anciens Égyptiens et étaient amoureux des arts. C'est alors que se déclencha le grand cataclysme dont le souvenir se conserva parmi les peuples sud-américains, depuis la Colombie jusqu'au sud de la Patagonie. Le fond de l'actuel Océan Pacifique, en s'affaissant, fit se plisser la Cordillère des Andes et

donna à l'Amérique Méridionale sa forma actuelle. Des tremblements de terre d'une violence inouïe ravagèrent le continent, dévastant les villes que les Musus avaient mis tant d'années à édifier.

» Cependant, les Musus du Brésil, séparés des Andes par d'immenses contrées couvertes de forêts marécageuses, n'avaient pas tous péri. Les survivants regagnèrent les ruines de leurs cités et chaque communauté, se croyant seule à avoir survécu, se remit à vivre en vase clos.

» C'est à cette époque que des réfugiés venus d'Océanie, les Tupis, prirent pied en Amérique du Sud et l'envahirent complètement, formant des tribus paisibles comme celles des Araucans, des Aymaras et des Antis. Plus tard, des hordes d'Indiens Caraïbes, déferlant des Antilles, débarquèrent au Vénézuela et descendirent vers le sud, massacrant sans pitié les Tupis. Ces Caraïbes étaient des cannibales barbares et cruels. Leur réputation parvint aux habitants des dernières communautés Musus qui, pour se protéger contre les nouveaux envahisseurs disposèrent autour de leurs villes ces tribus d'hommes noirs et sauvages habitant le pays avant leur venue. Ces Morcegos, comme on les nomme aujourd'hui, étaient de redoutables guerriers, aussi féroces que les Caraïbes qui, sagement, évitèrent de se mesurer à eux. C'est ainsi que les Musus échappèrent à la destruction et que la tradition des « Indiens Blancs », parvint jusqu'à nous.

— Tradition, seulement, dit Morane qui, malgré tout son désir de voir triompher les légendes, ne pouvait cependant s'empêcher de raisonner en toute objectivité. Rien ne vient nous donner la certitude que ces Musus, s'ils existèrent jamais, vivent encore aujourd'hui. Peut-être même avaient-ils déjà disparu quand les premiers européens prirent pied sur le continent sud-américain…

— Cela n'est pas sûr, commandant Morane, fit Hazenfraz. Au temps de la Conquête, des pèlerins indigènes partaient souvent à travers la forêt afin, disaient-ils, de rendre hommage au Grand Paititi, ou Empereur des Musus. Ces pèlerins, au grand étonnement des Espagnols, s'en revenaient porteurs d'objets d'or, de pierres précieuses et de perles. Les Conquistadores, assoiffés d'or,

commencèrent alors à parler de villes fabuleuses comme celles d'Ambaya et de Manoa d'El Dorado…

Alejandro Rias se mit à rire.

— Voilà la vieille armoire aux canards ouverte à nouveau, dit-il. L'évocation de Manoa d'El Dorado clôt la question. Depuis longtemps, personne n'y croit guère plus qu'au Serpent de Mer.

— Qui veut trop prouver ne prouve rien, intervint Bob, car le Serpent de Mer existe bel et bien, mon cher Alex, et aucun savant digne de ce nom n'en doute plus de nos jours. D'ailleurs, rien ne s'oppose à ce que, jadis, des hommes possédant une haute civilisation morale, sinon matérielle, aient bâti des villes au sein des sierras perdues du Mato Grosso…

— On le saurait de façon précise. D'ailleurs, pourquoi les Toltèques seraient-ils venus édifier leurs villes dans des régions aussi insalubres ? Nulle part ailleurs, la nature n'aiguise davantage ses griffes pour lutter contre l'homme. Tu devrais un jour pousser une pointe dans la forêt vierge, le Mato Bruto, comme on dit ici, pour te rendre compte que toute vie organisée y est impossible…

Morane sursauta comme un chien mis soudain en présence d'un os particulièrement appétissant.

— Pourquoi ne pas nous y rendre ensemble, Alex ? dit-il. Tu connais la région et tu serais un compagnon précieux. Après tout, à part tes satanés marais, je n'ai encore rien vu du pays et il est de ton devoir d'hôte…

— … De te jeter dans les anneaux d'un anaconda ou de te faire dévorer vivant par les piranhas. À ta guise… Nous pourrions même pousser jusqu'au rio Kuluene. Après tout, ce n'est qu'à quelques centaines de kilomètres de l'hacienda et c'est sur ses rives que les ossements de Fawcett ont été découverts… Si tu es capable de passer quelques journées à dos de mulet, rien ne nous empêche de partir. Vous serait-il agréable de nous accompagner, Professeur ?

Hazenfraz secoua ta tête comme avec regret.

— N'oubliez pas que je suis ici en mission, dit-il d'une voix contrite. Mes moustiques m'attendent, et je ne puis les décevoir.

— Vous avez tort, Professeur, remarqua Morane. Qui sait si par hasard nous ne la découvrirons pas, cette mystérieuse cité des Musus.

— N’y compte pas trop, Bob, fit Rias. Si encore cette fameuse ville n’était pas bâtie en pierre… Tu sais ce que, dans la région, on offre à quelqu’un que l’on veut honorer particulièrement ? Un caillou. Et sais-tu pourquoi ? Parce que, sur les bords du rio Kuluele, les cailloux sont plus rares que l’or…

— Cela ne m’étonne guère, rétorqua Morane, car il y a une bonne raison à cela.

— Que veux-tu dire ?

— Simplement que, s’il n’y a plus de cailloux dans la forêt, c’est sans doute parce que les Musus ont tout employé pour construire leurs villes…

Chapitre III

L'étroit radeau, fait de quatre troncs de balsa sur lesquels un plancher de bambou, légèrement surélevé, avait été disposé, suivait le cours paisible du rio Kuluele, seulement dirigé par la longue perche que Chinu maniait avec adresse. Assis sur une des malles métalliques arrimées au milieu de l'esquif, Bob Morane inspectait les rives défilant lentement sous ses yeux. Partout, les lianes tissaient leurs gigantesques toiles d'araignées s'élançant à l'assaut de géants de la forêt qui élevaient leurs troncs argentés très haut, comme à l'assaut de la lumière. Des plantes vertes aux larges feuilles – sagittaires, philodendrons, caoutchoucs ou fougères –, comblaient les vides et croulaient en masses compactes jusque dans le cou.

Cela faisait plus d'une semaine déjà que Morane et Alejandro, accompagnés de Chinu, avaient quitté l'hacienda. En partie en camion, en partie à dos de mulets, ils avaient traversé l'immense chapada, vaste plaine herbeuse encombrée de végétations rabougries, s'étendant de Cuyaba aux affluents du Haut Xingu. Ils avaient atteint le Kuluele la veille et, après avoir construit leur radeau et y avoir arrimé leurs bagages, ils s'étaient lancés dans le courant, en direction des premiers villages indiens sauvages.

Alex, qui était assis aux côtés de son ami, montra à celui-ci les berges couvertes de végétations, parfois de rares plages sablonneuses où venaient pondre les tortues.

— Comme tu peux t'en apercevoir, c'est ici le domaine du végétal et de lui seul. Comment aurait-on pu bâtir une ville de pierre sur ce sol spongieux, fait d'humus accumulé au cours des siècles ?

Morane ne répondit pas tout de suite. Depuis quelques jours, il commençait à croire que son ami avait raison. Le Mato Grosso était une terre sauvage où, seules, par le passé, quelques peuples primitifs avaient pu vivre comme vivaient encore leurs descendants, les Indiens sauvages dans des huttes à toits de palmes. La forêt vierge ne semblait pas propice à l'édification d'une civilisation poussée car son climat débilitant n'incitait qu'à la paresse. Au cours de sa vie aventureuse, Morane avait traversé bien d'autres forêts,

notamment celles de l'intérieur de la Nouvelle-Guinée, mais jamais il n'en avait contemplé une pareille à celle-ci, où les arbres se cimentaient en muraille jusqu'au bord même des fleuves. Le Mato Grosso était bien le pays de la fièvre, du désespoir et de la mort.

— Peut-être as-tu raison, Alex, dit finalement le Français. Si des villes avaient dû être bâties jadis, elles l'auraient été au bord de l'océan et non ici. D'autre part, si elles l'avaient été au bord de l'océan, on en aurait depuis longtemps découvert les vestiges…

Comme il achevait de parler, une sorte de long sifflement, accompagné d'un battement d'ailes, retentit et, en même temps, une masse sombre tomba aux pieds des deux amis. Rias se pencha et reconnut un héron bleu. L'animal était mort, percé d'une longue flèche empennée de plumes bariolées. Le Brésilien arracha la flèche du corps du volatile et la montra à Chinu. Celui-ci l'inspecta pendant un long moment, puis dit simplement :

— Kalopalos !…

Alex tourna vers Morane un visage triomphant.

— Cette fois, dit-il, nous y sommes. Nous avons atteint le territoire des Indiens Kalopalos, ceux-là mêmes qui, s'il faut en croire le rapport du Senhor Orlando Vilas Boas, auraient assassiné Fawcett et ses compagnons.

— Pourvu qu'ils ne nous fassent pas subir le même sort, fit Bob. Après tout, à en juger par la renommée qui entoure à présent le nom de Fawcett, c'est peut-être là un excellent moyen de devenir célèbre.

Rias se mit à rire.

— N'espère pas devenir célèbre de cette façon, répondit-il. Les Kalopalos ne sont plus des mangeurs d'explorateurs à présent, et l'on se sent davantage en sécurité dans un de leurs villages que dans certains quartiers d'une grande ville civilisée.

Chinu, s'arrêtant de pousser sur sa perche, tendit soudain le bras vers un point de la berge.

— Là, Kalopalo, dit-il.

Bob et Rias tournèrent leurs regards vers l'endroit désigné par leur compagnon. Tout au bord de l'eau, un Indien se tenait debout. De taille moyenne et puissamment musclé, il était quasi nu et, dans son poing droit, il serrait un grand arc et quelques longues flèches toutes semblables à celle qu'Alejandro tenait en main. Ses cheveux noirs et

raides étaient coupés en couronne, comme ceux de certains moines. Sur son visage intelligent, une expression amère se lisait et il agitait doucement la main gauche en signe de bienvenue.

— Si ce sont là les Indiens qui sont supposés avoir massacré Fawcett et ses compagnons, remarqua Morane, ils ne paraissent guère bien méchants.

— Fawcett a disparu voilà plus de vingt années, dit Rias, et, comme je viens de le dire, bien des choses ont changé depuis.

Il se tourna vers Chinu et lui commanda de diriger le radeau vers la rive. L'Indien obéit et, bientôt, le radeau vint s'échouer sur une étroite plage de sable blanc. Rias sauta légèrement à terre et se dirigea vers le Kalopalo, auquel il tendit aussitôt la flèche et le cadavre du héron bleu.

— Homme blanc ami, fit Rias.

Le Kalopalo prit la flèche et l'oiseau, puis sourit, découvrant ses dents blanches et larges de carnivore.

— Kalopalo ami, dit-il à son tour en portugais.

Ensuite, il se frappa la poitrine.

— Awari, fit-il avec une sorte de fierté dans la voix.

Rias comprit que l'Indien se nommait. Il se frappa lui aussi la poitrine.

— Alex, dit-il.

Morane avait à son tour gagné la berge. Awari le regarda avec curiosité et se frappa à nouveau sur la poitrine en répétant son nom.

— Awari…

Morane comprit qu'il lui fallait se présenter également.

— Bob, dit-il, en se plantant l'index au creux de l'estomac.

Le Kalopalo éclata d'un grand rire enfantin. Successivement, il posa la main sur l'épaule de Rias, puis sur celle de Morane. Ensuite, il se désigna.

— Alex, Bob, Awari, amis…

Étrange scène que celle de ces présentations faites, à la lisière de la forêt sauvage, entre deux civilisés vêtus de toile kaki, chaussés de bottes lacées et portant le revolver à la ceinture, et un Indien quasi nu armé seulement d'un arc et de flèches. Pourtant, les présentations prenaient un sens plus profond que n'importe où ailleurs car, ici foin de toutes les hypocrisies de salons, la valeur de

l'homme demeurait seule. Et Morane se sentit soudain très près de l'Indien aux muscles puissants et au sourire d'enfant.

Cependant, Rias, aidé par Chinu, s'était lancé dans une longue conversation, moitié en portugais, moitié en tupi avec Awari. De cette conversation, il apparut que le village kalopalo se trouvait à environ cinq heures de navigation et qu'Awari voulait bien y conduire ses nouveaux amis. À condition que rien ne vienne entraver l'avance sur le rio, peut-être pourrait-on y parvenir avant la nuit.

*
* *

Le soir tombait avec cette rapidité propre aux tropiques tel un grand rideau de théâtre, quand le radeau parvint au village kalopalo, composé d'une demi-douzaine de grandes cases rectangulaires couvertes de chaume épais. Çà et là, des feux brûlaient avec de violents crépitements, Morane songeait que c'était peut-être là qu'avait pris fin l'extraordinaire carrière de ce vieux batteur de jungles qu'était Fawcett qui, voulant découvrir les vestiges d'une civilisation perdue n'avait trouvé qu'un trépas misérable et obscur.

Bob et Alejandro furent aussitôt introduits auprès du chef de la tribu, un homme d'une cinquantaine d'années, au visage déjà profondément ridé. Il reçut les civilisés avec dignité, sans daigner se lever du hamac sur lequel il était étendu. Cependant, quand il vit les présents apportés par Rias – quelques couteaux, des aiguilles et de la verroterie pour confectionner des parures –, il se dérida.

— Caraybas (hommes blancs) bienvenus, dit-il en désignant à Bob et à Rias les inévitables petits billots de bois creusés servant de sièges dans les habitations indiennes.

Les deux amis s'assirent. Alors, entre le chef et Rias commença une longue palabre au cours de laquelle le Brésilien tentait sans cesse d'arriver au but qu'il s'était fixé : amener l'Indien à parler de Fawcett. Cependant, quand ce nom fut glissé dans la conversation, le chef secoua la tête.

— Iwamba pas savoir. Lui entendre parler beaucoup du vieil homme blanc. Vieil homme blanc pas venir dans ce village. Lui

s'arrêter autre village kalopalo, une journée plus bas sur la rivière. Avant, chef Ixarari. Maintenant Comatzi…

Rias se tourna vers Bob et demanda en français :

— Irons-nous visiter ce Comatzi ?

— Pourquoi pas ? fit Morane. Puisque nous sommes venus jusqu'ici, une journée de navigation en plus ne nous fera pas grand mal. Il me semble d'ailleurs que c'est ce Comatzi lui-même qui a indiqué à Orlando Vilas Boas la pseudo-tombe de Fawcett…

— Ce sera comme tu voudras, Bob. Nous passerons la nuit ici et, demain, à l'aube, nous nous remettons en route. En attendant, il va nous falloir ingurgiter un dîner indien car, à coup sûr, le chef va nous inviter à partager son repas…

Rias ne se trompait pas. Des femmes vinrent étendre quelques feuilles de bananiers sur une claie de bambous posée à même le sol, et, sur ces feuilles, le manioc, la viande et les bananes cuites furent jetés pêle-mêle. Pour manger, il fallut se servir des doigts car, selon toute évidence, les Kalopalos ne connaissaient guère l'usage de la cuillère ni de la fourchette. En outre, manioc, viande et bananes gardaient un goût prononcé de bois brûlé.

Visiblement, Alejandro mangeait avec une certaine répugnance. Du coin de l'œil, il surveillait Bob qui, lui, faisait largement honneur au repas. Au bout d'un moment Rias, n'y tenant plus, demanda en français :

— Comment peux-tu manger avec autant d'appétit ? Cette nourriture est infecte et, si je n'avais peur d'offenser gravement le chef, je…

Il s'interrompit, regarda à nouveau Bob ingurgiter manioc, viande et bananes, puis il dit encore :

— Je ne comprends vraiment pas.

Morane se tourna vers son ami et fit, avec un sourire chargé d'ironie :

— Vois-tu, mon cher Alex, j'ai mangé chez les Papous où l'on ne sait jamais si, le lendemain, on ne servira pas soi-même de plat de résistance. Alors, j'ai appris à savourer chaque repas, bon ou mauvais, comme s'il devait être le dernier…

*
* *

Alejandro Rias tourna ses regards vers le sud, où de gros nuages noirs s'amoncelaient au-dessus de l'horizon.

— Ou je me trompe fort, ou il y a un sérieux orage qui se prépare là-bas, au-dessus des Montagnes Bleues.

Morane regarda à son tour. Son ancien métier d'aviateur qui avait appris à évaluer rapidement les conditions atmosphériques et l'aspect du ciel ne lui paraissait guère favorable.

— Je crois que tu as raison, fit-il. Un sérieux coup de tabac se prépare là-bas, et en outre les nuages gagnent de notre côté. À mon avis, il y a assez d'eau là-haut pour en dégoûter à jamais le président d'une société de tempérance.

— Et nous aussi, surenchérit Alex. Si cette eau se met à tomber tout d'un coup, nous allons nous trouver dans de beaux draps. Le trop-plein va dévaler des hauteurs, grossir les hauts affluents du Xingu et, en quelques minutes, la crue sera sur nous…

— Peut-être serait-il plus sage de gagner la berge avant que les nuages ne crèvent et que le courant ne nous entraîne, remarqua Morane.

— On voit bien que tu ne connais pas le pays, Bob. Les crues s'étendent fort loin, couvrant parfois le pays sur des centaines de kilomètres, pour en faire, pendant quelques heures ou pendant des jours si la pluie continue à tomber, un vaste marais. Nous trouverions à peine le temps de nous éloigner de quelques centaines de mètres de la rive que, déjà, l'eau nous rejoindrait. Nous aurions alors bien peu de chances d'échapper à la noyade. Au contraire, le radeau nous offre plus de sécurité. Si la crue nous emporte, nous flottons et, ensuite, à la grâce de Dieu…

Quelques heures plus tôt, dès l'aube les voyageurs avaient quitté le village kalopalo d'Iwamba pour gagner celui de Comatzi. À présent, la forêt avait fait place à de vastes plaines vallonnées couvertes d'une végétation rabougrie, avec, çà et là, de courtes forêts. Plus loin, à gauche et à droite, on apercevait, moutonnant sur l'horizon, des lignes ondulées de montagnes basses, *serras* inconnues peuplées de tribus d'Indiens féroces.

— Crois-tu que nous pourrons atteindre le village de Comatzi avant l'orage ? demanda Rias à l'adresse de Chinu.

— Non, Senhor, fit l'Indien. Village au confluent rio Kuluene et rio Tanguro. Presque au Xingu… Loin encore…

— Espérons que le mauvais temps glissera de quelques centaines de kilomètres vers le sud. La pluie tomberait alors dans la région du Paraguay et nous éviterions la crue…

Morane continuait à inspecter le ciel, qui s'obscurcissait de plus en plus.

— Je crois que cet espoir sera déçu, dit-il enfin. Les nuages viennent vers nous à toute vitesse et nous n'avons pas grandes chances d'échapper à la douche.

Le Français ne se trompait guère. Les nuages noirs montaient, en rangs serrés, à l'assaut du ciel, qu'ils bouchèrent bientôt, jusqu'à créer une nuit insolite, d'un vert profond et chargée de lourdes menaces. La température était devenue étouffante et la sueur baignait les hommes de la tête aux pieds. Une odeur écœurante de marécage montait du fleuve.

Tout à coup, Morane sentit quelque chose de lourd, de tiède et d'humide lui tomber sur la main. La première goutte de pluie. D'autres devaient suivre aussitôt, de plus en plus serrées, jusqu'à devenir une masse d'eau compacte sous laquelle les hommes, trempés jusqu'aux os, suffoquaient.

Puis, une longue lézarde de feu fendit les nues et un gigantesque macondo, frappé à mort par la foudre, tomba d'une pièce dans la rivière, pareil à un géant foudroyé. Le radeau toucha une de ses hautes branches et tournoya trois fois sur lui-même pour, aussitôt, être emporté par le courant devenu soudain plus rapide.

La pluie donnait à présent une véritable image du déluge et Morane vit le moment où lui et ses compagnons, étouffés et aveuglés, ne trouveraient plus la force de lutter contre ses assauts et rouleraient dans la rivière.

— Les bâches ! hurla-t-il. Vite, sous les bâches !

En un clin d'œil, mus par un même instinct de conservation, les trois hommes se glissèrent sous les grandes toiles caoutchoutées recouvrant les bagages arrimés au centre du radeau. Essoufflés et s'ébrouant comme des chiens mouillés, Bob, Rias et Chinu

demeurèrent allongés, tandis que le courant emportait le radeau à une vitesse de train express. Que le fragile esquif heurtât une souche d'arbre et se retournât, et c'était la mort horrible par noyade pour les trois hommes impuissants à se défendre contre les éléments déchaînés.

Parfois, Morane jetait un regard par-dessus la bâche, tentant de discerner quelque chose à travers l'épais rideau de pluie, mais sans y parvenir. De temps en temps, un choc sourd ébranlait le radeau qui tournoyait sur lui-même puis reprenait sa course aveugle.

Combien de temps devait durer cette fuite à travers l'immensité aquatique ? Ni Morane, ni Rias, ni Chinu n'auraient pu le dire. Des heures sans doute. À coup sûr le radeau avait quitté depuis longtemps le cours du rio et la crue l'emportait à présent à travers la plaine. Où s'arrêterait-il ? Là où l'eau le porterait et l'abandonnerait après s'être retirée.

Les heures s'écoulèrent, à la fois effrayantes et monotones. Il devait faire nuit depuis longtemps à présent, quand il y eut soudain un grand heurt. Le radeau frémit dans ses moindres membrures, puis s'arrêta net.

— Que se passe-t-il ? demanda Rias en tentant de dominer de la voix les bruits de la crue.

— Quelque chose doit avoir arrêté le radeau, dit Morane, car le courant est toujours aussi violent.

Ils tentèrent de discerner quelque chose au-dehors, mais les ténèbres les plus totales régnaient, engluant tout de leur poix épaisse. Une force irrésistible, celle de l'eau qui ne cessait de monter, poussait le radeau par-dessous et le faisait pencher dangereusement, tandis que l'eau en submergeait déjà l'avant.

— Quelque chose immobilise le radeau et l'empêche de monter avec la crue, hurla Morane. Il faut le dégager, sinon nous allons chavirer.

Cet avertissement fut inutile. Comme interrompue par un déclic, la pluie cessa soudain de tomber et le radeau reprit presque aussitôt la position horizontale. En même temps, la rumeur de l'inondation s'apaisait.

— La crue est à l'étale, cria Rias. Maintenant, nous avons peut-être une chance de nous en tirer…

Pourtant, la nuit, chargée de lourdes menaces, demeurait autour des hommes isolés comme des naufragés, sur leur fragile esquif. En outre, il faisait froid et il faudrait attendre les premiers rayons du soleil pour parvenir à se réchauffer un peu.

Morane se mit à claquer des dents convulsivement.

— Brrr, grelotta-t-il, quand je pense aux livres qui parlent de la splendeur des nuits tropicales, j'ai envie d'aller trouver leurs auteurs pour leur tordre le cou comme à de vulgaires canards, à ces voyageurs en chambre…

*
* *

Un rayon de soleil déjà brûlant toucha Morane au front et le força à sortir de la torpeur dans laquelle il était plongé. Il arracha son poignet du lien d'arrimage dans lequel il était serré et regarda autour de lui. Le radeau, qui flottait toujours, s'était coincé entre deux arbres qui l'avaient ainsi soustrait à la violence du courant. Tout autour, aussi loin que les regards pouvaient porter, c'était la plaine inondée avec, au loin, vers le sud, une longue ligne de montagnes aux sommets arrondis.

Rias se dressa à côté de son ami. Il leva les yeux vers le ciel, à présent complètement dépouillé de nuages.

— Avec un soleil pareil, dit-il, la terre sera vite sèche, et nous pourrons nous mettre en route pour tenter de regagner la civilisation.

Morane montra l'immense nappe d'eau s'étendant à l'infini.

— Il faudra avant tout que cette eau disparaisse, remarqua-t-il. Cela va mettre des jours avant qu'elle ne s'écoule.

— Tu te trompes, Bob… Avant ce soir ou demain au plus tard, le radeau sera à sec. Cette région est parcourue par une infinité de rivières qui conduisent soit au Xingu soit à un autre affluent de l'Amazone, et ces rivières sont autant de canaux d'écoulement.

Alejandro montra le tronc d'un des arbres ayant arrêté le radeau dans sa course. Une large bande sombre sur l'écorce marquait le degré d'écoulement des eaux.

— Regarde, dit Rias, le niveau a déjà baissé d'un bon mètre depuis l'arrêt de la crue…

Il frappa du pied le pont de bambou du radeau et continua :

— À mon avis, il ne doit plus rester beaucoup de flotte là en dessous…

Chinu, qui s'était dressé à son tour, se pencha au-dessus de l'eau boueuse, dont il parut pendant un instant sonder les profondeurs. Finalement, il tourna la tête vers Bob et Alejandro et dit, en souriant de toutes ses dents :

— Eau pas profonde… Chinu savoir eau pas profonde…

Il sauta du radeau et retomba dans une gerbe d'éclaboussures. L'eau lui venait tout juste à la taille.

— Chinu le savait, dit-il encore. Eau pas profonde…

Morane et Alex l'agrippèrent et le hissèrent à bord. L'Indien alla s'asseoir à l'autre bout du radeau. Rias se mit à inspecter l'horizon avec attention, comme s'il cherchait des points de repères.

— As-tu une idée de l'endroit où nous nous trouvons ? demanda Morane.

La plus complète incertitude se peignit sur les traits du Brésilien. Du regard, il fit une fois encore le tour de l'horizon sans cependant paraître y découvrir la moindre indication.

— Il est difficile de se prononcer, dit-il. Dans cette région, toutes les chaînes de montagnes se ressemblent. Si nous avons dérivé à l'ouest du Xingu, celle-ci pourrait être la serra Formosa ou la serra do Cachimbo. Si au contraire, nous avons dérivé à l'est, il doit s'agir de la serra Roncador. Il n'est pas impossible non plus que le courant nous ait entraînés fort loin vers le nord-est, en direction des monts Triunfo. En ce cas, nous aurions fait Pas mal de chemin.

Morane eut un sourire amer.

— Pour les précisions, on peut dire que tu te poses un peu là, mon vieil Alex… Enfin, personne ne peut t'en vouloir. Cette fichue crue est seule responsable. Il ne nous reste plus qu'à nous en tirer à présent.

— Ce ne sera pas une petite affaire, grimaça Rias. Nous ne savons pas exactement où nous nous trouvons et il nous faudra avancer à l'aveuglette à travers le *sertao*[4].

Bob haussa les épaules.

— La situation n'est pas si tragique, dit-il. Notre équipement est sauf. Nous avons des armes, des munitions, des vivres et des

médicaments. Il nous suffira d'atteindre une rivière quelconque. Il y en a une infinité dans cette région, m'as-tu dit. Là, nous fabriquerons un nouveau radeau et nous laisserons aller au fil du courant. De cette façon, nous finirons bien par arriver à un endroit civilisé quelconque…

— C'est, en effet, la meilleure solution, reconnut Alejandro. Pourtant, si ta rivière passe par le territoire de quelque tribu d'Indiens « bravos » comme les Chavantes ou les Coyapos, cela n'ira pas sans ennuis.

— Bah, fit Morane. Pourquoi nous casser la tête à l'avance ? Pour l'instant, nous sommes bloqués sur ce radeau en attendant que l'eau se soit retirée tout à fait et que le soleil ait séché le sol… Par la suite, nous prendrons les événements comme ils se présenteront. Le hasard nous a menés jusqu'ici et il nous en tirera bien, même si les Indiens ne sont pas d'accord…

Pour Bob, une seule chose comptait : quitter au plus vite l'étroit refuge du radeau, car rien ne lui pesait plus que cette immobilité forcée à laquelle ses compagnons et lui étaient à présent condamnés.

Chapitre IV

Depuis une semaine, Bob Morane, Don Alejandro et l'Indien Chinu marchaient à travers la jungle au sol encore détrempé par la récente crue. Lourdement chargés, chaque pas leur devenait douloureux et, si tous trois n'avaient été de ces hommes de fer pour lesquels vaincre l'obstacle compte seul, ils se seraient arrêtés, victimes de leur fatigue et de leur témérité.

Lorsque les trois naufragés de la jungle avaient quitté le radeau après que les eaux de l'inondation se fussent retirées, l'aventure s'était présentée tout d'abord sous d'heureux auspices. Le sol de la plaine, exposé aux rayons brûlants du soleil, avait pris la consistance de la terre cuite et, malgré leurs vingt-cinq kilos de charge, ils avaient avancé avec aisance. Puis, les hautes herbes avaient fait place à une brousse dense qui, rapidement, les bouquets d'arbres se cimentant l'un à l'autre, s'était changée en forêt à travers laquelle il n'était possible de progresser qu'en se creusant un chemin au sabre d'abattis. Alors, dans cette atmosphère de fournaise du Mato Grosso où parvenait seulement un jour d'aquarium et où les sangsues et des insectes de toutes sortes les attaquaient sans relâche, leur calvaire avait commencé. Tour à tour, Bob, Rias et Chinu se relayaient pour sabrer dans cette muraille végétale se dressant devant eux et reculant sans cesse. Les lianes et les branches épineuses étaient comme autant d'instruments de torture imaginés par cette nature féroce. Le sol qui, protégé du soleil par la végétation, n'avait pu s'assécher, ressemblait à une monstrueuse éponge et, à chaque pas, l'eau montait au-dessus des chevilles avec un chuintement répugnant. De larges flaques barraient la route, et il fallait barboter, enfouis jusqu'à la taille dans l'eau croupie et visqueuse. La nuit, étendus dans les hamacs après avoir ingurgité un peu de riz cru et de charque, viande séchée et salée, on dormait mal à cause de la température de fournaise, des frôlements d'ailes, des cris venant de derrière le rideau d'arbres, comme des grincements de scies, des halètements de locomotives,

des rires… Et, le matin, après un repas sans joie, il fallait repartir, droit devant soi, presque en aveugles.

Le midi du huitième jour, Rias qui marchait en avant et maniait la machette, s'arrêta exténué.

— Nous n'y arriverons jamais, dit-il. Cette forêt paraît ne pas avoir de fin et sans doute y tournons-nous en rond.

— Je ne crois pas, fit Morane, sinon nous aurions déjà coupé notre propre trace. D'ailleurs, Chinu est un enfant de ces forêts, et il doit savoir s'y diriger à coup sûr…

— Tu as raison, Bob, je…

La voix de l'Indien interrompit Rias.

— Pas parler, disait-elle. Chinu écouter…

Morane et son ami se tournèrent vers leur compagnon dont le visage figé montrait la soudaine attention. Au bout d'un moment, il tendit le bras devant lui, pour dire :

— Rivière là-bas. Chinu entendre…

Bob et Rias prêtèrent l'oreille à leur tour, mais seuls les bruits coutumiers de la forêt, faits de glissements et de frémissements, leur parvinrent. Rien qui pouvait annoncer l'approche d'une rivière.

— Tu dois te tromper, Chinu, finit par dire Rias. C'est le bruit du vent, là-haut dans les arbres…

L'Indien secoua la tête frénétiquement.

— Pas vent dans les arbres, dit-il. Rivière là-bas. Chinu savoir…

Il se tut pendant un instant, puis répéta avec force :

— Chinu savoir…

— Nous le saurons bientôt nous aussi, dit Morane, et pour cela il nous suffira d'aller y voir…

Il prit la machette des mains lasses d'Alejandro et se mit à sabrer dans la direction indiquée par Chinu. Tout autour de lui, lianes et branches, hachées à coups puissants et méthodiques, jonchaient l'humus épais et spongieux recouvrant le sol. Alejandro et Chinu lui avaient emboîté le pas et marchaient lentement, courbés sous leur fardeau, dans la sente qu'il traçait.

Avec angoisse, Morane se demandait où le conduisait cette lutte brutale contre la végétation. Son bras, fatigué, n'allait-il pas lui refuser tout service avant qu'il ne soit parvenu à la rivière salvatrice, si elle existait ?…

Au bout d'une demi-heure de ce travail forcené, une énorme feuille de faux bananier lui barra la route. Il la sabra d'un grand coup de machette et, soudain, par le trou, il aperçut l'eau bondissant sur les rochers. La rivière annoncée par Chinu était là et aux trois hommes elle apportait l'annonce de la délivrance.

Quelques secondes plus tard, Morane et ses compagnons se dressaient sur la berge d'un étroit rio aux eaux tumultueuses et encombré de rochers. Plus loin cependant, au-delà du rapide, à une centaine de mètres en amont et en aval, le courant devenait plus paisible.

Sur la grande pierre plate où ils avaient pris pied au débouché de la forêt, Morane, Rias et Chinu devaient avoir piètre aspect avec leurs vêtements en haillons, leurs faces et leurs mains sales et déchirées par les épines. Plus rien ne distinguait à présent l'Indien des civilisés. L'aventure donnait aux hommes le même visage, nivelait les races et confondait les êtres en une indispensable fraternité. Sans l'Indien et sa connaissance de la nature cruelle, Morane et Rias auraient pu côtoyer la rivière pendant des jours, sans même s'apercevoir de sa présence, et cela jusqu'à ce que l'épuisement les jette sans force sur le sol.

Les trois hommes, ayant déposé leurs charges, s'étaient assis au bord du rio, dont ils contemplaient le cours tumultueux avec sérénité.

— Si la crue nous a entraînés à l'est du Xingu, fit Rias, le courant nous conduira dans sa direction. Si, au contraire, c'est vers l'ouest que nous avons été entraînés, nous rejoindrons le Tapajoz.

Du bras, Morane eut un grand geste d'insouciance.

— Xingu ou Tapajoz, dit-il, cela a peu d'importance. Ce qui compte, c'est que nous arrivions quelque part. Nous allons construire un nouveau radeau et nous abandonner au fil du courant. Nous verrons bien où cela nous conduira…

Rias désigna du doigt les gros rochers parsemant le lit de la rivière.

— Un radeau ne passerait pas, dit-il. Ce qu'il nous faut, c'est une bonne pirogue, étroite et solide pour se glisser entre les rocs et, en même temps, résister aux chocs.

— Oui, mais voilà, fit Bob, où irons-nous chercher cette pirogue ? Un hélicoptère ferait aussi bien l'affaire, cependant…

Le Brésilien parut ignorer la boutade de son ami.

— Nous pourrions en construire une de pirogue, dit-il. Nous avons nos couteaux, nos machettes et de quoi allumer du feu. J'ai vu cent fois les Indiens construire leurs embarcations et Chinu doit connaître le procédé lui aussi…

Chinu hocha la tête.

— Chinu savoir, dit-il. Nous abattrons un grand gommier, puis le taillerons avec les machettes et le creuserons au feu. Chinu connaître manière.

Morane se mit à rire.

— J'ai été ingénieur, dit-il, aviateur, commandant en chef d'une armée papoue, reporter, plongeur. Rien ne m'empêche de devenir constructeur nautique. Ce sera même une corde de plus à mon arc… En attendant, je suis aussi affamé qu'une meute de loups au plus fort de l'hiver canadien, et une bonne volaille rôtie serait la bienvenue…

L'Indien leva la tête vers le sommet des arbres géants dressant au bord de la rivière les hauts fûts argentés de leurs troncs.

— Volaille, fit-il. Beaucoup de volaille ici. Chinu savoir.

Il saisit le fusil de chasse chargé à petits plombs, posé à ses côtés, se leva d'un bond et disparut dans les fourrés. Quelques minutes passèrent, puis deux coups de feu retentirent, tout proches.

Une heure plus tard, les trois hommes étaient attablés, si l'on peut dire, devant un copieux repas, composé de dinde sauvage rôtie et de bananes grillées. À partir de ce moment, Morane décida de suivre les conseils de Chinu quand celui-ci dirait : « Chinu savoir… ». Car ce que Chinu savait, il le savait vraiment.

*

* *

Une nouvelle semaine fut nécessaire à la construction de la pirogue. Il fallut tout d'abord abattre un grand gommier et le débiter à la longueur voulue. Travail long et déroutant si l'on considère que les trois hommes ne possédaient que leurs machettes et leurs couteaux pour le mener à bien. Ensuite, il fallut tailler et creuser l'embarcation,

puis en l'exposant à l'action du feu, en écarter les bords pour lui donner sa forme définitive.

Finalement, Morane, Rias et l'Indien furent en possession d'un esquif qui, s'il n'était pas digne de disputer la célèbre coupe Oxford-Cambridge, pouvait fort bien leur permettre d'atteindre un endroit civilisé, où ils seraient en sécurité.

Un matin, les derniers préparatifs d'embarquement furent faits et la pirogue poussée dans le courant. Morane, qui venait le dernier, de l'eau jusqu'à mi-cuisse, se prépara à monter à bord.

— À Dieu-vat ! cria-t-il.

À ce moment, un sifflement déchira l'air et un choc sourd fit vibrer l'embarcation. Une longue flèche empennée de plumes rouges s'était piquée dans le bordage, à quelques centimètres à peine de la main du Français. Pendant une fraction de seconde, Chinu contempla flèche, puis ses prunelles s'écarquillèrent comme sous l'effet d'une soudaine épouvante.

— Les Chavantes, hurla-t-il. Les Chavantes !…

Le nom des célèbres Indiens « bravos », terreur du Mato Grosso, parut électriser soudain l'ardeur de Rias.

— Filons sans tarder, cria-t-il.

Mais Morane tendit la main vers l'aval.

— Trop tard, dit-il, la route nous est barrée.

Une ligne d'étroites pirogues montées par des Indiens nus et brandissant leurs armes, occupait en effet toute la largeur de la rivière, rendant impossible toute tentative d'évasion. En un clin d'œil, Morane jugea la situation. Sur les rives du rio et en aval, les Chavantes. Vers l'amont seulement la route était libre.

— Remontons le courant, fit-il. C'est notre seule chance de salut.

Alejandro eut un mouvement de protestation.

— Mais en remontant le courant, nous nous éloignons de la civilisation plutôt que de nous en rapprocher…

Bob lui coupa la parole.

— Nous n'avons pas le choix, cria-t-il. Entre la civilisation et nous il y a les Chavantes, et cela clôt la discussion. Prenons le large avant tout. Plus tard, nous aviserons…

Comme pour appuyer cette décision, une grêle de traits venus de deux côtés du rio, passa au-dessus de la pirogue, sans

heureusement blesser personne. Mue par six bras vigoureux, l'embarcation gagna aussitôt le milieu du courant et, sous l'impulsion des pagaies, commença à remonter le courant à bonne allure. Là-bas, une exclamation de dépit retentit. Sans cesser de pagayer, Morane tourna la tête. La ligne de pirogues s'était désagrégée et, une à une, les embarcations des Chavantes se lançaient à la poursuite des fugitifs.

— Ils nous pourchassent, dit Bob en pagayant plus vigoureusement que jamais. Tâchons de mettre la plus grande distance possible entre eux et nous…

Un cri de Chinu l'interrompit.

— Attention, Senhor !

Morane releva la tête, juste à temps pour apercevoir un Indien juché sur une grosse branche surplombant le courant et qui bandait son grand arc prêt à lui décocher une flèche mortelle.

Dans un mouvement instinctif de défense, Bob se renversa soudain au fond du canot et, arrachant son revolver de l'étui, fit feu par trois fois. L'Indien, touché en plein corps, lâcha son arc et bascula dans le rio, dont l'eau se teinta de rouge. Presque aussitôt, à l'endroit où le corps venait de disparaître, il y eut comme une sorte de grouillement.

— Les piranhas, dit Rias avec un accent d'horreur dans la voix.

L'eau bouillonnait sous les assauts de ces milliers de petits poissons voraces à peine plus grands que la main, occupés à dépecer vif le corps du blessé. À travers l'eau, Morane pouvait discerner leurs formes elliptiques, aux reflets argentés, agitées de sursauts frénétiques. Bientôt il le savait, l'infortuné Chavante serait réduit à l'état de pièce anatomique, squelette parfaitement nettoyé dont le courant éparpillerait les ossements.

Mais toute pitié ou regret était inutile au moment où des hommes devaient défendre leurs vies contre d'autres hommes acharnés à leur perte. Dans cette jungle inhumaine, la grande loi « tuer ou être tué » retrouvait son sens réel, primitif. Seul, le plus fort pouvait subsister.

Depuis longtemps déjà, la pirogue avait laissé derrière elle l'endroit où les piranhas se disputaient les restes de l'infortuné

Chavante. Tout en pagayant, les trois fuyards se retournaient de temps en temps pour surveiller leurs poursuivants.

— Ils gagnent sur nous, dit Rias.

— Cela ne m'étonne guère, remarqua Bob. Leurs pirogues doivent être mieux construites que la nôtre. En outre, ils sont plus nombreux à pagayer… Allons, les amis, mettons-en un solide coup…

Les pagaies frappèrent l'eau avec une force accrue, car Morane, Rias et Chinu connaissaient la nécessité absolue de distancer leurs poursuivants. S'ils étaient rejoints, ils seraient tués sur place, ou emmenés en captivité, ce qui ne valait guère mieux, au contraire… Après avoir souffert pendant des années sous la coupe des « civilisés » qui les avaient réduits en esclavage et torturés, les tribus indiennes les plus fières s'étaient révoltées et se vengeaient à présent sur tout homme blanc des sévices subis jadis par leurs ancêtres.

À un coude de la rivière, une barrière de rocs noirs se dressa devant les fuyards, paraissant fermer complètement le passage.

— Nous ne passerons pas, dit Rias. Il nous faudra mettre pied à terre et tirer le canot sur la berge. Pendant ce temps, les Chavantes nous auront rejoints…

— Ne nous désespérons pas trop vite, répondit Morane. Notre pirogue n'est pas si large, et nous réussirons bien à nous faufiler entre les rochers. Tenez, regardez là !

Une brèche, juste assez large pour livrer passage à une pirogue, s'ouvrait dans la barrière rocheuse. Dirigée par la main sûre de Chinu, l'embarcation s'y engagea. Quand la brèche fut franchie, Bob donna un brusque coup de pagaie, ce qui eut pour effet de coller la pirogue au rocher.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda Rias. Ce n'est pas le moment de se payer des fantaisies. Chaque minute compte et…

— Je ne paye pas de fantaisies, répondit Morane d'une voix grave. Je tente au contraire d'assurer notre salut…

— Que veux-tu dire ?

Du doigt, Morane désigna simplement un énorme rocher placé en équilibre instable au-dessus de la brèche.

— Qu'arriverait-il si ce rocher basculait ? demanda-t-il.

Rias étouffa un juron.

— J’aurais dû y penser le premier, fit-il.

Déjà, d’un bond souple d’acrobate, Morane s’était hissé sur la barrière de rocs. Il tendit la main à Alex et tandis que Chinu maintenait la pirogue à travers le courant, il l’aida à grimper auprès de lui. Tous deux s’arc-boutèrent contre le roc et tentèrent de le déséquilibrer pour le faire rouler dans la brèche. Là-bas, des pirogues ennemies, une grande clameur s’éleva et des flèches fusèrent. Arrivées au bout de leur trajectoire, elles retombaient cependant dans le rio sans atteindre leur but.

Sous les rudes poussées de Bob et d’Alejandro, le roc tressaillit et bougea sur sa base. Sans lui permettre de reprendre sa position première, les deux hommes redoublèrent d’efforts. Cette fois, le roc céda et, avec fracas, roula dans le courant, comblant la brèche. Un double « hourra ! » salua cette victoire mais, comme des flèches venaient à présent frapper le rocher non loin d’eux, Morane et Rias jugèrent prudent de ne pas savourer plus longtemps leur victoire. Se laissant glisser le long du barrage, ils regagnèrent le canot.

— Le temps que les Chavantes franchissent ou contournent les rochers par voie de terre, dit Morane, et nous aurons pris une sérieuse avance. En attendant, souquons ferme…

Les trois hommes saisirent les pagaies et la pirogue se remit à fendre le courant en soulevant, de chaque côté de son étrave, une double crête d’écume argenté.

*

* *

Après une interruption consécutive à la ruse de Bob Morane, la poursuite avait repris, acharnée et éreintante. Les muscles endoloris et durcis par l’effort, le corps trempé de sueur, Bob, Rias et Chinu pagayaient à présent à la façon d’automates, sans avoir même la volonté de se demander quand s’arrêterait cette poursuite infernale, dont les ardents rayons du soleil accroissaient encore l’horreur.

Pourtant, ils avaient pu s’assurer une appréciable avance. Mais pendant combien de temps la conserveraient-ils ? Il arriverait un moment où, la force venant à leur manquer, il faudrait s’arrêter de pagayer. Alors, les Chavantes auraient la partie belle. Par ses

propres pensées, Morane comprit ce qui tourmentait ses compagnons.

— Surtout, continuons à souquer dur, cria-t-il. Si nous nous arrêtons, nous sommes fichus…

Il y eut alors un choc sourd, et la pirogue frémit puis s'immobilisa.

— Nous sommes échoués, fit Rias avec un accent de panique dans la voix.

Morane, qui se trouvait à l'avant de l'embarcation, se pencha au-dessus du bordage et scruta l'eau sous lui. Il eut vite fait de découvrir ce qui retenait le canot.

— Un tronc d'arbre immergé, expliqua-t-il. L'avant de la pirogue s'est engagé dans la fourche formée par deux branches. Il faut à tout prix faire marche arrière…

Les trois hommes reprirent les pagaies et, nageant à l'envers, tentèrent de faire reculer le canot mais celui-ci solidement coincé, ne répondait pas à leur effort. Rias rejeta la pagaie et saisit sa carabine.

— Rien à faire, dit-il. Cette fois, nous sommes immobilisés pour de bon, et il ne nous reste plus qu'à nous défendre…

— Pas encore, fit Morane en commençant à se déchausser et à se dépouiller de ses vêtements. Je vais plonger, et ce sera bien le diable si je ne parviens pas à faire bouger cette sacrée pirogue…

Il se préparait déjà à plonger lorsque, d'un geste impérieux, Chinu l'arrêta.

— Piranha, dit-il simplement en montrant l'eau.

Un long frisson fit tressaillir les muscles puissants du Français. La seule pensée des petits monstres aquatiques, qu'il avait vus à l'œuvre peu auparavant, le plongeait dans une indicible horreur. Il la surmonta vite cependant. Chaque seconde perdue diminuait la précieuse avance gagnée, et il ne serait pas dit que des poissons, carnivores ou non, viendraient tout compromettre.

— Si je ne me trompe, dit-il, le sang attire particulièrement les piranhas. N'est-ce pas vrai ?

Alejandro approuva silencieusement de la tête.

— Voilà ce que nous allons faire, continua Morane. Ce matin, Chinu a tué un capivare[5] et nous n'avons pas eu le temps de boucaner sa chair avant notre départ ; Chinu va donc se placer à l'arrière de la pirogue et plonger la dépouille dans le rio. S'il y a des

piranhas dans les parages, le sang les attirera. Pendant qu'ils seront occupés à faire un sort au capivare, je me glisserai à l'eau à l'avant et tenterai de dégager le canot.

— C'est de la folie ! explosa Rias.

Morane haussa ses puissantes épaules sur lesquelles les muscles se jouaient comme des cordes.

— Chavantes là-bas, piranhas ici, fit-il. J'ai le droit de choisir, et je choisis les piranhas…

Déjà, Chinu avait attiré le cadavre du capivare à l'arrière du canot et, le saisissant par une patte, il l'immergea. Presque aussitôt, l'eau fut agitée par un bouillonnement caractéristique. Attirés par le sang, les piranhas attaquaient.

Morane laissa s'écouler quelques secondes puis, se penchant vers l'eau, en scruta la transparence. Seule, à l'arrière de la pirogue, la grappe agitée des poissons carnivores se révélait. Nulle part ailleurs, un piranha n'était visible.

Doucement, Bob se laissa glisser dans l'eau claire. Habile plongeur, une telle entreprise eût été pour lui, en temps normal, un vrai jeu d'enfant. Cependant, la proximité des piranhas lui donnait à présent les apparences de suicide. Un faux mouvement, un remous trop violent pouvait attirer l'attention des poissons, et ce serait alors une mort horrible et lente sous des milliers de dents acérées et impitoyables.

En prenant garde de ne pas agiter l'eau, Morane avait posé ses deux pieds sur le tronc de l'arbre immergé. Les genoux ployés, il engagea son épaule sous l'avant du canot. À quelques mètres de lui, le grouillement des piranhas était comme une menace permanente.

D'un effort lent, continu, le Français souleva la pirogue, la dégageant la fourche qui l'immobilisait. Soudain, l'embarcation tout entière, brusquement libérée, fila vers l'arrière, et Bob sentit une vive douleur à l'épaule. En glissant, l'étrave lui avait entamé profondément la chair. « Le sang, pensa-t-il aussitôt. Le sang… » Une terreur panique le saisit tout à coup, et d'un élan, il s'agrippa au bordage et tenta de se hisser. Il sentit deux mains vigoureuses le saisir à la ceinture et, une seconde plus tard, il se retrouvait, sain et

sauf, au fond du canot. Convulsivement, il porta la main à son épaule meurtrie et la ramena couverte de sang. Rias comprit et pâlit.

— Je t'avais dit que c'était de la folie, fit-il.

Puis, après un silence, montrant la blessure.

— Il faut panser cela…

Morane se redressa et se mit à rire.

— C'est bien le moment, fit-il. Même la mort par la gangrène me semblerait douce après ce que je viens de risquer. Mais les Chavantes n'attendent pas, eux. Mieux vaut se remettre aux pagaies…

Une fois de plus, la poursuite reprit, au moment même où les flèches indiennes venaient frapper l'eau autour de la pirogue. Dans l'état de fatigue où ils se trouvaient, les fuyards comprirent vite qu'ils ne parviendraient plus, à moins d'une nouvelle ruse, à distancer leurs poursuivants. Ceux-ci, au contraire, semblaient gagner du terrain et leurs flèches se faisaient de plus en plus dangereuses. L'une d'elles vint même se planter à l'arrière de la pirogue, où elle continua à vibrer de façon sinistre.

— Il faut à tout prix les gagner de vitesse, hurla Morane. À tout prix…

Courbés sur leurs pagaies, les épaules basses et la tête rentrée afin d'offrir une cible moins facile, les trois hommes redoublèrent d'effort. Au bout d'un moment, Morane tourna la tête et s'aperçut avec joie que les flèches ne tombaient plus autour du canot, mais assez loin en arrière.

— Nous les distançons, triompha-t-il.

Rias se retourna à son tour, puis il secoua la tête.

— Non, dit-il, nous ne les distançons pas. Ce sont eux qui ont cessé de nous poursuivre.

Le Brésilien ne se trompait pas. Les pirogues s'étaient arrêtées à quelque distance et leurs occupants se contentaient à présent de décocher leurs traits et de glapir des mots de menace à l'adresse de leurs ennemis.

— Que leur arrive-t-il ? demanda Bob en cessant de pagayer. Auraient-ils brusquement peur de nous ?

— Ce n'est à coup sûr pas cela, fit Rias. Quelque chose doit les empêcher d'avancer, mais quoi ?

Soudain, Chinu poussa un cri et tendit le bras vers la berge proche, tandis que son visage prenait la couleur grise des cendres.

— Là, dit-il, d'une voix rauque, là…

Morane et Rias tournèrent leurs regards dans la direction indiquée par l'Indien. Au bord du rio, trois grandes lances étaient plantées dans le sol avec, fichées au sommet de leurs hampes, trois têtes de squelettes peintes en rouge et qui, de leurs bouches édentées, semblaient dire :

« Étrangers, si vous dépassez cette limite, vous mourrez !… »

Chapitre V

— Nous pas avancer plus loin, dit Chinu en détournant ses regards des trois sinistres poteaux-frontière. Ici, mauvais Indiens… Barbaros…

— Les Chavantes ne sont pas des « barbares » eux sans doute ? ricana Morane. Celui qui voulait me décocher sa flèche, tout à l'heure, dans l'arbre, avait vraiment tout d'un enfant de chœur, vous vous souvenez ?

— Chinu a raison, intervint Rias. Si les Chavantes eux-mêmes ont peur des Indiens qui ont posé ces crânes en signe d'avertissement, à l'entrée de leur territoire, c'est qu'il y a un réel danger à s'aventurer plus loin.

— Il y a un réel danger pour les Chavantes, corrigea Bob. Pour nous, rien n'est changé. Si nous reculons, les Chavantes nous règlent notre compte. Si nous avançons, ce sont ces Indiens inconnus qui nous estourbissent… Au fait, avez-vous une idée de l'identité de ces Indiens ?

Chinu secoua la tête. Son épouvante ne semblait pas l'avoir quitté et son visage gardait sa teinte cendreuse.

— Pas connaître, fit-il, mais eux mauvais, très mauvais ! Peut-être Indiens « chauves-souris », Morcegos…

Ce dernier nom éveilla davantage encore l'intérêt de Morane. N'était-ce pas précisément de ces Indiens que jadis, pour se protéger des attaques caraïbes, les Musus avaient entouré leurs grandes cités ? Une fois de plus, le mystère frappait Bob en plein et, malgré les dangers courus, il se sentit repris par la curiosité. Bien des années auparavant, les pirogues de Raposo, puis celle de Fawcett avaient peut-être remonté cette même rivière avant d'atteindre le fameux point « Z », où l'explorateur anglais situait l'énigmatique cité d'*El Gran Paititi*.

Déjà, à la seule évocation de ces noms prestigieux, une sorte de fièvre de la découverte avait saisi Morane, mais il n'en laissa rien paraître. Sur le visage de ses deux compagnons, l'incertitude se lisait seule, et c'était un étrange spectacle que celui de ces trois

hommes occupés à pagayer sur ce rio perdu de la forêt vierge avec, derrière eux, la meute hurlante des Chavantes et, devant, la terrible incertitude de l'inconnu.

Un large rocher plat, poli par le courant, se dressait au milieu de la rivière.

— Abordons, fit Rias. Là, tout en surveillant les Chavantes, nous pourrons tenir conseil…

Quelques minutes plus tard, la pirogue était tirée sur le rocher et les trois hommes, accroupis derrière l'embarcation, leurs armes prêtes, se concertaient sur la décision à prendre. À vrai dire, deux solutions seulement s'offraient à eux. Ou rebrousser chemin et affronter les Chavantes, ou s'avancer plus avant sur le rio et s'exposer aux attaques d'ennemis inconnus.

— Chinu préférer Chavantes, dit l'Indien. Nous combattre et mourir les armes à la main.

Il tendit le bras vers l'amont et la couleur foncée de sa face tourna à nouveau au gris.

— Là-bas, continua-t-il, pas savoir. Mauvais…

Rias se tourna vers Morane.

— Qu'en penses-tu, Bob ?

— Jusqu'ici, répondit le Français, les avis de Chinu ont été judicieux. Il n'en est plus de même dans ce cas. La peur de l'inconnu l'égare. Les Chavantes sont là, tout près et si nous allons vers eux, nous prenons directement le chemin du royaume des bienheureux.

— Cela n'est pas certain, dit Rias. En ouvrant un feu nourri, nous pourrions peut-être forcer le barrage des pirogues…

— Bien sûr, nous pourrions le forcer, mais l'un ou l'autre de nous, sinon tous trois, y laisserait certainement sa vie. Au contraire, en continuant à remonter le cours du rio nous avons des chances de nous en tirer. Ces autres Indiens ne sont peut-être pas bien terribles après tout…

— Je te crois, interrompit Alejandro. Ces trois têtes de mort ont sans doute été mises là en signe de bienvenue.

Morane parut ne pas avoir entendu la remarque de son ami.

— En faisant face aux Chavantes, poursuivit-il, nous courons à une mort certaine. En continuant vers l'amont, il nous reste une chance…

— La chance de trouver une mort plus horrible…

— La mort est la mort, coupa Bob. Seuls les moyens diffèrent, mais le résultat demeure le même… Alors, que décidons-nous ?

Pendant un long moment, Rias parut hésiter encore, puis il fit la grimace.

— Nous remonterons le courant, même si cela doit nous conduire chez Satan lui-même, dit-il avec une sorte de regret dans la voix.

Cette décision, qui paraissait irrévocable, arracha une plainte à Chinu.

— Don Alejandro et Senhor Bob partiront seuls, dit-il. Là-bas Indiens mauvais. Chinu savoir…

Morane et Rias échangèrent un coup d'œil complice.

— C'est très bien, dit le Brésilien. Nous abandonnerons Chinu sur ce rocher, et dans quelques jours, les urubus auront complètement nettoyé ses os.

— Et là-bas, à l'hacienda, surenchérit Morane, tout le monde saura que Chinu est mort dans son trou, comme un tatou peureux.

L'Indien se redressa. Un éclair de fierté avait brillé dans ses yeux sombres.

— Chinu pas tatou, fit-il. Il ira avec les hommes blancs pour combattre les barbares…

— Voilà donc une affaire définitivement réglée, trancha Morane, puisque tout le monde est d'accord, je propose que nous nous mettions en route aussitôt. Moins nous perdrons de temps, mieux cela vaudra…

La pirogue fut poussée dans le courant et, quand sous l'impulsion des pagaies, elle se remit à remonter la rivière, une longue clameur, venant des rangs des Chavantes, la salua, tel un sinistre souhait de bon voyage.

*

* *

Un silence de mort régnait sur le rio seulement troublé parfois par le jacassement des aras et la voix stridente des singes hurleurs. Depuis deux jours, la navigation avait repris, sans incidents. La nuit, les trois hommes campaient sur des îlots pierreux situés au milieu

du courant et, un tour de garde ayant été institué pour parer à toute éventualité, chacun veillait tour à tour, tous les sens aux aguets, tandis que ses compagnons ne parvenaient à trouver qu'un sommeil inquiet, entrecoupé de réveils brusques.

Ce fut dans la matinée du troisième jour que les tam-tams se mirent à battre. Tout d'abord, ce ne fut qu'un murmure lointain, à peine perceptible, mais qui bientôt s'intensifia pour se transformer en un véritable tintamarre. Évidemment, il ne s'agissait pas là d'une manifestation de bienvenue, car chaque roulement semblait dire : « Nous vous tuerons, nous vous tuerons… »

Rias ne put réprimer un frisson et il s'arrêta de ramer.

— J'ai déjà, quand j'étais enfant, entendu les tambours indiens battre de cette façon, dit-il. Cela n'augure rien de bon…

— Ça mauvais, mauvais, répétait Chinu. Mauvais…

Avec un mouvement d'impatience, Morane se tourna.

— Nous avons échappé à la crue, fit-il, à la forêt vierge, puis aux Chavantes, et à présent de simples roulements de tambours vous font trembler comme des feuilles. Le bruit du tambour n'a jamais fait de mal à personne.

— Je ne tremble pas comme une feuillé, rétorqua Rias d'une voix sèche. Ce ne sont pas les tambours eux-mêmes qui me font peur, bien sûr, mais le fait que, s'ils battent, c'est que les Indiens inconnus connaissent notre présence sur leur territoire.

Bob haussa ses épaules avec fatalisme.

— Qu'y pouvons-nous ? fit-il. Quand on joue à pile ou face comme nous venons de le faire, on ne peut pas espérer que la pièce demeure en l'air. Forcément, elle doit retomber quelque part…

Au fond de lui-même cependant, le Français sentait poindre un sentiment d'inquiétude. L'ambiance mystérieuse de ce rio commençait à lui jouer sérieusement sur les nerfs. En face des Chavantes, il s'était senti très à son aise car le feu de l'action l'empêchait de réfléchir au danger. À présent, cette solitude, la présence de ces ennemis cachés agissaient de plus en plus sur son imagination.

Tout à coup, Chinu tendit le bras vers la rive droite du rio.

— Barbaros là, dit-il avec un tremblement de terreur dans la voix.

Mais Morane et Alex eurent beau scruter le rideau de feuillage, ils n'y purent déceler aucun signe de présence humaine.

— Tu dois te tromper, Chinu, il n'y a rien, fit le Brésilien.

L'Indien secoua la tête de bas en haut avec entêtement.

— Barbaros savoir se cacher. Chinu savoir eux là en train de nous surveiller…

Pendant un moment, Rias s'arrêta de pagayer. Une inquiétude de plus en plus intense se lisait sur ses traits.

— Chinu a probablement raison, fit-il. Il a la sensation de choses à côté desquelles nous passons indifférents. De derrière les arbres, des yeux doivent nous épier…

Brusquement, il s'interrompit et désigna un des grands rochers plats encombrant le courant.

— Là-bas, regardez !…

La face contre le roc, un homme était étendu, les bras en croix. Entre ses deux épaules, une longue flèche sans empennage était plantée. Il n'était pas mort car sa main gauche bougeait convulsivement comme si, de ses doigts, elle avait voulu griffer la surface du rocher. Non loin de là, un radeau grossier était à moitié échoué.

Déjà, Bob, Rias et Chinu gouvernaient vers le rocher. Le premier, Morane sauta à terre, se pencha sur le blessé et le retourna sur le flanc. C'était un métis, portant des vêtements civilisés complètement en lambeaux. La fièvre et l'épouvante brillaient seules dans ses regards de mourant. Pourtant, quand il aperçut le visage de Morane penché vers le sien, il tenta de sourire. Puis, la terreur envahit ses traits torturés.

— Morcegos, dit-il. Ce sont des démons…

Sa main droite se tendit mollement vers l'amont.

— Gagnez la cascade, là-bas, derrière les lagunes, puis la ville…

— Quelle ville ? interrogea Morane.

La voix du blessé n'était plus qu'un souffle.

— Gran Paititi, fit-il paisiblement. Vous serez… en sécurité… Méfiez-vous des deux…

Il n'acheva pas. Sa tête retomba et dans ses yeux grands ouverts, la dernière étincelle de vie s'éteignit.

— Nous ne pouvons plus rien pour lui, dit Rias. Personne ne peut plus rien pour lui.

Morane ne répondit pas. Rapidement, il passait à l'inspection des vêtements du défunt. C'est alors qu'il remarqua que celui-ci portait au côté gauche de la poitrine une large blessure faite sans doute par un coutelas et recouverte d'un grossier pansement. Sur l'épaule, l'homme portait un tatouage représentant un papillon surmonté des initiales C.R. Les mêmes initiales étaient gravées à l'intérieur de sa ceinture de cuir.

— Tout cela ne nous apprend pas grand-chose, remarqua Rias.

— Voire, fit Bob en hochant la tête. Nous savons qu'il s'agit d'un homme dont le nom commence par les lettres C. et R. et que les Indiens qui nous guettent sont bien les Morcegos. Il s'agit aussi d'une cascade située derrière des lagunes, en amont de la rivière et, plus loin, de la ville du Gran Paititi, où nous serions en sécurité…

Alejandro ricana.

— Voilà les vieilles lanternes sorties une fois de plus de l'armoire, fit-il. Nous avons autre chose à faire pour le moment qu'à nous occuper de ces balivernes.

Le Français lança un coup d'œil réprobateur à son ami.

— Cet homme ne nous aurait pas raconté des balivernes avant de mourir, fit-il remarquer. Pourquoi, après tout, n'aurait-il pas trouvé cette fameuse cité des Musus cherchée par Fawcett ? Rappelle-toi, Alex, ce que nous a raconté le Professeur Hazenfraz au sujet de la ville découverte en 1753 par Raposo ? Tout y est : les lagunes, la cascade et, enfin, la ville elle-même. En plus, C.R. a donné un nom à la mystérieuse peuplade dont nous traversons le territoire. Ce sont les Morcegos, ces Indiens « chauves-souris » dont s'il faut en croire la légende, les Musus, après le cataclysme, se seraient servis pour se protéger contre les invasions.

Don Alejandro ne répondit pas tout de suite. Il semblait profondément troublé par les paroles de Morane.

— Peut-être a-t-il raison, Bob, dit-il enfin. Tout cela me tellement fantastique…

— L'existence de la cité du *Gran Paititi*, ou de l'Empereur des Musus si l'on préfère, n'a rien de plus fantastique en elle-même que l'existence de Machu-Pichu[6] ou des cités mayas. Il suffit tout

simplement de la sortir de la légende pour qu'on se mette à y croire. Pour cela, il faudrait seulement la redécouvrir…

La moue qui plissa les traits de Rias montra qu'il lui restait un doute.

— Admettons même que nous réussissions là où Fawcett a échoué, fit-il, et qu'après être parvenu au point « Z » et avoir visité la ville perdue, nous parvenions à regagner la civilisation. Qu'arriverait-il alors ?

— Nous serions traités de menteurs, répondit Bob. À moins…

— À moins ?…

— À moins que nous n'apportions des preuves de notre découverte. En quittant le radeau, j'ai emporté un appareil photographique de petit format et deux ou trois rouleaux de pellicule. Quelques bons clichés suffiraient sans doute comme preuves…

— On dirait que tes photos sont truquées, Bob…

— Ce ne serait pas si facile. Il existe des experts, et ceux-ci pourraient en certifier l'authenticité.

Brusquement Alejandro se mit à rire.

— Tu parles comme si tu les avais déjà tirées, tes photos. Peut-être d'ailleurs n'auras-tu jamais la chance de les tirer, car il n'y a qu'une seule chose qui, pour le moment, doit nous importer, c'est sauver nos vies.

— Nous pourrions tenter de les sauver en même temps que de découvrir la ville perdue. N'oublie pas qu'avant de mourir C.R. a affirmé que nous serions en sécurité dans la cité du Gran Paititi. D'autre part, si nous devons mourir, pourquoi ne pas le faire en beauté en tentant d'atteindre le point « Z » ?

Pendant un long moment, Alejandro contempla le visage énergique de son ami, ce visage aux traits creusés par les privations et la fatigue, mais où les yeux aux regards jeunes mettaient une double flamme d'enthousiasme. Sans doute, Morane devait-il posséder ce même regard quand aux heures noires de la guerre, monté sur son Spitfire, il combattait en plein ciel. Il l'avait aussi jadis, Rias s'en souvenait, quand, à Polytechnique, il devait se pencher sur un problème particulièrement attachant.

Ce souvenir de jeunesse eut-il le don de faire pencher la balance ? Toujours est-il que Rias posa la main sur l'épaule de Bob,

pour dire :

— Tu as raison, Bob. Si nous devons mourir, que ce soit au moins pour un idéal. Prenons le seul qui s'offre à nous dans les circonstances présentes, c'est-à-dire la conquête de la cité des Musus.

Morane se redressa et contempla avec perplexité le corps du métis étendu à ses pieds.

— Une chose m'intrigue, fit-il, c'est cette plaie que C.R. porte à la poitrine. Elle a de toute évidence été faite par un couteau. Mais qui tenait ce couteau ?

— Un Indien morcego sans doute…

Le Français se baissa, saisit à pleine main la flèche toujours plantée dans le dos du mort et tira d'un coup sec. Aussitôt, une lueur de satisfaction s'alluma dans ses regards.

— Regarde la pointe de cette flèche, dit-il à Rias. Elle est en os. Il est donc fort probable que les Morcegos ne connaissent pas l'usage du fer, ni d'aucun autre métal. Or, la blessure que C.R. porte au côté est trop nette pour n'avoir pas été faite par une lame d'acier. D'autre part si C.R. s'était battu corps à corps avec les Indiens, il ne s'en serait sans doute pas tiré et n'aurait pas eu la chance de fuir pour être achevé ensuite d'une flèche. Remarque également que cette blessure a été grossièrement soignée.

— Qu'en déduis-tu ?

— Tout simplement que quelqu'un possédant un couteau à lame d'acier a tenté d'assassiner C.R. mais que celui-ci a pu s'en tirer et fuir. Plus tard, les Morcegos l'ont poursuivi et achevé.

— Tout cela est très passionnant, fit Rias. Mais puisque tu tiens absolument à jouer les Sherlock Holmes, peut-être pourrais-tu me dire qui a tenté d'assassiner C. R…

— Pour te répondre, il faudrait être sorcier ou voyant extralucide, et ce n'est pas mon cas. N'oublions pas cependant qu'avant de mourir, C.R. nous a conseillé de nous « méfier des deux… ».

— Des deux quoi ? Que voulait-il dire ?…

Bob Morane eut un geste de complète impuissance.

— Peut-être trouverons-nous la réponse au point « Z » si nous l'atteignons jamais.

Les deux amis se turent, et c'est alors qu'ils se rendirent compte que pendant tout ce temps, les tam-tams n'avaient pas cessé de battre. Sur chaque rive du rio, au-delà du rideau impénétrable des arbres, ils tissaient une perpétuelle menace de mort. « Nous vous tuerons, ne cessaient-ils de dire. Nous vous tuerons… »

— Continuons à remonter le rio vers l'amont, fit Rias, et tâchons d'inventer une prière particulièrement efficace. Nous aurons sans doute besoin – et cela avant longtemps – des secours du Ciel.

*

* *

Il était un peu plus de midi, ce même jour, et le soleil tapait durement, quand, au sortir d'un méandre, le rio s'élargit soudain en une vaste lagune où prenait naissance une série de canaux étroits séparés par de petites îles couvertes d'une végétation épaisse. Au milieu de la lagune, des vols d'aigrettes mettaient leurs taches blanches sur la laque verte des plantes aquatiques posées à ras de l'eau : tapis de nénuphars parés de fleurs multicolores, Victoria Regia aux feuilles larges comme des roues de chars.

— Je me demande lequel de ces canaux nous devons emprunter si nous voulons arriver quelque part, fit Rias.

— Prenons celui du centre, décida Morane. S'il ne nous mène nulle part, nous aurons toujours la ressource de revenir en arrière et d'en essayer un autre.

Silencieusement, l'étrave de la pirogue fendit le tapis des plantes aquatiques qui, comme par enchantement, s'ouvrait devant elle. Depuis un long moment, les tam-tams s'étaient tus et, une fois la frayeur des aigrettes apaisée, un silence de fin du monde régna sur la nature écrasée par la chaleur. Entre les nénuphars, on apercevait parfois le sillage sinueux de quelque serpent d'eau en train de chasser.

La lagune traversée, le canot s'engagea dans le canal indiqué par Morane mais, au bout de deux cents mètres, Chinu cessa de pagayer.

— Ça eau morte, dit-il, pas de courant…

Il fallut donc retourner en arrière.

Dans le premier canal sur la droite, on crut tout d'abord reconnaître des traces de courant, pour aboutir finalement dans le cul-de-sac d'une nouvelle lagune aux eaux basses et immobiles où de grands caïmans flottaient, indifférents, comme de fantastiques troncs d'arbres. Le troisième tronçon exploré alla se perdre dans un marais au-dessus duquel des nuées de moustiques faisaient un bruit semblable à celui d'une escadre de quadrimoteurs en plein vol.

Au quatrième embranchement, Morane et ses compagnons purent croire pendant un instant avoir découvert enfin la voie qui leur permettrait de sortir de ce labyrinthe d'eau. Le chenal dans lequel ils s'étaient engagés se révélait plus large que les précédents et un léger, très léger courant s'y faisait sentir. Morane laissa échapper un petit cri de triomphe.

— Cette fois, je crois que nous sommes sur le bon chemin.

— Je ne voudrais pas en jurer, fit à son tour Alex, mais il se pourrait bien que tu aies raison. Aucun des canaux que nous avons essayés jusqu'ici ne s'enfonçait aussi loin vers l'amont. Qu'en dis-tu Chinu ?

Seul un grognement échappa à l'Indien qui, à l'arrière de la pirogue, continuait à pagayer silencieusement. S'il fallait se fier aux apparences, Chinu ne partageait à coup sûr pas l'optimisme de ses compagnons.

Cet optimisme devait cependant être de courte durée car, bientôt, l'embranchement s'élargit pour former une petite lagune dans laquelle de nouveaux canaux débouchaient, canaux qui menaient chacun à une nouvelle lagune donnant naissance à d'autres canaux encore. Cela dura pendant une heure, sous une chaleur d'étuve, avec les moustiques qui, par grappes assaillaient les hommes. Les lagunes succédaient aux lagunes, sans fin, comme les grains d'un gigantesque chapelet.

— Nous ne sortirons jamais de ces marécages, finit par dire Rias en posant sa pagaie au travers du canot et en s'essuyant le front d'un revers de bras. À moins que quelque chose n'arrive, nous sommes condamnés à errer à jamais dans ce paradis pour serpents d'eau…

— Ta prière a été entendue, fit Morane. Quelque chose va réellement se passer…

Il tendait le bras vers un point de la berge, d'où une autre pirogue, plus grossièrement construite encore que la leur, se détachait lentement. Une dizaine d'hommes la montaient. Complètement nus, ils possédaient des muscles épais et leurs corps trapus, à l'allure simiesque, paraissaient, tout enduits de roucou qu'ils étaient, avoir été trempés dans un bain de sang. Sur leurs visages, aux traits épatés et brutaux, la bestialité se lisait seule. Leurs arcs étaient si grands et puissants que deux hommes normaux auraient sans doute eu de la peine à tendre l'un d'eux.

— Voilà bien les plus affreux Indiens qu'il m'ait jamais été donné de voir, dit Rias.

— Eux Morcegos, gémit Chinu. Nous tous mourir.

Morane saisit sa winchester au fond du canot et l'arma.

— Nous sommes de taille à nous défendre, fit-il. Mais mieux vaut tenter avant tout, de nouer des relations amicales. Parle-leur, Alex…

— Ce sera comme tu le veux, Bob, mais j'ai dans l'idée que cela sera totalement inutile.

— Essaye toujours…

À contrecœur, Rias se leva et, debout au milieu de la pirogue, ouvrit les bras à la façon d'un prêtre en train de dispenser ses bénédictions et se mit à crier, successivement en portugais et en tupi :

— Hommes blancs amis. Apporter cadeaux pour Indiens de la forêt…

Du côté des Morcegos, il n'y eut aucune réaction. Leur pirogue continuait à se diriger lentement vers celle des civilisés. Alejandro répéta son geste.

— Hommes blancs amis, cria-t-il encore. Apporter cadeaux pour Indiens de la forêt…

Il n'eut pas l'occasion de prendre la parole une troisième fois. L'Indien se trouvant à l'avant de la pirogue et qui semblait être le chef, tendit rapidement son grand arc et une flèche vint se planter en vibrant dans le bordage du canot.

Rias se jeta au fond de l'embarcation, imité aussitôt par Bob et Chinu.

— Cette fois, nous n'avons pas le choix, dit Morane. Puisqu'il nous faut à tout prix défendre notre peau, nous la défendrons. À moi le

grand diable à l'avant…

Malgré sa répugnance à devoir faire usage de son arme contre des hommes qui, tout compte fait, allaient être les victimes d'un malentendu, il braqua sa carabine et visa soigneusement. Mais, au moment où il allait presser la détente, quelque chose se passa là-bas, près de la pirogue ennemie. L'eau fut violemment perturbée et une énorme tête triangulaire aussi large semblait-il que la pirogue elle-même, jaillit de la rivière.

— Un anaconda géant, fit Rias d'une voix tremblante où la surprise la terreur se mêlaient.

Mais déjà, le gigantesque serpent d'eau avait entouré l'embarcation de ses anneaux. Avec épouvante, Morane et ses amis pouvaient voir le corps monstrueux du serpent, épais comme une barrique, se tordre dans tous les sens et soulever de grandes vagues, tout comme l'aurait fait un vent violent. Sa peau, d'un vert foncé et marquée de larges taches brunes, luisait tel du cuivre vert-de-gris sous les rayons du soleil.

Il y eut soudain un long craquement et la pirogue indienne vola en éclats. L'anaconda en abandonna les débris et, déroulant ses anneaux, se mit à nager vers la berge. Alors seulement, Morane et ses compagnons virent qu'il portait entre ses mâchoires le corps inerte d'un des Indiens. Déjà, le Français épaulait et, soigneusement, visait le monstre derrière la tête, lorsque Rias le força à relever son arme.

— Non, Bob, ne tire pas… Tu ne réussirais qu'à le blesser et à le rendre furieux. Il reviendrait alors vers nous et nous ferait subir le même sort qu'à ces malheureux…

L'anaconda avait plongé et disparu le long de la berge, sous laquelle il avait sans doute son repaire dans quelque trou creusé dans la vase. Morane rejeta son arme au fond du canot.

— Dieu ! Quel animal monstrueux c'était !… On aurait pu le croire venu tout droit du fin fond de la préhistoire. Il ne devait à coup sûr pas mesurer loin de vingt mètres…

— Quand un anaconda devient très vieux, expliqua Rias, il atteint souvent une taille gigantesque. Pourtant, jusqu'à ce jour, je ne croyais pas à l'existence de tels spécimens. À présent, il m'est impossible de douter encore…

Morane contemplait les débris flottants de la pirogue avec une sorte d'horreur.

— Ces pauvres gens, dit-il, quelle mort horrible !

— Ces pauvres gens, comme tu dis, fit remarquer Rias s'apprêtaient à nous occire de belle façon. En les tuant l'anaconda n'a fait que prévenir notre propre action. D'ailleurs, tous les Indiens ne sont pas morts. Regarde là-bas…

Cinq Morcegos, dont le chef, nageaient vers la berge opposée à celle où avait disparu l'anaconda. Ils prirent pied sur une étroite plage de vase et, sans demander leur reste, disparurent aussitôt dans la forêt. La voix de Chinu retentit, tremblante d'impatience contenue.

— Nous partir, disait-elle. Anaconda pouvoir revenir…

C'était là un sage avis car, tout comme Chinu, ni Morane ni Rias ne désiraient avoir affaire au monstre des marécages. Ils reprirent les pagaies, s'enfonçant plus avant encore dans le dédale des canaux et des lagunes à la recherche du courant, ce fil d'Ariane qui leur permettrait de retrouver le cours principal de la rivière.

Soudain, une nageoire triangulaire fendit les eaux, laissant derrière elle un sillage presque aussitôt effacé.

— Bôto ! fit Chinu. Nous le suivre…[7]

Rias et Morane connaissaient bien le dauphin des rivières de l'Amazonie animal sacré pour les Indiens qui lui attribuent toutes sortes de vertus. Pourtant, les deux amis ne comprenaient guère en quoi ce cétacé pouvait leur être utile en l'occurrence.

— Bôto aimer les eaux vives, expliquait Chinu. Si nous le suivre, nous retrouver la rivière…

Le dauphin s'était enfoncé dans un étroit canal encombré de plantes aquatiques. La pirogue y fut poussée, pour déboucher presque aussitôt dans un embranchement plus large, libre de toute végétation et où un courant assez fort se faisait sentir.

— Cette fois, je crois que nous sommes sur le bon chemin, fit Rias. En remontant ce canal nous arriverons peut-être à la cascade dont C.R. a parlé avant de mourir.

Aucun doute ne semblait plus habiter l'esprit de Chinu.

— Nous avoir retrouvé rivière, fit-il. Bôtos toujours aider les hommes en détresse…

De nombreux dauphins s'ébattaient à présent autour de la pirogue. On voyait leurs longs corps d'un gris bleuté filer entre deux eaux et, parfois, comme pour se jouer, ils venaient mordiller les pagaies de leurs petites dents aiguës.

Au bout d'un quart d'heure de navigation sans histoire à contre-courant, un murmure se fit entendre, qui bientôt se changea en grondement.

— On dirait le bruit d'une chute, fit Morane.

Il ne se trompait pas. À un coude, la rivière s'élargit brusquement pour former une nouvelle lagune, et la cascade se révéla, tombant de plus de cent mètres de hauteur en trois paliers successifs. Mais déjà Chinu avait poussé une exclamation de surprise, à laquelle un peu de terreur superstitieuse se mêlait.

— Regardez, là-bas, le géant !…

Au bas de la cascade, une gigantesque forme humaine, immergée jusqu'à mi-cuisses, avançait doucement vers la pirogue en hochant la tête de façon menaçante.

Chapitre VI

La surprise de Morane et de ses compagnons, provoquée par l'apparition du « géant », fut de courte durée. Car le géant en question se révéla être une grande statue de granit taillé dressée au milieu de la rivière. Pourtant, les mouvements de balancement d'avant en arrière qui l'animaient demeuraient insolites. Au premier coup d'œil, ils donnaient réellement l'impression que la statue avançait.

— Approchons-nous, dit Morane. Nous trouverons bien une explication à cette énigme…

De près, la statue se révéla vieille et rongée par les intempéries. Elle figurait un guerrier portant une coiffure ressemblant vaguement à un turban. Le visage, percé de mille trous par le vent et l'humidité, faisait songer au masque léonin d'un lépreux. Telle qu'elle était, la statue, haute de cinq mètres environ, devait à coup sûr peser plusieurs tonnes.

— Ce ne sont certainement pas les pauvres Indiens habitant la région qui ont pu tailler et amener ce monstre de pierre au milieu de la lagune, constata Rias.

Le Brésilien se tut pendant un instant, considérant la statue qui continuait à se balancer d'avant en arrière.

— As-tu trouvé une explication à ces mouvements ? demanda-t-il encore.

— Je le pense, fit Morane. Au cours des ans, le courant a dû déplacer la statue lentement d'avant en arrière. La pierre de base, se trouvant sous l'eau, a dû s'user peu à peu et s'arrondir sur les bords. À présent, toujours mue par le courant, la statue bouge à la façon d'un cheval à bascule. Elle part en avant, bute, revient en arrière et ainsi de suite…

— Le mouvement perpétuel arrière en quelque sorte.

— Presque… Ou tout au moins jusqu'au moment où, la pierre de base étant trop usée, la statue perdra l'équilibre et s'écroulera dans la lagune.

Alejandro demeurait rêveur.

— Cette fois-ci, il n'y a plus à douter, dit-il finalement. Nous sommes bien en présence des vestiges d'une civilisation perdue. Les légendes deviennent réalité… Tout cela est presque incroyable !…

— Rien n'est incroyable, répondit Morane. Il suffit de te remémorer la phrase mise par Shakespeare dans la bouche d'Hamlet : « Il y a plus de choses sur la terre et dans le ciel, Horatio, que n'en imagine ta philosophie… »

À vrai dire, c'était là un spectacle déjà bien insolite par lui-même que celui de ces trois hommes – un Indien et deux blancs – dont l'un citait du Shakespeare, en arrêt devant une statue datant d'un autre âge. La présence, tout autour, de la forêt vierge, avec ses plantes géantes, ses hurlements de singes et ses cris d'oiseaux, ajoutait encore à l'étrangeté de la situation.

Au fond de lui-même, Morane se sentait envahi par une secrète jubilation à la pensée de sa découverte. Ainsi, il était en train de réaliser le vieux rêve caressé jadis par Fawcett : retrouver les vestiges des civilisations perdues du Mato Grosso.

— Il ne nous reste plus à présent qu'à gagner la cité perdue, dit le Français. N'oublions pas que C.R. nous a affirmé que, là, nous serions en sécurité…

— Je m'en souviens, fit Alejandro. Mais comment l'atteindre ? Faut-il franchir la cascade et continuer à remonter la rivière, ou faut-il au contraire y aller par voie de terre à travers la forêt ?

— S'il s'agit de la ville découverte en 1753 par Raposo, il nous faut continuer par le rio. N'oublions pas que celui-ci, d'après le récit du Professeur Hazenfraz, doit passer à proximité de la ville elle-même…

— Rien ne nous dit qu'il s'agisse de la ville de 1753, fit remarquer Bob. Hazenfraz ne nous a pas parlé de la statue. Si Raposo l'avait vue, il l'aurait certainement rapporté dans son mémoire, car elle l'aurait à coup sûr intrigué. Il ne semble pas non plus que Raposo ait été attaqué par les Morcegos, comme nous l'avons été.

— Mais pourtant, les lagunes, la cascade ?…

— Il y a des lagunes et des cascades un peu partout, et cette coïncidence n'aura rien d'extraordinaire. Mais, de toute façon, qu'il s'agisse là de la ville de 1753 ou non, il nous faut la découvrir. Alors

seulement, nous saurons si nous avons atteint ce fameux point « Z » dont parlait Fawcett. Abordons à proximité de la cascade. C'est là que nous avons le plus de chance de découvrir quelque indice.

La pirogue fut poussée le long de la chute et aborda dans une petite crique entourée de gros rochers polis par le courant. Une fine poussière d'eau pulvérisée noyait toutes choses d'un brouillard ténu teinté aux couleurs de l'arc-en-ciel par le soleil. Carabine au poing, Morane sauta légèrement à terre. Le silence des Morcegos l'inquiétait et il était fort possible qu'ils se soient embusqués dans les rochers bordant la cascade. Mais rien ne se passa. Les Indiens chauves-souris semblaient s'être désintéressés totalement des nouveaux venus.

Quand le canot eut été tiré sur la berge, les trois hommes se mirent en devoir d'explorer les environs.

Ce fut Rias qui découvrit le portail de pierre. Dressé au fond d'une étroite clairière et à moitié dissimulé par la végétation, il se composait de trois énormes blocs de pierre taillés en parallélépipèdes rectangles et sculptés de figures démoniaques. Sur le bloc formant linteau, des signes, à demi-effacés par le temps, étaient gravés.

— Cela ressemble un peu à des caractères de l'alphabet grec ancien, remarqua Morane en tirant un calepin et un bout de crayon de sa poche et en prenant de rapides annotations. Je crois que notre découverte va révolutionner la science archéologique.

— Oui… si nous revenons jamais à la civilisation pour raconter ce que nous avons vu, fit Rias.

Sans répondre à son ami, Morane s'avança avec précaution sous le portail, pour voir ce qu'il y avait derrière. Il supposait qu'il y trouverait la jungle seulement, mais malgré cela son cœur battait. Il avait l'impression que, passé cette porte ouverte sur l'inconnu, il accéderait à un monde nouveau, plein de mystère et d'émerveillements.

Il ne fut pas entièrement déçu. Une fois le portail franchi, il se trouva devant une longue chaussée faite de grosses pierres plates si soigneusement taillées et imbriquées qu'aucune végétation n'avait pu croître dans leurs interstices. La chaussée se continuait fort loin, bordée d'arbres gigantesques. Là-bas, on apercevait un nouveau

portail derrière lequel la route mystérieuse devait sans doute se prolonger, comme une sorte de voie royale menant aux profondeurs mêmes du passé.

À présent, une sorte de fièvre de la découverte avait empoigné Morane. Pourtant, il refréna son impatience.

— Nous allons camper près de la lagune, dit-il à Rias qui l'avait suivi. Pendant que Chinu préparera le repas j'irai en pirogue jusqu'à la statue et en prendrai quelques photos. Demain, à l'aube, nous nous mettrons en route le long de la chaussée et nous verrons bien, où elle mène…

*

* *

Depuis près d'une heure, sac au dos, Morane, Rias et Chinu cheminaient sur l'étrange chaussée. Déjà, ils avaient franchi deux portails tout semblables au premier, quand Morane, qui marchait en avant, aperçut, entre les arbres bordant la route, une silhouette humaine. Tout de suite, au masque bestial, aux membres longs et puissants et au corps enduit de roucou, il reconnut un Morcego. Presque aussitôt, il en distingua d'autres, tapis dans les broussailles, de chaque côté de la route. Ils ne paraissaient pas hostiles, mais seulement curieux et un peu effrayés. Rias et Chinu, eux aussi, avaient vu. Ils se rapprochèrent de Morane.

— Que se passe-t-il ? interrogea Rias. Hier, ils voulaient à tout prix nous faire un mauvais parti et, aujourd'hui, ils nous regardent comme des animaux curieux et redoutables, ou encore comme des dieux tombés du ciel.

Morane sourit.

— Sans doute ne pourrais-tu mieux dire, Alex. Des dieux tombés du ciel, voilà ce que nous sommes probablement pour les Morcegos. Peut-être croient-ils que nous avons fait alliance avec le grand anaconda qui, hier, les a attaqués avec tant d'à-propos. Or, qui pourrait s'entendre avec un tel monstre, sinon des dieux ?…

Sous les regards des Morcegos, ils continuèrent leur route, prêts cependant à se défendre à la moindre alerte. Mais les Indiens chauves-souris ne paraissaient pas décidés à attaquer. Ils se

contentaient de suivre de loin les étrangers, qui semblaient réellement leur procurer une crainte salutaire. « Salutaire pour nous surtout, songea Morane, car si ces particuliers se mettaient à nous prendre pour ce que nous sommes en réalité, c'est-à-dire de pauvres bougres pas trop rassurés eux-mêmes, notre peau ne vaudrait pas cher… »

La chaussée de pierre ne devait pas garder longtemps encore sa merveilleuse ordonnance. Bientôt, elle commença à se crevasser, à se soulever en d'invraisemblables éboulis, comme si une puissance colossale, venue des entrailles de la terre, en avait soulevé les lourdes dalles. Parfois, des lézardes, larges et profondes comme des précipices et qu'il fallait contourner, la déchiraient sur toute sa largeur. En d'autres endroits, elle disparaissait complètement, engloutie dans le sol qui s'était refermé sur elle. Plus loin, elle reprenait, chaotique, pour disparaître encore… Tout, à présent, portait la marque du cataclysme ayant jadis dévasté ces terres perdues qui, aux époques précolombiennes, avaient pourtant abrité une civilisation comparable à celle de l'Indus, de la Mésopotamie ou du Mexique.

L'avance devenait de plus en plus pénible et les rayons du soleil, tombant directement sur les épaules des hommes, aggravèrent encore leurs tortures. Morane décida de faire halte, pour se reposer à l'ombre d'un gigantesque mombin et attendre, avant de se remettre en route, que le soleil soit redescendu vers l'horizon. Comme la veille, Chinu avait pêché dans la lagune un pirarucu, énorme poisson ressemblant au poisson-chat, les trois hommes purent se repaître de sa chair grillée et salée. Comme les Morcegos demeuraient à proximité, Morane, pour attirer leurs bonnes grâces, sur ses compagnons et lui, alla déposer quelques portions de pirarucu à leur portée. Mais les Indiens, se cantonnant dans leur méfiance craintive, ne daignèrent même pas y toucher.

Ce fut seulement lorsque le soleil se remit à descendre vers le couchant que Morane, Rias et Chinu se remirent en route. Bien restaurés, abreuvés et reposés, ils se sentaient – Morane surtout – décidés à percer le secret de l'étrange chaussée. Cette fois, les Morcegos cessèrent de les suivre, pour disparaître dans la forêt.

À un moment donné, comme les trois hommes contournaient une crevasse, Rias buta sur un corps étendu dans l'herbe. C'était le cadavre d'un Morcego tué depuis plusieurs heures déjà car la décomposition avait commencé à faire son œuvre. Cinq autres cadavres furent découverts, couchés dans les broussailles.

— J'ai l'impression qu'une bataille rangée a eu lieu ici, ce matin ou hier au plus tard, fit Bob.

— Et je mettrais ma main au feu que les ennemis des Morcegos étaient des civilisés. Ces blessures m'ont tout l'air d'avoir été faites par des armes à feu…

Morane, qui explorait les environs, se baissa et ramassa un petit objet brillant, qu'il fit sauter à plusieurs reprises dans sa paume.

— Une douille de cartouche Winchester 44-40, constata-t-il. C'est là la marque évidente du civilisé.

— Peut-être C.R…

— Il n'aurait pas pu faire cette hécatombe à lui seul. D'ailleurs, si c'était C.R., le combat aurait eu lieu voilà deux jours au moins, et ces cadavres sont trop frais… si l'on peut dire.

Pendant un instant, Morane contempla à nouveau les corps, puis il fit encore sauter la douille dans sa paume et haussa les épaules, pour dire :

— Il est inutile de faire des suppositions toutes gratuites. Continuons à avancer. Peut-être aurons-nous bientôt l'explication de tout ceci.

Alejandro ne répondit pas. Depuis plusieurs jours, Morane avait pris la direction des opérations et il savait pouvoir faire confiance à son ami, bien que celui-ci eût trop souvent tendance à se laisser emporter par son caractère aventureux. Mais comme, pour le moment, les trois compagnons se trouvaient par la vertu du hasard, plongés dans l'aventure jusqu'au cou, tout regret s'avérait superflu.

On marcha pendant une demi-heure encore, jusqu'à un nouveau portique, démantelé celui-là, car le linteau avait été jeté bas et s'était brisé en de nombreux fragments. Le soleil atteignait presque l'horizon à présent et sur la jungle pesait ce bref silence accompagnant le court crépuscule des tropiques, à l'instant où les animaux diurnes se tapissent et où les animaux nocturnes ne se sont pas encore mis en chasse.

Quand Morane, Rias et Chinu contournèrent les débris du portique effondré, un spectacle grandiose s'offrit à eux. En contrebas, dans une vaste cuvette cernée de falaises à pic, une ville s'étendait, avec ses rues rectilignes coupées à angle droit, ses bâtiments à degrés, ses palais aux vastes terrasses, ses temples prétentieux dont l'un, plus imposant que les autres, élevait vers le ciel une haute tour en forme de pyramide tronquée.

Vue ainsi, dans la lumière tamisée du couchant, la cité paraissait assoupie et l'on était tenté d'attendre que des lumières s'allument derrière ses fenêtres aveugles. Pourtant, aux brèches béantes ouvrant leurs gueules noires dans les murs des palais et des temples, aux masses de végétation folle comblant les places, au grand silence qui régnait partout, on devinait que, depuis longtemps, aucune présence humaine n'animait plus ces rues mortes, ces maisons désertées. De partout, des vols épais de chauve-souris s'élevaient, sortant des palais éventrés et des temples aux voûtes effondrées, pour se répandre dans toutes les directions.

La nuit tomba tout à fait et, là-bas, très loin, des points rouges piquèrent les falaises.

— Les Morcegos doivent vivre là-bas, dit Morane. Ils possèdent, sans doute, des mœurs troglodytes et ces lueurs que nous apercevons sont à coup sûr celles de leurs feux allumés au fond des cavernes.

Pendant un long moment, les trois hommes continuèrent, comme fascinés, à regarder en direction des falaises, puis Rias abaissa à nouveau ses yeux vers la ville.

— Regardez, dit-il, un autre feu !

Là-bas, au milieu de la cité, non loin de la masse noire du grand temple une flamme tremblotait, comme écrasée par les ténèbres environnantes.

— Encore les Morcegos sans doute, fit Rias.

Morane eut un hochement de tête.

— Je ne crois pas. Les Morcegos doivent avoir peur de s'aventurer dans les ruines. Tu as certainement remarqué que ceux qui nous suivaient ont fui à leur approche et c'est probablement pour cette raison que C.R. a affirmé que, là, nous serions en sécurité.

Chinu avait tendu le bras vers la ville silencieuse.

— Là-bas, curupiri, dit-il, démonios…

L’Indien avait à peine prononcé ces paroles, qu’un long cri, venu de la cité morte, déchira le calme de la nuit.

Chapitre VII

Lorsque le cri avait retenti, le premier geste de Morane fut de se précipiter vers la cité, mais Rias, faisant appel à son bon sens, l'en avait rapidement dissuadé. Il était dangereux, en effet, de s'aventurer ainsi, en pleine obscurité, dans cette ville étrange où, peut-être, de nouveaux dangers attendaient les trois hommes.

— Mais quelqu'un est peut-être en péril là-bas, fit Bob et il est de notre devoir de voler à son secours.

— Si ce quelqu'un était en péril, répondit le Brésilien, il serait trop tard à présent pour l'aider, car ce cri ressemblait fort à un hurlement d'agonie.

Morane n'insista pas. De toute façon, Chinu aurait refusé d'accompagner les deux amis à travers les ténèbres, et il était impossible de l'abandonner.

— Nous entrerons dans la ville demain matin fit Bob. En attendant, il nous faut absolument trouver un coin où passer la nuit en sécurité…

Ils ne tardèrent pas à découvrir un creux sous un amoncellement de dalles et, après avoir rapidement exploré les environs pour s'assurer, qu'aucun Morcego ne les épiait, ils s'y glissèrent. En homme prudent et avisé, Chinu avait eu soin d'établir une série de « pièges » constitués par des pierres dressées en équilibre instable et de longues épines plantées dans le sol, autour de leur refuge. De cette façon, si des ennemis tentaient de les assaillir pendant leur sommeil, ils révéleraient aussitôt leur présence.

Sa carabine serrée entre les genoux Morane s'était allongé à l'entrée du refuge. Cependant contrairement à Rias et Chinu il ne parvenait pas à trouver le sommeil. Ce n'était pourtant pas l'inquiétude ou la peur qui le tourmentait, car il se sentait détendu et étrangement lucide. Alors pourquoi demeurait-il éveillé ? Pourquoi se sentait-il soudain des fourmis dans les jambes, comme après une trop longue immobilité ? Il consulta sa montre – lumineuse, étanche et anti-choc – qu'il traînait depuis des années et qui, jusqu'ici, avait résisté à toutes ses aventures, sous tous les climats. « Un jour que

je serai fauché, songea-t-il, j'irai revendre fort cher cette vieille tocante à son fabricant. Il pourra bâtir dessus un de ces slogans qui font époque dans l'histoire de la publicité, quelque chose comme : « Même après Bob Morane, la montre Machin est toujours idoine ! »

Il fit la grimace, pas très content de lui-même. Il y avait à peine une heure qu'il était allongé, et déjà il trouvait le temps long. « Bien vite l'aube, pour pouvoir enfin visiter cette fameuse cité d'*El Gran Paititi*… » Il comprit tout à coup que, seule, la curiosité l'empêchait de dormir.

À partir de ce moment, il ne tint plus en place. Une force insurmontable l'attirait vers la ville mystérieuse. Y aller en pleine nuit eût cependant été folie. S'il avait pu s'assoupir, les heures auraient passé bien plus vite. Mais il ne parvenait justement pas à s'assoupir. Il se souvint alors de ses heures d'insomnie ; durant la guerre, quand quelque mission proche le tracassait, quand il se voyait déjà descendu en flammes au-dessus du territoire ennemi, qu'il se sentait inquiet ou impatient. Que faisait-il alors ? Il se levait, s'habillait et partait faire une promenade dans Londres.

« Une balade, songea-t-il, voilà ce qu'il me faut. Rien de tel qu'une bonne balade pour vous calmer les nerfs… » Mais, pour aller se promener, il lui fallait un but, surtout dans cette jungle où, la nuit, tous les arbres se ressemblaient. « La ville ! Je vais descendre jusqu'à la ville. Seulement pour faire un petit tour. Pour me détendre les nerfs. RIEN QUE POUR ME DÉTENDRE LES NERFS. »

Ainsi en règle avec sa conscience, Bob se mit à réunir quelques objets indispensables, une torche électrique, une boîte de cartouches pour son revolver et une autre pour sa carabine, un peu de chocolat et de sucre, aliments de choc. À sa ceinture, il avait son colt et son coutelas. De cette façon il se trouvait prêt à faire face à tout imprévu. En ayant soin de ne pas faire le moindre bruit capable de réveiller ses compagnons, ce qui aurait eu pour effet de compromettre son escapade, Morane se leva et sortit du refuge. La lune brillait claire et, là-bas, près du grand temple mystérieux brûlait toujours. À ce rappel du mystère, la curiosité de Bob fut encore ravivée. Il aurait déjà voulu marcher à travers les rues désertes de cette cité pour la découverte de laquelle le colonel Fawcett et ses compagnons étaient morts.

« Attention de ne pas donner tête baissée dans l'un des pièges de Chinu », songea tout à coup Morane. Mais sa lampe lui fut d'un grand secours et ses bottes le préservaient de la morsure des épines. Il passa donc sans encombre et, quelques minutes plus tard, il avait gagné la chaussée qui, passé le portail en ruines, conduisait à la cité elle-même.

Presque partout, en cette partie de la route, les dalles demeuraient en bon état et Morane, éclairé par la lumière crue de la lune, avançait rapidement. Au bout d'une demi-heure environ, il parvint à l'entrée de la ville, gardée par une nouvelle arche garnie des mêmes sculptures barbares que les précédentes.

Le cœur battant, le doigt posé sur la détente de sa Winchester, Morane s'avança à travers les rues bordées de maisons à deux étages, toutes privées de leurs toits mais dont les murs, construits en lourds moellons, avaient dans l'ensemble résisté aux injures du temps. Un silence de mort régnait et, sous la clarté argentée de l'astre nocturne, tout prenait un aspect irréel, fantomatique. Parfois, sur de petites places rondes encombrées de piliers brisés et de blocs cyclopéens en partie recouverts par la végétation, des hautes stèles supportaient des effigies de démons qui, dans l'ambiance propice de la nuit, semblaient prendre vie et grimacer.

En réalité, la cité, bien que de proportions respectables, n'était pas aussi vaste qu'elle le paraissait, vue de loin. En une vingtaine de minutes, Morane parvint devant le grand temple, où le feu continuait à brûler, solitaire, sur le parvis. C'était un vulgaire feu de bois, en train de décliner faute de combustible et, tout autour, Bob découvrit les reliefs d'un repas frugal : pelures de fruits, os et miettes de manioc. Plusieurs hommes avaient mangé là, autour de ce feu. Mais qu'étaient-ils devenus ? Morane aurait voulu le savoir car, tant qu'ils demeureraient inconnus, ils pouvaient constituer une menace.

Avec inquiétude, tous les sens aux aguets, Bob jeta un regard autour de lui, tentant de percer la pénombre au-delà du cercle rougeoyant des braises. Mais il ne distingua rien, à part les masses imposantes des édifices et les ombres des grandes chauves-souris frugivores passant sur leurs ailes de velours.

Instinctivement, Morane se tourna vers le temple. C'était une construction imposante, digne des ruines mayas ou aztèques du

Mexique. Une large volée d'escaliers à demi effondrés menait à une esplanade sur laquelle le temple lui-même était construit selon des règles que n'auraient pas désavoué nos plus modernes bâtisseurs. Le bâtiment principal, un énorme parallélépipède aux formes pures, était flanqué à chaque angle d'un obélisque monumental. Au-dessus, la grande tour centrale érigeait sa pyramide tronquée, dont la section nette semblait indiquer que les constructeurs l'avaient bien conçue sous cette forme à laquelle les cataclysmes ne paraissaient avoir apporté aucun changement.

Mû à nouveau par cette soif de découverte qui l'avait poussé à quitter ses compagnons, Bob se mit à gravir les escaliers, pour parvenir sur l'esplanade. Devant lui, le temple ouvrait son large portail orné de masques démoniaques auxquels les injures du temps, en les remodelant, avaient donné un aspect plus repoussant encore. Tout de suite, ce portail, ouvert sur les ténèbres du temple, sembla à l'explorateur une gueule noire prête à le dévorer. Mais, chez Morane, la raison intervenait toujours à temps pour contrebalancer les effets redoutables de l'imagination.

« Les vieilles pierres n'ont jamais fait de mal à personne, songea-t-il, sauf, bien sûr, si on les reçoit sur le crâne. Je pense n'avoir rien à craindre non plus des démons et des fantômes. Quant aux autres ennemis que je pourrais rencontrer, j'ai de quoi leur parler ». Il serra sa carabine dans son poing, et cela lui rendit une confiance totale en lui-même. Tirant alors sa torche électrique de sa poche et en actionnant le contact, il s'engagea sous le portail.

L'intérieur du temple était désert et nu. Les murs étaient formés de gros blocs assemblés sans mortier, mais avec une telle précision qu'il eut été difficile, sauf comme pour les dalles de la chaussée, de glisser une lame de couteau dans leurs joints. Si, de-ci, de-là, une colonne ou une lourde stèle était renversée, tout l'intérieur de la vaste nef paraissait pourtant en ordre. Aucune herbe ne poussait entre les interstices du pavement et, dans un coin, Morane découvrit même un tas de végétations folles fraîchement arrachées. On eut dit que quelqu'un prenait soin du temple et tentait, dans la mesure du possible, de lui conserver son caractère sacré.

Au milieu du vaste hall, s'amorçait un escalier en spirale, auquel on parvenait en passant entre une double rangée de stèles

supportant des effigies d'animaux hybrides comme des serpents ailés ou des oiseaux à gueules de sauriens. Bob s'y engagea, pour prendre pied dans un second hall, de dimensions plus restreintes que le premier et aux murs en plans inclinés. En haut, par une large ouverture carrée, on apercevait le bleu sombre piqué d'argent du ciel étoilé.

« Je suis à coup sûr à l'intérieur de la pyramide tronquée », pensa Morane. Mais, ce qui l'intrigua le plus, ce fut ce monolithe, dressé au milieu de la tour et supportant un large disque posé sur sa tranche et fait d'une matière transparente comme du verre. « Du diamant ! » songea aussitôt Bob. Pourtant, il ramena vite la chose à de plus justes proportions. Le disque devait être taillé dans du vulgaire cristal de roche et représenter le dieu Soleil. Durant le jour, les rayons du soleil lui-même, tombant par l'ouverture carrée, devaient l'inonder et le faire resplendir.

— Tout se passe décidément comme dans un roman, ou comme dans un film d'aventures, murmura Bob. Tout semble machiné exprès pour me faire aller d'étonnement en étonnement.

Il dirigea le faisceau de sa lampe vers le disque de cristal, qui flamboya aussitôt. Pourtant, avec les années, la poussière, agglutinée par l'eau des pluies, aurait dû en ternir la surface. Et Bob aurait bien voulu connaître l'énigmatique sacristain qui venait ainsi polir l'effigie du Dieu.

— Il est inutile de me torturer les méninges pour trouver une solution à ce nouveau mystère, soliloqua encore le Français. Si ce sacristain existe, il se manifestera tôt ou tard, et cela sans doute pour mon plus grand malheur… »

Bob regagna la salle inférieure, et c'est alors qu'il remarqua, à proximité de l'escalier, tout contre la muraille dans laquelle celui-ci s'enchâssait, une sorte de tumulus formé de moellons entassés et surmonté d'une lourde croix chrétienne en bois.

« Aurais-je découvert la vraie tombe de Fawcett ? » se demanda aussitôt Morane avec le secret espoir de trouver la solution d'un mystère qui, depuis près de vingt-cinq ans, passionnait les foules du monde entier. Mais, quand il braqua sa lampe sur la croix, il n'y trouva que ce nom grossièrement gravé avec la pointe d'un

couteau : « Père Joao Braga ». Sous ce nom, une petite croix gravée indiquait qu'il s'agissait bien d'un religieux.

À côté de cette découverte, qui pourtant pouvait paraître banale, toutes les autres, faites jusque-là, cessèrent d'exister pour Morane. Que faisait, en effet, ce prêtre chrétien dans une ville morte sans doute depuis des siècles, voire des millénaires ? Était-ce un de ces missionnaires qui, au XVIIe siècle, accompagnaient les « bandeiras », ces troupes de pionniers qui, précédés de bannières – d'où leur nom – exploraient l'intérieur du Brésil ? La croix ne devait pas être aussi vieille, car les insectes xylophages, tarets et termites, n'en avaient pas encore attaqué le bois où l'inscription se détachait en clair.

Comme Morane se penchait pour inspecter une dernière fois la croix, il remarqua que, derrière, une excavation, dissimulée dans l'ombre, s'ouvrait dans la muraille. Il darda le faisceau de sa torche, pour apercevoir un nouvel escalier s'enfonçant sous terre. Repris par sa soif de découverte qui, jusqu'ici, il faut l'avouer, n'avait pas été déçue, Morane s'y engagea…

*
* *

Au bout d'une vingtaine de marches, l'escalier avait conduit Morane à l'entrée d'un long couloir au pavement, aux murs et à la voûte constitués des classiques moellons rigoureusement assemblés. Morane s'y avança avec précaution, tâtant le sol devant lui et le balayant de sa lampe. Parfois, il devait se courber très bas pour éviter des affaissements de la voûte formant comme d'énormes cloques rocheuses.

Cette marche souterraine ne dura guère. Au bout de quelques minutes, Bob déboucha dans une chambre carrée, où une odeur méphitique l'accueillit aussitôt. Malgré tout son courage et l'excellent état de ses nerfs, le Français ne put s'empêcher de frissonner. La chambre se révélait n'être qu'une vaste crypte où plusieurs centaines de momies se trouvaient empilées, souvent dressées debout contre les murs et semblant regarder droit devant elles, avec une fixité épouvantable.

— Ce doit être ici que, jadis, on enterrait les prêtres, fit Morane à mi-voix pour se donner du courage.

Dans l'ensemble, grâce à l'air frais, dépourvu de tout ferment, du caveau, les momies demeuraient en bon état de conservation. Toutes gardaient leurs cheveux. Des cheveux non pas noirs comme ceux des Indiens, mais blonds. Et, tout de suite, Morane songea à ces Guanches, qu'on disait descendre des Atlantes et qui, découverts en 1341 aux îles Canaries, pour être aussitôt massacrés, avaient eux aussi les cheveux blonds.

Pour Morane, le spectacle des momies avait déjà perdu toute son horreur et il les regardait à présent avec l'esprit critique du savant inaccessible à la peur. « Si mon ami le Professeur Clairembart[8] pouvait être ici, songeait-il, que ne pourrait-il tirer de ces pierres et de ces débris humains ? Peut-être trouverait-il suffisamment d'éléments pour reculer de plusieurs millénaires l'histoire de l'humanité… » Mais Bob ne possédait ni la science ni l'érudition du célèbre archéologue et il ne pouvait que rêver au passé occulte et grandiose de ces énigmatiques hommes blonds qui, à coup sûr, avaient donné naissance à la fameuse et tenace légende des Indiens blancs.

Au fond de la crypte, le couloir se réamorçait, s'enfonçant toujours davantage dans les entrailles de la terre. Bob consulta sa vieille montre. Il n'y avait pas tellement longtemps qu'il avait quitté ses compagnons et, avec un peu de chance, il pourrait les avoir rejoints avant l'aube. Il s'engagea donc dans le nouveau souterrain.

Au bout d'une centaine de mètres, une muraille se dressa devant lui, fermant totalement le passage. Cette muraille possédait quelque chose d'insolite, car elle n'était pas faite de moellons imbriqués, mais d'un seul et énorme bloc calcaire. « Je veux bien être pendu par les pouces, songea Morane, si ce truc-là n'est pas une porte. Mais comment s'ouvre-t-elle ? » Posant sa carabine contre un des murs latéraux, il braqua sa lampe sur le bloc et, lentement, promena ses doigts sur la surface lisse. Mais il n'y découvrit aucune aspérité permettant d'actionner un éventuel mécanisme d'ouverture. Il poussa alors de toutes ses forces, supposant que le bloc pivotait tout simplement sur lui-même, mais rien ne bougea.

Déçu, Bob venait d'interrompre ses efforts quand, inexplicablement, sans qu'il y fut pour rien, la muraille se déroba brusquement, découvrant un grand trou noir. Au même instant, Morane eut l'intuition d'une présence dans son dos. Il se retourna, mais une violente poussée le déséquilibra. Il bascula, agrippa quelque chose de flasque, ressemblant à du tissu, et tomba en avant dans le trou noir, entraînant avec lui son mystérieux agresseur.

Chapitre VIII

— Don Alejandro ! Don Alejandro !…

Une main secouait Rias. Il sursauta et ouvrit les yeux, pour apercevoir, dans l'ombre, le visage de Chinu, éclairé indirectement par la clarté de la lune, penché vers le sien.

— Eh bien, qu'y a-t-il ? interrogea le Brésilien d'une voix mal assurée. Les Morcegos auraient-ils découvert notre cachette ?

Déjà, il tendait la main pour atteindre ses armes, mais Chinu secoua la tête.

— Pas Morcegos, dit-il. Senhor Bob disparu…

— Bob ?… fit Rias en s'éveillant tout à fait.

Il regarda vers l'endroit où, tout à l'heure, son ami était étendu, mais il n'y avait personne.

— Il sera tout simplement allé prendre l'air, dit à nouveau Rias. Bob déteste se sentir enfermé et…

— Senhor Bob pas allé prendre l'air, interrompit l'Indien. Senhor Bob nulle part. Lui parti. J'ai regardé dans son sac. Lui emporté armes, munitions et vivres. Emporté lampe électrique aussi…

Au risque de se fracasser le crâne contre la voûte surbaissée du refuge. Rias bondit sur ses pieds en laissant échapper un de ces jurons dont, seuls, les Portugais et les Espagnols possèdent le secret.

— Ce diable d'homme est descendu jusqu'à la ville. Ainsi, tout, seul dans la nuit. Dieu sait dans quel guêpier il est encore allé se fourrer…

— Oui, vrai guêpier, approuva Chinu. Là-bas très mauvais. Beaucoup curupiri dans la vieille ville. Curupiri dévorer Senhor Bob !

Rias eut un mouvement excédé.

— Laisse donc ton curupiri tranquille, dit-il d'une voix sèche. Ce ne seront jamais tes diables ni tes fantômes qui réussiront à effrayer ce vieux Bob. Il possède des nerfs si bien trempés qu'on pourrait en faire des cordes de guitare…

Les deux hommes étaient sortis du refuge et regardaient à présent en direction de la ville, où le feu ne brûlait plus. Sur les flancs des

falaises, les foyers allumés dans les cavernes des Morcegos s'étaient éteints eux aussi. Au milieu de la cité, la masse imposante du grand temple continuait à s'imposer, dominant toutes les autres constructions, et les rayons de la lune faisaient briller ses pierres d'un éclat de métal.

— Il n'y a qu'une chose à faire, fit Alex au bout d'un moment, nous lancer aussitôt sur les traces de Bob et tenter de le rejoindre avant qu'il ne lui soit arrivé malheur.

Chinu se mit à secouer la tête à la façon d'un cheval effrayé.

— Non, dit-il, pas aller dans vieille ville en pleine nuit. Si le Diable nous attrape, il nous pèlera comme une orange puis nous laissera courir sans peau sous le soleil…

— Chinu est pareil à une femme, trancha Rias. Il a peur de sa propre ombre. J'irai donc seul à la recherche de Bob. Chinu restera ici à nous attendre. Peut-être les Morcegos auront-ils l'amabilité de venir lui tenir compagnie…

Cette dernière phrase, dite de façon insidieuse, atteignit son but. Partagé entre la crainte d'affronter seul les Morcegos ou de rencontrer les démons de la vieille cité en compagnie de Rias, l'Indien, qui craignait la solitude par-dessus tout, choisit la seconde solution.

— J'accompagnerai Don Alejandro, dit-il, mais vieille ville très mauvaise durant la nuit…

Rias n'était pas loin de partager l'avis de Chinu, car son imagination de latin, sans le pousser à la superstition, lui donnait cependant une certaine appréhension en face des choses cachées. Heureusement, sa raison d'homme civilisé lui procurait les moyens de combattre efficacement ce sentiment de crainte.

Le Brésilien consulta sa montre.

— Deux heures, murmura-t-il. Cela doit faire déjà un bon bout de temps que Bob est parti. Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé malheur…

*
* *

Il fallut peu de temps à Rias et Chinu pour atteindre après une marche circonspecte à travers la cité déserte la place centrale, où

s'élevait le temple. Là, Rias hésita. Tenter de découvrir Bob dans ces ruines équivalait à chercher une aiguille dans une charretée de foin.

Pourtant, en se demandant où, à la place de Morane, il aurait tout d'abord porté ses pas, Alex songea aussitôt au temple. C'était par là qu'il fallait commencer les recherches, car Bob n'avait à coup sûr pas pu résister à l'attrait de ce sanctuaire où devaient sans doute être enfouis les secrets de l'Empire perdu des Musus.

Ce fut en vain cependant que Rias et Chinu explorèrent le temple et sa tour. Nulle part, ils ne découvrirent trace de leur compagnon.

— Nous perdons notre temps, finit par dire le Brésilien. Nous aurions mieux fait de demeurer dans notre cachette en dehors de la ville, et d'y attendre Bob…

Les deux hommes s'apprêtaient déjà à sortir du temple, lorsque trois détonations sèches retentirent, semblant sortir des profondeurs mêmes du sanctuaire.

— Des coups de revolver, fit Rias. Bob doit se trouver en danger quelque part dans ce temple, et il nous appelle à son secours… Vite Chinu, nous devons absolument le rejoindre avant qu'il ne soit trop tard !…

Ce fut l'Indien qui, après des recherches fébriles, découvrit l'escalier s'amorçant derrière la tombe du prêtre inconnu. Revolver au poing, les deux hommes s'y engagèrent, pour longer ensuite le couloir suivi par Morane. Quand ils parvinrent à la salle aux momies, Alejandro eut toutes les peines du monde à empêcher Chinu de fuir. Saisi par une terreur panique, l'Indien voulait à tout prix retourner sur ses pas et quitter la cité, préférant se heurter aux Morcegos eux-mêmes qu'aux puissances des ténèbres.

Finalement, Rias parvint à apaiser les frayeurs de son compagnon et, de glissant entre l'alignement des momies, ils gagnèrent le second tronçon galerie.

Au bout de quelques minutes de marche, ils se heurtèrent, tout comme Morane, à cette muraille lisse, faite d'un seul bloc de pierre et qui changeait la galerie en cul-de-sac. Le découragement empoigna Rias.

— Rien à faire, dit-il, nous sommes dans une impasse. Pourtant, il m'avait bien semblé que les coups de feu venaient de l'intérieur du

temple… Il ne nous reste plus qu'à remonter là-haut et à chercher s'il n'existe pas une nouvelle galerie…

C'est alors que Chinu, qui furetait partout, découvrit une carabine Winchester appuyée contre un des murs latéraux. Une Winchester que Rias reconnut aussitôt, car elle portait, gravée sur sa crosse, ses propres initiales, A et R, et que c'était celle-là même qu'il avait prêtée à Morane pour la durée de son séjour à l'hacienda.

— Bob est passé par ici ! s'exclama Rias. Mais comment a-t-il réussi à franchir ces murailles ?

Il se tut pendant un instant, retournant avec curiosité la Winchester entre ses mains, puis comme saisi d'une subite fièvre :

— Il faut que nous trouvions, Chinu… Tu entends, il faut que nous trouvions !

— Peut-être Senhor Bob avoir été emmené hors du temple, risqua Chinu.

— Non, fit Rias, sinon cela aurait dû se passer entre cet instant et celui où les trois coups de feu ont retenti. Dans ce cas, nous aurions certainement aperçu les ravisseurs, à moins que cette galerie ait une sortie secrète. C'est à nous de la découvrir…

Mais, au bout d'une heure de recherches, ils durent s'avouer vaincus. Unissant leurs forces, ils tentèrent une dernière fois de faire basculer le lourd rocher obstruant la galerie, mais celui-ci semblait faire corps avec la muraille.

— Nous n'y parviendrons jamais, dit Rias en se redressant.

— Et pourquoi, au lieu d'employer la force, n'useriez-vous pas plutôt de douceur ? fit une voix derrière lui.

C'était une voix connue.

— Bob ! s'exclama joyeusement Alejandro en se retournant tout d'une pièce.

Morane était là, adossé à la paroi et souriant doucement.

— Oui, Bob, fit-il, et qui une fois de plus arrive juste à point pour vous tirer d'embarras.

Il passa devant son ami et, en partant du sol, se mit à compter les moellons formant angle entre la muraille de gauche et le bloc du fond. Au septième moellon, il s'arrêta de compter et poussa fortement. Le moellon s'enfonça de quelques centimètres et, aussitôt, le bloc pivota, découvrant un trou noir et carré.

— Donnez-vous la peine d’entrer, mes amis, dit la voix sarcastique du Français. Mais, auparavant, ayez soin de bloquer la porte avec quelques pierres. Ces serrures modernes se calent comme rien…

Chapitre IX

Après sa chute, Morane s'était retrouvé étendu à plat ventre sur un sol friable qui, au toucher, paraissait être de la terre sèche. Il ne ressentait aucune douleur, car il n'était pas tombé de très haut et n'avait pu se faire grand mal. Autour de lui, c'était les ténèbres, sauf une lueur diffuse à environ un mètre en avant de son visage. Il comprit aussitôt que la lampe, qu'il avait lâchée en tombant, projetait son rayon contre un mur proche. Bob se redressa pour tenter de l'atteindre, quand une voix retentit à sa gauche, disant en portugais :

— Surtout, n'avancez pas. Demeurez où vous êtes !…

Bob récupéra sa lampe, heureusement demeurée intacte et en braqua le faisceau dans la direction d'où venait la voix. Aussitôt, il sursauta, croyant rêver. L'homme qui venait de parler, un métis à la peau olivâtre, était double, avec deux fois les mêmes yeux, le même nez, les mêmes cheveux. Les deux visages qu'il avait devant lui étaient identiques, l'un semblant être la reproduction exacte de l'autre. Morane s'attendait tellement peu à découvrir des jumeaux en cet endroit qu'il lui fallut quelques instants avant de réaliser. Quand il y fut parvenu, il demanda sur un ton hostile :

— Qui êtes-vous ?

— Mon nom est Carlos Paez et voici mon frère Antonio, dit un des deux hommes.

— Pourquoi m'avez-vous bousculé ?

— Nous ne vous avons pas bousculé. Nous sommes, comme vous, prisonniers dans ce satané trou à rats.

Bob se souvint alors avoir entraîné son agresseur dans sa chute. Il promena sa torche autour de lui, pour en arrêter le rayon sur une forme blanche étendue tout près. C'était pour vieillard vêtu d'une longue robe et dont les cheveux blancs encadraient un visage d'ascète, aux traits encore fermes et éclairés par des yeux d'un bleu très pâle. Il avait une jambe repliée sous l'autre et paraissait souffrir. Il cligna des paupières sous la lumière brutale de la lampe, et dit avec une grimace :

— C’est moi qui vous ai poussé. Je voulais que vous mouriez ici, tout comme eux…

De la tête, il désignait les deux frères Paez. Celui qui avait déjà parlé, et qui s’appelait Carlos, se redressa et fit mine de se jeter sur le vieillard.

— Ah ! c’est toi, vermine, qui nous a enfermés ici par surprise. Tu vas nous payer cela cher…

— Minute, dit Bob. Il ne faut jamais condamner un coupable avant de l’avoir entendu.

Il se tourna à nouveau vers le vieillard.

— Expliquez-vous !

— Il n’y a rien à expliquer, glapit Carlos Paez. Nous campions devant le temple, quand cet homme nous a attirés à l’intérieur en poussant un hurlement. Intrigués, nous avons voulu le rejoindre, mais il a fui. Nous l’avons poursuivi jusqu’ici et, au moment où nous ne nous y attendions pas, la porte de pierre s’est refermée sur nous.

— C’est exact, répondit le vieillard, et je n’ai pas à me justifier de cet acte. Comme d’autres étrangers, qui se sont aventurés ici avant vous, vous devez mourir. Tous, n’êtes-vous venus ici que pour piller ma ville afin de trouver l’or du *Gran Paititi* ? Mais cet or est sacré et il doit demeurer là où les ancêtres l’ont enfoui. À présent, il appartient seulement aux dieux !

Morane regardait le vieillard avec intérêt. Il connaissait à présent le mystérieux sacristain qui nettoyait le temple et polissait avec amour l’effigie du dieu Soleil. Une pensée lui venait, mais elle lui parut à ce point fantastique qu’il n’osa la formuler.

— Qui êtes-vous pour parler ainsi ? se contenta-t-il de demander.

Le vieillard se redressa fièrement.

— Mon nom est Coya, et je suis le dernier survivant de la puissante race des Musus qui, jadis, avant le grand cataclysme, régnait sur le pays tout entier, de la mer de l’est à celle de l’ouest…

« Je dois avoir affaire à un fou, songea Bob. Il doit s’agir là de quelque coureur de brousse qui sera parvenu jadis jusqu’ici et qui, par la suite, n’aura pas trouvé le moyen de tromper à nouveau la vigilance des Morcegos pour s’en retourner. La solitude lui aura finalement détraqué l’esprit… » Pourtant, le vieillard semblait posséder toutes ses facultés.

— Après le cataclysme, continuait-il, les Musus survivants ont regagné leur capitale détruite, pour y vivre une existence précaire, dans la crainte de nouvelles catastrophes. Le dieu Soleil les avait abandonnés, et ils savaient ne plus rien avoir à espérer de l'avenir. Quand les peuples venus du Nord menacèrent d'envahir leur territoire, les Musus entourèrent celui-ci de tribus vassales, composées d'Indiens primitifs et farouches. Plus tard, quand les Musus voulurent quitter la région pour régénérer leur sang, appauvri par les mariages consanguins, en contractant des alliances avec les peuples voisins, ils n'y purent parvenir. Leurs vassaux, qui les considéraient comme des dieux, les empêchèrent de quitter la capitale, tout comme ils interdisaient aux étrangers d'y pénétrer. Ce fut la fin des Musus. Isolés dans leur cité cernée de partout par la jungle, ils s'affaiblirent de génération en génération et sans doute suis-je aujourd'hui le dernier d'entre eux. Quand je mourrai, la race puissante des Musus se sera définitivement éteinte…

Le vieux Coya se tut. Il semblait résigné à son sort et, seule, une légère grimace de douleur crispait son beau visage.

— Vous souffrez ? demanda Morane.

Coya eut un signe affirmatif.

— Je dois m'être brisé la cheville lorsque vous m'avez entraîné dans votre chute.

— Je vais vous porter hors d'ici, fit Bob, où je pourrai vous soigner à mon aise. J'ai pas mal potassé mon manuel de brancardier jadis, et l'art de rafistoler les pattes brisées n'a plus de secrets pour moi…

Le dernier des Musus grimaça un sourire et secoua la tête.

— Nous sommes prisonniers ici, fit-il. Quand vous m'avez entraîné avec vous dans votre chute, la dalle fermant ce caveau s'est refermée sur nous…

— Puisque vous avez pu l'ouvrir de l'extérieur, vous pourriez sans doute l'ouvrir également de l'intérieur, risqua Morane.

Coya secoua à nouveau la tête.

— Jadis, expliqua-t-il, les prêtres du Soleil se servaient de cette cellule pour y enfermer leurs ennemis et les y laisser mourir de faim. L'ouverture ne peut en être commandée que de l'extérieur.

Morane fit la grimace. Malgré tout son optimisme, il devait admettre que la situation n'était guère brillante. Cependant, avant de

désespérer, il entreprit d'explorer sa prison. Promenant le rayon de sa lampe autour de lui, il reconnut une salle basse, de six mètres sur six mètres environ et dont les parois, murs et plafond, étaient constitués de pierre solide. Au milieu, une sorte de puits carré s'ouvrait, et Bob comprit pourquoi, tout à l'heure, un des frères Paez lui avait crié de ne pas bouger. S'il avait avancé de deux pas seulement, il eut été précipité dans le vide.

Déjà, l'esprit de Bob tentait d'imaginer un moyen d'échapper à sa prison. Il se rendait compte que la porte de roc et les murs résisteraient à tous ses efforts. D'autre part, les secours que Rias et Chinu pourraient lui apporter de l'extérieur étaient trop aléatoires pour qu'il y comptât.

Seul le sol, fait de terre sèche, offrait quelque chance de salut. Bob s'accroupit dans un coin et, tirant son couteau, se mit en devoir de creuser mais, tout de suite, il rencontra le rocher.

— C'est inutile, fit Carlos Paez. Nous n'avons aucune chance d'en sortir…

Dans la pénombre, son frère agita convulsivement les mains.

— Nous devons nous préparer à mourir, dit-il à son tour, mais avant cela j'aimerais tordre la peau à cette vieille canaille. Le dernier des Musus ! Mon œil… S'il pouvait seulement nous dire où il a appris à parler portugais !

Ce détail frappa Morane. Comment n'y avait-il pas songé plus tôt ? Si le vieillard avait réellement été un Musus, où donc aurait-il pu apprendre la langue de Camoëns ?… Il braqua sa torche en direction de Coya, comme pour l'accuser d'imposture, mais le vieillard ne broncha pas.

— Je comprends, fit-il, que vous vous étonniez de m'entendre parler votre langue. Mais vous avez, je le sais, aperçu cette tombe, dans la grande salle du temple…

— Le père Joao Braga ! s'exclama Bob.

Coya opina du chef.

— Oui, le père Joao Braga, dit-il. Il est arrivé ici, venant de l'Est, il y a fort longtemps. J'étais encore un tout jeune homme, et lui déjà presque un vieillard. Comment réussit-il à parvenir jusqu'ici sans tomber sous les coups des féroces gardiens de la cité ? Je l'ignore. Au début, je tentai de le tuer, mais il déjoua toutes mes ruses. Alors,

il devint mon ami. C'était un homme droit et bon, et il m'apprit qu'au-delà du cercle des montagnes interdites, il y avait d'autres hommes possédant une civilisation avancée, mais où seul l'or faisait la loi. Peut-être tentait-il lui-même de fuir cette civilisation… Je ne sais. Toujours est-il qu'il ne chercha jamais à quitter la ville. Il vécut longtemps à mes côtés, jusqu'au jour où, sentant la mort venir, il fabriqua lui-même sa croix et y grava son nom. C'est par lui que j'appris votre langue. C'est lui aussi qui, sans le vouloir, me donna la haine de ces hommes cupides qui, de temps à autre, traversent la grande forêt pour tenter d'arracher ses trésors à notre vieille cité…

Pendant un moment, le vieillard s'arrêta de parler. Visiblement, sa cheville le faisait souffrir.

— Cinq de ces hommes sont venus, continua-t-il. Je les ai enfermés dans cette prison, pour ensuite précipiter leurs restes dans le puits. Si vous pouviez y descendre, vous trouveriez leurs ossements là en bas, au-dessus de ceux des victimes faites jadis par nos prêtres.

Morane serra les poings. Pourtant, au fond de lui-même, il ne pouvait en vouloir au vieux Coya. En agissant comme il l'avait fait, il avait seulement défendu à sa manière le territoire des Musus contre toute agression. En outre, Bob n'ignorait pas que le Mato Grosso était parcouru par un tas d'aventuriers de toutes sortes, prêts à tous les crimes pour glaner un peu d'or.

— Et sans doute me rangez-vous dans la même catégorie que ces hommes cupides ? demanda-t-il.

Coya hocha la tête affirmativement.

— Vous vous trompez, dit Bob. Quand j'ai quitté la civilisation, je ne pensais pas au trésor des Musus. Seul, le hasard m'a fait parvenir jusqu'ici…

Et, en quelques mots, Morane raconta à la suite de quels événements il avait atteint la cité perdue. Comme il terminait, une idée lui vint : Fawcett ! Si Fawcett et ses compagnons, après avoir atteint le point « Z », avaient été parmi les victimes du fanatique Coya ? Il parla de Fawcett, le décrivit tant physiquement que moralement, parlant de ses mœurs pacifiques, de son mépris de l'or et de son seul désir, amplifié jusqu'à l'obsession, de retrouver les vestiges des vieilles civilisations toltèques.

Quand Bob eut terminé, Coya eut un signe de dénégation.

— Jamais un homme âgé, tel que vous me le décrivez, grand, chauve, avec des yeux gris, n'est venu ici accompagné de deux jeunes compagnons. Peut-être s'est-il dirigé vers une autre ville perdue…

Morane se sentit soulagé. Il lui aurait déplu de savoir que le célèbre voyageur anglais et ses compagnons avaient péri sous les coups de Coya, envers lequel il ne parvenait décidément pas à nourrir la moindre rancune. Le mystère Fawcett demeurait donc entier et, dans les circonstances du moment, Bob ne le regrettait guère.

Puis, soudain, il fut repris par la réalité présente. « Il nous faut sortir d'ici, pensa-t-il. Il nous faut sortir d'ici ! » Mais son imagination, d'habitude pourtant si fertile, ne trouvait aucune solution au problème.

Finalement, il tourna ses regards vers le lourd cube de roc fermant le caveau. Antonio Paez dut comprendre son intention.

— Inutile, fit-il. Mon frère et moi avons essayé de le faire pivoter, ce satané roc, mais en vain. Même un éléphant n'y parviendrait pas…

Pour demeurer en règle avec sa conscience, Bob alla malgré tout appuyer son épaule contre le roc, mais celui-ci ne bougea pas d'une ligne. Antonio Paez avait raison. Même un éléphant n'aurait pu le faire pivoter.

Morane se rassit à l'endroit qu'il occupait quelque temps auparavant, contre la muraille. Il n'y avait pas d'angoisse en lui. Il finirait bien par trouver un moyen pour sortir de cette prison, ou plutôt ce moyen le trouverait, lui. Pour cela, il suffisait de ne pas y penser. Il se tourna vers les deux frères Paez.

— Vous connaissez mon histoire, maintenant, dit-il. Nous voudrions bien connaître la vôtre.

Sans raisons précises, Morane se sentait saisi d'une antipathie instinctive envers les deux jumeaux. Il n'aimait pas leurs voix traînantes, aux intonations glacées, ni leurs yeux sans expression, « des yeux de tueurs », songeait-il malgré lui.

À la question de Morane, Antonio Paez haussa les épaules.

— Que voulez-vous que nous vous disions ? Comme tant d'autres, nous cherchions, César Raos, mon frère et moi les mines perdues de Muribeca. À Bahia, Raos avait acheté fort cher une vieille carte indiquant l'emplacement des mines. Cette carte devait être authentique, car elle nous mena droit à cette cité, près de laquelle les mines sont censées être situées. Il y a deux jours, peu avant de pénétrer dans la ville, nous fûmes attaqués par les Morcegos et Raos fut tué. En fuyant, nous parvînmes jusqu'ici, et vous connaissez la suite…

Au nom de César Raos, Morane avait tressailli. Il se souvint de l'homme trouvé mourant sur un rocher au milieu du rio et dont le nom commençait par les initiales C. et R. À coup sûr, il ne pouvait s'agir là que de César Raos.

Bob n'eut pas le temps de s'attarder sur ce sujet. Il sursauta soudain, en sentant un souffle frais, presque imperceptible, courir au dos de sa main. « Un courant d'air ! » songea-t-il aussitôt. Cela signifiait que, quelque part, il existait une fissure par laquelle arrivait l'air du dehors. Il se dressa et, tirant son briquet, l'alluma. À la façon dont la flamme se coucha, Bob déduisit aussitôt que l'air venait du puits. Il s'en approcha, se pencha au-dessous du vide et y plongea le briquet. Aussitôt, la flamme se mit à trembloter et s'éteignit.

Une lueur d'espoir dans le regard, Morane se redressa.

— Il doit y avoir un passage quelconque, là en bas, déclara-t-il en se tournant vers Coya.

Le vieillard eut un geste vague.

— Je n'en sais rien, répondit-il. Le sous-sol de cette cité fut jadis creusé de nombreux souterrains, pour la plupart comblés depuis le grand cataclysme. Mais cela importe peu. De toute façon, vous ne pourriez pas atteindre le fond de ce puits sans vous briser les os.

Morane ne répondit pas. Déjà il avait décidé d'y descendre et il était bien résolu à tout tenter pour réussir. Il se coucha au bord du puits et laissa pendre son bras armé de la torche électrique. Le faisceau lumineux éclaira la paroi sous lui. Trois mètres de roc lisse mais, plus bas, il y avait une grosse saillie, puis d'autres, plus étroites. « Si je pouvais atteindre la première saillie, songea Morane, je parviendrais bien à atteindre le fond. Il faut que j'y parvienne !… »

Il se releva.

— Je vais descendre, dit-il. Si je réussis à sortir du temple, je viendrai vous délivrer…

— C'est de la folie, fit Antonio Paez. Tout ce que vous risquez, c'est de vous briser les os.

— Et, même si vous atteignez le fond du puits, surenchérit Carlos, vous n'y trouverez peut-être pas un passage suffisant pour remonter à l'air libre. Vous ne réussirez pas à remonter et mourrez là au fond, parmi les vieux ossements.

Bob haussa les épaules. Sa décision était prise et rien ne pourrait l'en faire démordre.

— Je vais descendre, dit-il. Mourir au fond du puits ou ici, quelle différence ? Il nous faut à tout prix nous tirer de là. Donnez-moi vos ceintures…

Comme subjugués par le ton du Français, Antonio et Carlos Paez obéirent. Morane dénoua sa propre ceinture et, quelques minutes plus tard, il se trouvait en possession d'un solide lien de cuir long de trois mètres. Il en tendit l'extrémité aux deux frères.

— Tenez ferme pendant que je descends. Votre salut dépend de ma réussite, ne l'oubliez pas…

Il se tourna vers le vieillard.

— Si je réussis à sortir du temple, comment devrai-je faire pour manœuvrer le bloc de rocher ? demanda-t-il.

Le vieillard hésita avant de répondre.

— Je comprends vos sentiments, dit encore Bob, mais je puis vous garantir que, si nous sortons d'ici, personne ne touchera au trésor des Musus, à moins de me passer sur le corps.

Pendant de longs instants, les regards de Coya croisèrent ceux du Français comme s'il voulait jauger celui-ci. Puis il sembla se détendre.

— Je vous fais confiance, dit-il finalement. Si vous réussissez à passer de l'autre côté, il vous suffira de pousser sur le septième moellon formant angle entre la muraille de gauche et le bloc fermant le couloir. Le septième moellon en commençant à compter par le bas. C'est lui qui commande l'ouverture du caveau…

— Merci d'avoir foi en moi, fit Bob. Si je réussis, nous serons tous libres avant peu.

Il saisit l'extrémité des ceintures, tenues solidement par les frères Paez et, sa lampe entre les dents, il se laissa glisser doucement dans le vide.

Chapitre X

Suspendu au-dessus du vide, les mains nouées sur le cuir des ceintures qui craquaient sous son poids, Morane regardait sous lui avec une certaine angoisse. Il ne connaissait même pas la profondeur exacte du puits. Cependant, c'était à peine s'il s'en préoccupait pour l'instant. Tous ses sens étaient tendus sur ce seul but : atteindre la première saillie. Ses pieds cherchaient fébrilement un appui. « Si les ceintures étaient trop courtes ! » songea-t-il. Elles ne le furent pas, car il toucha bientôt une étroite corniche où il s'accroupit en équilibre instable. Récupérant la lampe serrée entre ses dents, il entreprit de reconnaître la paroi sous lui. À une vingtaine de mètres, il reconnut le fond qui, sous la lumière de la torche, apparaissait blanchâtre. « Les ossements sans doute, songea Morane. Si je manque mon coup, il y a beaucoup de chances pour que les miens viennent en grossir le tas… »

Assis sur son étroit perchoir, il entreprit d'enlever ses bottes et les balança dans le vide. Pieds nus, il trouverait plus d'assurance au cours de sa descente.

Enfonçant à nouveau la torche entre ses mâchoires, il chercha des points d'appui le long de la muraille. Il les trouva et, collé à la paroi, se mit à progresser à reculons, profitant de la moindre aspérité, de la moindre lézarde. Cette descente dans une demi-obscurité, avec seulement la lueur dansante de la lampe qui éclairait partout, sauf là où il fallait, avait quelque chose d'hallucinant. À chaque instant, Bob se demandait si les moyens de descendre encore n'allaient pas lui manquer et s'il n'allait pas demeurer suspendu au-dessus du vide, incapable peut-être de remonter. Par bonheur, quand il était enfant et allait passer ses vacances chez son oncle, dans le Massif Central, il avait fait pas mal d'escalades dans la montagne, et sa connaissance de l'alpinisme, tout empirique qu'elle fût, lui profitait aujourd'hui.

Il fallut vingt minutes peut-être à Morane pour accomplir sa descente. Finalement, il toucha le fond du puits, qu'il balaya aussitôt de sa lampe. Partout, des ossements humains, éparpillés et jaunis,

s’entassaient en couches épaisses. Bob ne put réprimer un petit frisson, non provoqué par le spectacle lui-même, mais par les pensées sinistres qui l’assaillaient. « Il faut absolument que je découvre l’origine de ce courant d’air, songea-t-il, sinon… » Mais il préférait ne pas épiloguer sur ce « sinon… »

Fébrilement, Morane se fouilla et, tirant son briquet, l’alluma. La flamme se pencha vers la droite et, presque aussitôt, s’éteignit. Le courant d’air venait donc de gauche. C’était de ce côté qu’il fallait commencer les investigations.

Bob commença par récupérer ses bottes et par les enfiler, car ses pieds nus, déjà meurtris par la descente, ne pouvaient supporter le contact des ossements tranchants.

En trébuchant sur l’épais tapis d’os qui craquaient sous ses pas comme du vieux bois mort, il se dirigea vers la gauche. Sa lampe balaya la muraille rocheuse et, presque immédiatement, il discerna une étroite ouverture, en forme d’arc. Haute d’une vingtaine de centimètres à peine, elle ne pouvait cependant lui livrer passage. Il n’était évidemment pas question de l’élargir, car le roc avait la dureté du porphyre.

« Par le bas, songea soudain Bob, par le bas… » Il devinait que la couche d’ossements, accumulés au cours des âges, masquait en partie l’ouverture. Il se baissa et, de ses mains nues, se mit à déblayer l’entrée du tunnel. Les os, desséchés et à moitié pétrifiés, ne rendaient pas son travail trop répugnant. D’ailleurs, Morane n’avait guère le loisir de s’abandonner à son imagination. Trouver une sortie, tout était là. Au cours de sa vie aventureuse, Bob avait d’ailleurs trop souvent regardé la mort en face pour se laisser impressionner par d’inoffensifs ossements. Pour lui, la mort prenait seulement son réel aspect dans cet avion de chasse, fonçant toutes ses bouches à feu ouvertes, ou dans ces flèches indiennes jaillissant des fourrés. Tout le reste était littérature.

Sans se soucier de ses mains ensanglantées, Bob élargissait rapidement l’ouverture, pour finir par atteindre le sol dur. Une arcade, haute de cinquante centimètres environ s’ouvrait à présent devant lui. Couché à plat ventre, il y darda le faisceau de sa torche. Le tunnel semblait se prolonger fort loin et, même, aller lentement en s’élargissant.

« Si je m'aventure là-dedans, murmura Morane, j'aurai l'impression de m'enterrer vivant… » Mais, comme il n'y avait pas d'autre solution, il se glissa dans l'ouverture et commença à ramper à la façon d'une taupe. La peur d'aboutir à un cul-de-sac le tourmentait car, dans les conditions où il se trouvait, il aurait bien de la peine à revenir en arrière…

Pourtant, ses craintes se révélèrent vaines. Peu à peu, le tunnel s'élargissait et prenait l'aspect d'un conduit circulaire. Autre constatation réconfortante : passé un bref parcours à l'horizontale, une montée nette s'accusait. Morane redoubla d'efforts, car, déjà l'air méphitique du souterrain était remplacé petit à petit par un air plus pur, laissant prévoir un proche débouché.

Avec une volonté accrue, le Français s'engagea dans une étroite cheminée grimpant suivant un angle de quarante-cinq degrés environ. Au-delà d'un étranglement, la galerie semblait soudain s'élargir. Bob s'aperçut alors que la lueur de sa lampe pâlissait. Les batteries, de bonne qualité, étaient fraîches pourtant… Tout à coup, il comprit et éteignit la lampe. Aussitôt l'étranglement s'accusa nettement dans la pénombre tel un anneau d'argent.

« La lumière du jour, fit Bob. La lumière du jour !… » Rallumant sa torche, il s'engagea dans l'étranglement, mais celui-ci se révéla un peu trop étroit pour ses épaules. À demi coincé, Morane ne réussissait à progresser que lentement. Pourtant, quitte à laisser un peu de sa peau accrochée au rocher, il se sentait bien décidé à s'en sortir. Déjà engagé jusqu'à mi-corps, Bob voyait approcher l'instant de la délivrance quand, soudain, un sifflement strident retentit, tout proche, tandis qu'une silhouette serpentine, animée d'un léger balancement, se dressait dans le faisceau lumineux. Il sembla à Bob que tout son sang se figeait dans ses veines. « Un surucucu… » pensa-t-il avec épouvante. Il avait reconnu la tête plate et noire d'un redoutable reptile, nommé « maître de la forêt » par les Indiens parce que sa morsure ne pardonnait pas, et aussi parce qu'il était un des seuls serpents à attaquer sans provocation.

Lentement, l'horrible animal se balançait, à un mètre à peine du visage de l'homme. « Pourquoi ne frappe-t-il pas ? se demandait Bob. Pourquoi… » Avec ses mains nues, il se trouvait sans défense et, le temps d'atteindre son revolver coincé sous lui, le serpent lui

aurait déjà planté ses redoutables crochets à venin dans la chair. Pourtant, il n'attaquait pas, et Bob comprit que la lumière l'éblouissait. Il se mit alors à balancer doucement la torche de droite à gauche et s'aperçut que le surucucu, comme fasciné, suivait le mouvement de ses petits yeux fixes, pareils à deux diamants noirs.

La terreur de Bob s'apaisa et, prenant garde de faire le moindre mouvement trop brusque qui, peut-être, aurait provoqué une réaction instantanée de la part de l'ophidien, il glissa sa main libre entre le rocher et sa hanche, pour atteindre son revolver. Ses doigts touchèrent la crosse. Il tenta d'avancer davantage la main, mais il ne réussit qu'à s'écorcher les phalanges. Il fallait pourtant qu'il réussisse à tirer son arme car, il le devinait, la curiosité du serpent, éveillée par les mouvements de la torche serait de courte durée. Sans se soucier de la douleur, Morane tourna légèrement son corps bloqué dans sa gangue de pierre et réussit à refermer ses doigts sur la crosse du revolver. Au même moment, un nouveau sifflement déchira le silence, et le corps du surucucu se ploya en arrière. La tête triangulaire pointa à la façon d'un fer de lance, prête à frapper.

Mû par une sorte de frénétique désespoir, Morane arracha le lourd colt de son étui, en braqua le canon vers la tête et, sans même prendre le temps de viser, fit feu par trois fois. Ce fut comme si un orage se déclenchait dans les entrailles du temple. Haché par les projectiles, le corps du surucucu vola en l'air, pour retomber pantelant, tandis que de minces éclats de rochers volaient dans tous les sens et que l'odeur grisante de la cordite emplissait l'atmosphère.

Il sembla à Bob qu'un gigantesque ressort se détendait soudain en lui, et il se mit à rire comme un dément. Jamais peut-être il n'avait encore connu une peur semblable à celle qu'il venait d'éprouver et jamais non plus, la mort ne l'avait regardé d'aussi près.

Quand son hilarité nerveuse se fut calmée, Morane s'arracha à grand-peine de sa gangue de pierre et prit pied sur un large palier où la lumière du jour, venant d'en haut, projetait une grille de clartés et d'ombres alternées. Bob leva la tête et s'aperçut qu'il était au fond d'un trou profond, à l'orifice à moitié masqué par la végétation. Quelques longues lianes pendaient, le long de la paroi, offrant un facile moyen d'escalade.

Bob sourit. « Allons, songea-t-il, la chance ne m'a pas encore abandonné. Je me suis tiré du puits aux ossements, ai trouvé un chemin vers la lumière et échappé à la morsure du surucucu. Ce serait bien le diable si, à présent, je ne réussissais pas à me hisser là-haut. Si ces lianes sont aussi solides qu'elles le paraissent, ce sera un jeu d'enfant… »

À deux mains, il tira violemment sur l'une des lianes qui résista. Sans attendre davantage, Morane s'enleva à la force des poignets et, quelques secondes plus tard, il prenait pied derrière le temple. Il se secoua, s'ébroua pour se débarrasser de la terre le recouvrant de la tête aux pieds. Ensuite, après avoir soigneusement rechargé son revolver, il se demanda s'il devait tout d'abord délivrer le vieux Coya et les deux frères Paez ou, au contraire, sortir de la ville pour rejoindre Rias et Chinu. Il faisait grand jour à présent et sans doute ses deux compagnons devaient-ils l'attendre, dévorés par l'inquiétude. Il décida néanmoins d'aller libérer Coya et les jumeaux. Contournant le temple, il refit le chemin déjà parcouru quelques heures plus tôt, pour tomber sur Rias et Chinu au moment où ceux-ci tentaient à leur tour de forcer la porte de roc obstruant la galerie.

*

* *

Lorsque Morane, Rias et Chinu pénétrèrent dans le cachot où le Français avait laissé Coya et les frères Paez, l'obscurité la plus totale y régnait. Sur la gauche, un gémissement retentit. Aussitôt, Bob braqua sa lampe dans cette direction, pour apercevoir le vieux Coya étendu sur le sol. Son visage, tout à l'heure encore si fier et si noble, était couvert de profondes meurtrissures et du sang séché tachait ses cheveux blancs. Sa robe, déchirée en maints endroits, montrait son corps émacié, marbré lui aussi de sinistres ecchymoses.

Déjà, Bob s'était agenouillé près du vieillard et avait soulevé sa pauvre tête torturée.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il.

Coya ouvrit à demi les yeux, posant sur Morane un regard déjà vitreux.

— Le trésor des ancêtres, dit-il. Ils ont voulu connaître le secret…

« Ils ». Morane comprit aussitôt qu'il s'agissait des frères Paez et que ceux-ci, profitant de son absence, avaient torturé le vieillard afin de lui arracher le secret permettant d'accéder au trésor des Musus. Et, soudain, il sut ce que voulait dire César Raos quand, avant de mourir, il avait recommandé de se « méfier des deux… » C'était des deux jumeaux qu'il s'agissait. Ces derniers, pour s'approprier la carte conduisant à la mine de Muribeca, avaient tenté sans doute d'assassiner Raos, mais celui-ci avait réussi à fuir, pour tomber ensuite sous les flèches des Morcegos.

Morane sut aussitôt pourquoi les deux frères lui avaient dès le premier abord, inspiré une instinctive antipathie. La colère l'empoigna, et il se dressa, dirigeant sa lampe vers l'endroit où, avant de descendre dans le puits, il avait laissé les jumeaux.

Ils étaient là, avec le même sourire sur leurs visages identiques. Seuls, leurs vêtements, dissemblables, pouvaient permettre de les distinguer l'un de l'autre.

— Vous avez fait du joli travail, dit Morane d'une voix sourde. Si j'avais été là…

Carlos Paez ricana.

— Oui, mais voilà, vous n'étiez pas là, et nous, nous voulions savoir où cette momie cachait ses richesses. Il n'y avait qu'un moyen pour essayer de la faire parler, et ce n'était pas la douceur… Pourtant, notre vieil ami est plus têtu qu'un mulet. Nous n'avons pas encore réussi à lui arracher un seul renseignement. Mais, si vous n'étiez pas survenu, nous serions bien parvenus, mon frère et moi, à le rendre plus bavard.

Bob serra les mâchoires. Il devinait qu'il était inutile de montrer l'horreur de leur conduite aux deux frères, car ceux-ci ne devaient pas être plus accessibles au remords qu'ils ne l'étaient à la pitié. Tous deux appartenaient à cette catégorie d'individus sans foi ni loi qui, un peu partout à travers le continent sud-américain, vont à la recherche de l'or en détruisant et massacrant tout ce qui se dresse sur leur chemin. Avec de tels hommes, Bob le savait, la seule dialectique à employer était celle de la force.

— Vous et vos compagnons arrivez à point, Senhor Morane, continuait Carlos Paez. Quand le vieux nous aura dit où se trouve le

trésor, nous ne serons guère trop de cinq hommes pour l'exhumer et le ramener vers un endroit civilisé. Surtout qu'au passage les Morcegos et les Chavantes ne manqueront pas de nous faire la vie dure.

— Je me moque pas mal du trésor, fit Bob sèchement, et vous ne devrez pas attendre d'être en présence des Morcegos ou des Chavantes pour avoir la vie dure. Mes amis et moi allons vous la mener bien avant cela. Levez-vous, chiens…

Le ricanement sinistre de Carlos Paez retentit à nouveau.

— Vous n'êtes guère dans la situation d'insulter les gens ou de les commander, Senhor Morane. Abaissez votre lampe…

Morane obéit, pour apercevoir le gros automatique que Paez braquait en direction de son ventre.

— Puisque vous ne voulez pas collaborer, dit encore le métis, nous allons être obligés de vous supprimer, vous et vos compagnons. Une petite balle au creux de l'estomac pour chacun de vous et ce sera fini, peut-être pas sans douleurs, mais nous n'y pouvons rien… Par la suite, mon frère et moi nous réussirons bien à nous débrouiller avec le trésor.

Doucement, Bob se mit à rire, d'un rire qui ressemblait au ronronnement d'une machine bien rodée. Les frères Paez croyaient le tenir, lui et ses deux compagnons. Ils croyaient avoir tous les atouts dans leur jeu. Pourtant, il leur en manquait un : la lumière. Une seule lumière éclairait le caveau et, cette lumière, c'était lui, Bob, qui la tenait. Il en était le maître, et il lui suffisait d'un petit mouvement du pouce pour l'éteindre.

Pendant quelques secondes, la gaieté de Morane parut entamer l'assurance de Carlos et d'Antonio Paez, mais ils se ressaisirent vite.

— Vous êtes brave, Senhor Morane, fit Carlos. Vous venez de le prouver en descendant au fond de ce puits, mais cela ne vous servira plus à rien à présent…

— Qui sait ? dit Bob.

En même temps, il coupait le contact de sa torche et, se baissant, bondissait en avant. La flamme du colt, accompagnée d'une sourde détonation, troua les ténèbres. Bob en sentit la chaleur contre sa tempe, mais déjà il avait saisi le poignet du métis et le tordait, tentant de lui faire lâcher l'arme.

Une lutte sauvage s'engagea dans l'obscurité. Carlos Paez, bien que moins vigoureux que Morane, était souple et nerveux, et il se défendait avec désespoir. Peu à peu pourtant, l'étreinte du Français lui fit lâcher prise et le revolver tomba sur le sol. Aux mouvements de son ennemi, Bob comprit que celui-ci se baissait pour récupérer l'arme. L'empoignant alors à bras-le-corps, il le força à se redresser, mais un violent coup de poing l'atteignit au creux de l'estomac, vidant tout l'air contenu dans ses poumons. Convulsivement, Morane lança en avant son poing droit. Il dut atteindre Paez au visage, car celui-ci poussa un « han ! », sonore et recula. Aussitôt, un long cri de désespoir déchira le silence, suivi par un bruit de chute.

De la pointe du pied, Bob tâtonna devant lui, mais il ne rencontra que le vide. « Le puits, pensa-t-il, le puits… » Carlos Paez ne tuerait plus personne et, bientôt, ses ossements se fossiliseraient au fond de l'ossuaire des prêtres musus.

Cependant, Morane n'eut guère le temps d'épiloguer sur le triste destin du métis. Une seconde détonation avait retenti, à laquelle succéda un gémissement de douleur poussé par Rias, puis un bruit de lutte suivi des échos d'une fuite à travers les galeries.

Bob tenta de récupérer sa lampe, qu'il avait été forcé de lâcher au cours de sa lutte avec Carlos Paez. Il la trouva et poussa sur le contact. La lumière revint et Morane aperçut aussitôt Rias, debout près de la porte roc qui grimaçait en tenant son épaule gauche. Bob se précipita vers lui avec inquiétude, mais Rias secoua la tête.

— Ce n'est rien, dit-il. Une balle dans l'épaule n'a jamais tué personne. C'est l'autre… Il a tenté de forcer le passage de la galerie et y a réussi. Chinu s'est lancé à sa poursuite…

Bob se tourna vers l'endroit où Antonio Paez se trouvait encore quelques instants plus tôt, mais sans l'y apercevoir. C'était lui qui, en tentant de fuir, avait blessé Alejandro. Morane comprit qu'il lui faudrait mettre Antonio Paez le plus vite possible hors d'état de nuire car, tant que celui-ci serait en liberté, il demeurerait une menace.

Rapidement, pendant que Rias pansait sommairement son épaule, Morane se pencha sur le vieux Coya. L'infortuné vieillard respirait toujours faiblement mais, dans son regard, la flamme

brillant tout à l'heure était comme voilée maintenant par la souffrance.

— Ne crains rien, Bob, fit Alex. Je m'occuperai de lui… Va prêter main-forte à Chinu avant qu'il ne lui soit arrivé malheur.

Bob se redressa et, après un dernier regard en direction du vieillard et de son ami, saisit sa carabine et s'élança dans la galerie.

*
* *

Quand Morane déboucha sur la terrasse du temple, le soleil éclaboussait de sa lumière soufrée les dalles rongées par le temps. Il tenta de s'orienter mais, nulle part, il ne trouva trace de Chinu ni d'Antonio Paez. Ainsi, vue à la clarté du jour, la ville des Musus changeait d'aspect. Au cours de la nuit, elle était apparue à Bob comme une cité morte, certes, mais encore intacte, ou presque. À présent, le soleil accusait ses ruines, les cernait de sa dure réalité. La cité du *Gran Paititi*, privée des artifices de la nuit, faisait songer au squelette de quelque monstrueux reptile antédiluvien dont les os, privés du soutien des muscles et des nerfs, s'émiettent lentement au cours des âges.

Une sorte de sifflement aigu attira l'attention de Morane, qui reconnut le cri d'un oiseau de la forêt, cri que Chinu imitait à la perfection. Le sifflement provenait du côté opposé à celui où Morane avait pénétré la veille dans la cité. Par trois fois, il retentit à nouveau, suivant des fréquences ne laissant nul doute sur leur origine. Chinu tentait d'attirer l'attention de ses compagnons.

En rasant les murailles en ruines, Morane, l'œil aux aguets, se mit à marcher dans la direction d'où venaient les sifflements. Ceux-ci, répétés à intervalles réguliers, le dirigeaient avec certitude.

Il arriva à proximité des falaises qui dominaient la ville à l'est et dans lesquelles s'ouvraient les cavernes servant de refuges aux Morcegos. Un nouveau sifflement attira son attention, provenant de derrière un énorme moellon arraché à un portique. Sa carabine braquée, Bob le contourna. Chinu était là, tapis à l'ombre de la pierre. Quand il aperçut Morane, il posa un doigt sur ses lèvres pour lui recommander le silence. Ensuite, ce doigt se tendit en direction

de la falaise, vers une silhouette humaine escaladant les éboulis entassés à la base de celle-ci. Bob reconnut Antonio Paez. Le métis grimpait avec aisance, sans se soucier, eût-on dit, s'il était poursuivi ou non.

Faisant signe à Chinu de demeurer où il se trouvait, Morane s'élança sur les traces de Paez. Il allait silencieusement en prenant soin de ne faire rouler aucune pierre sous ses pas. Quand il fut à une dizaine de mètres du métis, il se tapit derrière un rocher, épaula soigneusement sa carabine et tira. Sa balle fit éclater la pierre à quelques centimètres du pied gauche de Paez. Celui-ci bondit en avant et fit mine de se jeter à son tour derrière un rocher. Mais une seconde balle frappa le sol près de lui, et il se tint immobile.

— Rends-toi, Paez, cria Morane en se découvrant légèrement. Ton frère et toi avez tenté d'assassiner César Raos et Coya, et il faut toujours payer ses crimes.

Antonio Paez ricana.

— Si vous voulez me prendre vivant, Senhor Morane, il faudra venir me prendre. Et cela ne sera pas facile.

En un mouvement d'une rapidité telle que l'œil parvenait à peine à le saisir, Paez tira son revolver et fit feu. Le projectile fit éclater le rocher à dix centimètres à peine de Morane qui se rejeta en arrière.

Paez éclata de rire.

— Je vous avais dit que ce ne serait pas facile, Senhor Morane.

Il eût été aisé pour Morane de loger une balle dans le crâne du métis car celui-ci ne prenait même pas la peine de se dissimuler, tout à fait comme s'il eût été invulnérable. Pourtant, Bob se refusait à commettre un acte qu'il aurait considéré un peu comme un meurtre.

— Votre frère a déjà payé, cria Bob, et votre tour viendra, que vous le vouliez ou non…

Dans la voix de Paez, il y eut comme un tremblement d'angoisse.

— Mon frère ?… Que voulez-vous dire ?…

— Il est mort, et vous le savez bien, cria Morane.

Puis, un long silence lui répondit. Ensuite, une sorte de plainte échappa à Paez.

— Mort ?… Carlos est mort…

Il y eut le choc d'un objet lourd tombant sur le sol, puis une sorte de sanglot convulsif.

Morane risqua un furtif coup d'œil, et faillit laisser échapper un cri d'étonnement. Antonio Paez avait lâché son revolver et, le visage enfoui entre ses mains ouvertes, il pleurait à la façon d'un enfant désespéré.

Bob ne savait que penser de cette réaction insolite. Soudain, il comprit. Antonio et Carlos Paez étaient des jumeaux identiques, c'est-à-dire qu'ils étaient atteints, et en même temps, des mêmes maladies, que les peines de l'un étaient les peines de l'autre, qu'ils partageaient leurs souffrances et leurs joies. Tout à l'heure, en s'échappant du caveau, Antonio ignorait encore la mort de son frère et, à présent, en l'apprenant, il se sentait comme coupé en deux. C'était un peu comme si lui-même venait de mourir.

Sans pouvoir tout à fait se défendre d'un vague sentiment de pitié envers le scélérat, Morane se dressa, la carabine pointée.

— Vos pleurs n'arrangeront rien, fit-il d'une voix qu'il s'efforçait de rendre dure. Rien ne pourra ressusciter votre frère. Quant à vous, mes amis et moi allons tenter de vous ramener à la civilisation. Là, nous vous remettrons entre les mains de la justice…

D'un geste las, Antonio Paez laissa retomber ses mains le long de son corps. Son visage était baigné de larmes.

— C'est bien, Senhor Morane, fit-il d'une voix cassée. Je vais vous suivre…

Il tressaillit soudain, comme si on l'avait frappé, et une expression de douleur passa sur ses traits, puis il trébucha et, avec un râle d'agonie, tomba face contre terre. Entre ses deux épaules, une longue flèche sans empennage et à la hampe teintée de sang était plantée.

« Les Morcegos » songea Morane. Il se rejeta derrière son bloc de rocher. Juste à temps pour éviter une volée de flèches décochées dans sa direction.

Au bout d'un moment, il risqua un coup d'œil dans la direction d'où venait l'attaque. Là-bas, au sommet de l'éboulis, une dizaine de Morcegos, leurs affreux corps velus peinturlurés de rouge, se dressaient, bandant leurs grands arcs. Bob n'attendit pas davantage. À moitié courbé, il se glissa entre les blocs, battant en retraite en direction de la ville où, il le savait, il serait en sécurité. Les Morcegos ne le poursuivirent pas et quelques instants plus tard, il se retrouva

aux côtés de Chinu. Celui-ci désigna du doigt les Indiens arrêtés au bas de l'éboulis.

— Eux tuer nous aussi quand nous vouloir partir, dit-il. Ou nous mourir ou nous devoir rester pour toujours dans la cité d'*El Gran Paititi*…

Morane haussa les épaules.

— Jusqu'à présent, dit-il, nous n'avons pas trop à nous plaindre des Morcegos. Ils nous ont laissé parvenir jusqu'ici et, maintenant, ils s'érigent en justiciers et nous évitent de devoir reconduire Antonio Paez en pays civilisé pour le remettre entre les mains des autorités. Qui sait si, finalement, nous ne réussirons pas à nous entendre avec ces fameux Morcegos ?…

Par trois fois, en signe de mépris, Chinu cracha dans la direction des Indiens chauves-souris.

— Morcegos mauvais chiens, fit-il. Si eux nous prendre, eux nous dévorer…

Bob ne répondit pas. Il regardait le corps d'Antonio Paez étendu parmi les éboulis, et il se rendait compte n'avoir aucun quartier à attendre de la part des Morcegos. Seule peut-être la crainte, comme Morane s'en était rendu compte après l'attaque de l'anaconda géant, pouvait freiner leur férocité. Une chose était, de toute façon, de plus en plus certaine, c'était que les Morcegos craignaient de pénétrer dans la ville, car ils avaient renoncé à poursuivre Bob.

D'un signe de tête, Bob indiqua à Chinu la direction du centre de la cité. Sans dire un mot, ils se mirent en marche à travers les ruines.

Quand ils parvinrent au temple, ils s'aperçurent que Rias, malgré sa blessure à l'épaule, avait transporté le vieux Coya sur le parvis. Étendu sur les dalles le vieillard avait fermé les yeux et, seule, une faible respiration soulevait encore sa poitrine. Les yeux de Morane cherchèrent ceux de Rias, mais celui-ci secoua la tête doucement, signifiant ainsi que les instants de Coya étaient comptés.

Morane s'agenouilla près du blessé et, passant le bras sous lui, souleva un peu le pauvre corps torturé. Coya ouvrit les yeux et les tourna vers Morane, pour interroger d'une voix faible :

— Les frères Paez… que sont-ils ?…

— Morts tous deux fit Morane.

Une lueur de satisfaction brilla dans le regard à demi éteint du vieillard. Bob comprit que ce n'était pourtant pas la mort des jumeaux qui était la cause de cette joie, mais la certitude que le trésor des Musus était sauf. Le secret, Coya le savait, disparaîtrait avec lui. Pourtant, il devait encore avoir un vœu à formuler avant de mourir, car ses lèvres tremblèrent comme s'il voulait parler. Morane tendit son oreille contre la bouche du vieillard :

— Promettez, disait celui-ci, de ne pas révéler l'emplacement de… la ville… avant qu'un autre hasard la fasse… découvrir…

Pendant un long instant, Bob hésita avant de répondre. La découverte que ses amis et lui venaient de faire en atteignant la cité perdue était appelée sans doute à révolutionner l'archéologie et à apporter un nouveau chapitre à l'histoire du monde, et il allait falloir y renoncer…

— Promettez, disait encore le vieillard, dans un souffle.

Cette fois, Bob n'hésita plus. Il ne pouvait rester sourd à cet appel venu des confins de la vie et de la mort.

— Je promets, dit-il.

Aussitôt, un pâle sourire naquit sur le visage de Coya, ses lèvres bougèrent comme s'il voulait articuler des mots de reconnaissance. Puis, soudain, tous ses traits se figèrent et sa tête roula de côté. Le dernier des Musus n'était plus.

Chapitre XI

Pendant un mois – le temps que la blessure de Rias se cicatrisât complètement, Morane et ses compagnons demeurèrent dans la cité des Musus. Ils avaient inhumé le vieux Coya sous un tas de pierres érigé à l'intérieur du temple, à côté de la tombe du Père Joao Braga.

Au cours de ces longues journées d'inaction, alors que Chinu s'occupait de l'approvisionnement du campement, Morane et Rias en avaient profité pour visiter la cité en détail.

Formant une vaste circonférence d'un kilomètre de rayon environ, celle-ci ne présentait plus, comme il a été dit, qu'un vaste champ de ruines. À certains endroits, les maisons étaient littéralement enfouies dans le sol, qui s'était ouvert sous elles. Ailleurs, des morceaux de terre sèche, pareille à de la pierre ponce pulvérisée, les recouvraient. Un peu partout, des gouffres vertigineux béaient et, quand on y jetait des pierres, aucun bruit n'indiquait à quel moment elles en atteignaient le fond. Cependant, les grands bâtiments, construits comme le temple en blocs cyclopéens, avaient résisté aux cataclysmes et aux injures des âges.

À chacune de ses excursions à travers la ville, Morane n'oubliait pas d'emporter son appareil photographique. Car, à son retour à la civilisation, les images qu'il rapporterait seraient les seules preuves de sa découverte. Sans relâche, il photographiait les bâtiments, les monolithes, les statues et les caractères gravés. Quand sa petite provision de films fut épuisée, il serra chacun d'eux dans sa boîte étanche et cousit le tout dans une poche de cuir, à l'intérieur de sa veste. De cette façon, si lui, Bob Morane, réussissait à se tirer du labyrinthe mortel de la forêt vierge, les films en sortiraient en même temps.

Pourtant, bien que le Français eût voulu étudier plus longuement l'étrange civilisation disparue des Musus, il fallait songer à partir. Rias, complètement guéri de sa blessure, ne risquait plus la gangrène. D'autre part, depuis leur disparition, les trois hommes devaient être considérés comme perdus, voire morts, et il fallait au plus tôt s'en retourner pour apaiser les inquiétudes.

Tout en parcourant la ville, Morane n'avait pas perdu de vue que le facteur le plus certain de leur salut était la connaissance des Morcegos. En les observant de loin, il avait acquis la certitude que les tribus vivant à l'est de la cité n'avaient aucun contact avec celles de l'ouest et qu'il existait même une certaine rivalité entre elles. Morane était d'avis de s'en retourner par le même chemin qu'ils étaient venus. Puisque les Morcegos de l'ouest les avaient laissés passer à l'aller, ils les laisseraient peut-être passer encore au retour, se souvenant de ces trois étrangers qui avaient fait alliance avec le grand boa d'eau. Pourtant, Rias n'était guère de cet avis.

— En admettant, disait-il, que nous réussissions à sortir sans encombre de la zone occupée par les Morcegos, nous ne serions pas sauvés. Nous devrions encore, ne l'oublions pas, traverser le territoire des Chavantes et, là, nous aurions plus de mal à nous en sortir. Nous ne pouvons pas espérer mettre chaque fois un anaconda dans notre jeu.

Pour finir, Morane s'en tenant toujours à l'ouest et Alejandro à l'est, on décida de tirer à la courte paille. Bob tira le brin le plus court et perdit.

— Nous nous dirigerons donc vers l'est, dit-il, en espérant que, passé le territoire des Morcegos, nous ne tombions pas sur des Indiens plus redoutables encore que les Chavantes. Il doit certainement y avoir des tribus anthropophages dans ce coin-ci…

Il haussa les épaules, pour continuer aussitôt :

— Après tout, qu'on nous accommode en civet après notre mort ou que l'on fasse des épouvantails de nos cadavres, cela ne doit nous faire ni chaud ni froid. Ce qui doit nous importer avant tout, c'est de nous en tirer vivants…

Sur ce dernier point, tout le monde semblait d'accord. Ni Morane, ni Alejandro, ni Chinu ne tenaient à être les héros morts d'une nouvelle affaire Fawcett. Il fut donc décidé qu'on voyagerait la nuit pour passer le plus possible inaperçu ; le jour, on se terrerait dans quelque coin bien abrité. De cette façon, trois hommes décidés et bien armés comme Morane et ses compagnons, possédaient quelque chance de sauver leurs vies.

*
* *

C’était une nuit sans lune, une de ces nuits rares sous les tropiques où le ciel bouché ne laisse passer aucun rayon, ne permet de discerner aucune étoile, et où toutes choses sont noyées dans une obscurité quasi totale. Bob Morane, Alejandro Rias et Chinu avaient choisi cette nuit-là pour prendre la direction de l’est. Marchant à travers la ville, dont ils connaissaient à présent les moindres dédales, ils se dirigeaient vers les falaises où étaient creusées les tanières des Morcegos. Avec leurs feux allumés derrière les ouvertures rondes des cavernes, elles paraissaient être des yeux de bêtes fauves écarquillés dans les ténèbres.

Les trois hommes approchaient maintenant des éboulis par lesquels il était seul possible d’accéder au sommet des falaises, et aucune présence indienne ne se manifestait.

— Nous avons peut-être une chance de passer, fit Rias à voix basse. Si les Morcegos nous avaient repérés, ils se seraient déjà manifestés…

Morane ne répondit pas. Il se contenta de grimacer dans le noir. Non qu’il ne souhaitât voir les espérances d’Alejandro se réaliser mais, depuis qu’ils avaient quitté le temple, il se sentait inquiet. Pour commencer, il y avait ces ténèbres qui lui mettaient les nerfs à vif, car son imagination créait autour de lui d’invisibles menaces. En outre, il continuait à désapprouver cette route vers l’est, vers l’inconnu donc. Mais le sort avait parlé, et il ne lui restait qu’à s’incliner.

Ils s’étaient engagés à présent sur l’éboulis et montaient lentement, en tâtonnant et en prenant garde de ne faire rouler aucune pierre capable de révéler leur présence lorsque Chinu, qui marchait en tête, s’arrêta soudain.

— Mauvais, murmura-t-il, mauvais…

Les trois hommes s’immobilisèrent, l’oreille aux aguets. Pourtant, nul bruit ne se faisait entendre. Quant à apercevoir quoi que ce soit à travers l’obscurité totale, il n’y faillait guère compter.

— Continuons, fit Rias au bout d’un moment. À force de redouter les Morcegos, nous les ferons se matérialiser.

Il venait à peine de prononcer ces mots que trois traits fulgurants zébrèrent les ténèbres et que trois flèches garnies de matières enflammées venaient se planter entre les rocs, éclairant violemment les environs.

— Abritez-vous ! hurla Morane.

D'un seul bond, les trois hommes se jetèrent à plat ventre derrière les rochers. Bien leur en prit car, presque aussitôt, une volée de flèches, venant de l'entrée des cavernes, s'abattit à l'endroit qu'ils venaient de quitter.

— Les Morcegos ne sont pas aussi arriérés qu'on se plaît à l'affirmer, remarqua Morane. Ils connaissent déjà la vertu des fusées éclairantes…

— Cela nous place dans une sale situation, dit Rias à son tour. Si nous nous risquons à montrer seulement le bout du museau, ces archers rouges auront vite fait de nous changer en pelotes à épingles.

— Il nous reste à attendre que les flèches-torches se soient consumées, répondit Bob. Alors nous pourrons regagner la ville. De toute façon, comme je l'avais prévu, nous ne passerons pas de ce côté.

Rias hocha la tête.

— J'aurais dû t'écouter, reconnut-il. Mais sans doute est-il trop tard pour nourrir des regrets. Puisque, seule, la route vers l'ouest, par laquelle nous sommes venus, demeure ouverte, nous nous dirigerons donc vers l'ouest…

Patiemment, tapis à l'abri de leurs rochers, les trois hommes attendirent que les feux s'éteignent. Finalement, leurs flammes rougirent et se mirent à trembler.

— Préparons-nous, murmura Bob.

Après un ultime flamboiement, les torches moururent une à une. D'un seul élan, les trois hommes rétrogradèrent vers la ville. Mais ils avaient à peine fait dix mètres que de nouvelles flèches éclairantes les forcèrent à chercher un abri. À nouveau, il fallut attendre l'obscurité pour fuir plus loin.

Par trois fois, ce manège recommença, jusqu'au moment où Bob et ses compagnons jugèrent se trouver hors de portée des flèches

indiennes. Alors, ils cessèrent de se dissimuler et regagnèrent tranquillement le centre de la ville.

Ils passèrent une mauvaise nuit, peuplée de cauchemars alimentés par l'angoisse qui les étreignait. Leur première tentative de fuite venait d'échouer et rien ne disait que la seconde n'avorterait pas de la même façon. Ils seraient alors obligés de forcer le passage les armes à la main ou de demeurer à jamais prisonniers dans cette cité morte, loin de tout ce qui avait été leur vie passée.

Jamais sans doute, des hommes n'avaient encore attendu l'aube avec autant d'impatience. Cette aube qui, peut-être, verrait la ruine totale de leurs espoirs.

*

* *

Le plan de Morane était, cette fois, de sortir de la ville au vu et au su des Morcegos de l'ouest. Ceux-ci devaient, en effet, reconnaître en eux les étrangers qui, un mois plus tôt, avaient fait « alliance » avec le grand anaconda des lagunes. La terreur superstitieuse que Bob et ses compagnons inspiraient peut-être encore aux redoutables gardiens de la cité d'*El Gran Paititi* serait pour eux la meilleure garantie de salut.

Depuis une heure déjà, le soleil s'était levé, lorsque les trois voyageurs se mirent en route. Rapidement, ils gagnèrent la vieille route des Musus par laquelle ils étaient parvenus à la ville et dépassèrent l'endroit où ils avaient campé. Ils venaient de dépasser le second portail, quand Morane s'arrêta soudain.

— Regardez là-bas, dit-il.

À une centaine de mètres en avant, une vingtaine de Morcegos étaient campés au milieu de la route et regardaient en direction des trois hommes. Bien qu'armés, ils ne paraissaient pas animés d'intentions hostiles, car ils gardaient leurs grands arcs en bandoulière.

En un clin d'œil, le Français jugea la situation. Il comprenait que la moindre hésitation pourrait être néfaste. Si les Morcegos de l'ouest les considéraient, lui et ses compagnons, comme des êtres

supérieurs, ils devaient agir comme tels, c'est-à-dire sans montrer aucune peur.

— Continuons à avancer franchement, dit Bob. Marchons droit sur eux. S'ils nous laissent passer, tant mieux. Sinon, tenons-nous prêts à faire feu au moindre geste agressif…

D'un pas qu'ils voulaient assuré, tous trois se remirent à avancer vers les Morcegos. Au fur et à mesure qu'ils approchaient, ils pouvaient voir l'expression peinte sur leurs traits bestiaux. Ce n'était pas de la férocité, mais une sorte de curiosité teintée de peur. Cette même peur habitait Morane et ses compagnons mais l'angoisse la doublait car pour eux, la réussite de leur tentative devait dépendre uniquement des instants qui allaient suivre. Foncer à travers la troupe des Morcegos n'aurait pas été, malgré la supériorité donnée aux civilisés par les armes à feu, une solution satisfaisante. En admettant même que Morane et ses compagnons eussent pu gagner sans pertes cette première bataille, ils n'auraient à coup sûr pas échappé aux embuscades qui succéderaient.

Quand les trois hommes ne furent plus qu'à quelques mètres des Morcegos, ceux-ci s'écartèrent craintivement de chaque côté de la route et s'égaillèrent dans les fourrés. On pouvait les entendre grogner, dans leur langue gutturale, des mots sans suite qui, peut-être, exprimaient des menaces.

Tous les sens en alerte, les muscles tendus et les mâchoires serrées, Morane et ses compagnons avançaient droit devant eux, sans tourner la tête, tout comme si les faits et gestes des Indiens leur étaient indifférents. À chaque instant, ils s'attendaient chacun à recevoir une flèche dans le dos. Pourtant, rien ne se produisit et bien que, comme à l'aller, la troupe des Morcegos les suivit à courte distance, ils parvinrent sans encombre à la cascade, sous laquelle la grande statue continuait à se balancer doucement.

La première chose qu'ils aperçurent en arrivant au bord de la lagune, fut leur pirogue tirée sur la berge à l'endroit même où ils l'avaient laissée un mois plus tôt. Les Morcegos ne semblaient pas y avoir touché.

Cette dernière constatation rassura Morane et ses compagnons car, si les Indiens ne s'étaient pas approprié l'embarcation, c'était

sans doute parce qu'ils considéraient leurs propriétaires comme des êtres tabous.

— Surtout, qu'on ne me dise plus de mal des anacondas, fit Rias. Je ne suis pas loin de considérer ce serpent, comme certains Indiens et à coup sûr comme les Morcegos, à l'égal d'un dieu.

— On te traiterait d'ophiolâtre, dit Morane. Or, tu le sais peut-être, l'ophiolâtrie, ou culte du serpent, est considéré comme une religion à Satan. Ce fut, en effet, sous la forme d'un serpent que le démon apparut à notre grand-mère Ève pour la tenter… Il me faut malgré tout admettre que, dieu ou non, nous devons une fière chandelle à notre anaconda.

Mais Morane et ses amis n'étaient pas au bout de leurs surprises. Pendant qu'ils conversaient, Chinu continuait à observer les allées et venues des Indiens. Soudain, il attira l'attention de ses compagnons.

— Morcegos, eux venir…

Déjà prêts à se défendre, Morane et Rias regardèrent dans la direction indiquée par Chinu. Les trois Morcegos qui s'avançaient d'un pas timide ne paraissaient pas nourrir d'intentions hostiles, car ils ne portaient pas d'armes, mais seulement de grossiers paniers qui semblaient fort lourds. Arrivés à une vingtaine de mètres des civilisés, ils posèrent leurs fardeaux sur le sol et se mirent à fuir comme s'ils avaient tous les diables de l'enfer à leurs trousses.

Les paniers contenaient des vivres : gibier fraîchement tué, poissons, manioc, bananes et fruits de la forêt.

— Méfions-nous, fit Rias. Tout cela est trop beau pour être vrai, et ces provisions sont peut-être empoisonnées.

Mais Chinu flairait déjà toutes les denrées contenues dans les paniers. Au bout d'un moment, il releva la tête, et un sourire apparut sur son visage cuivré.

— Ça bon, dit-il, ça bon…

Bob éclata de rire.

— Nous voilà promus officiellement intermédiaires entre les Morcegos et le grand anaconda. En nous faisant ces cadeaux, les Indiens comptent nous acheter pour que nous intercédions en leur faveur auprès du dieu-serpent qui, sans doute, a déjà dévoré pas mal d'entre eux.

Pendant un moment, Morane se tut, puis il continua sur le même ton badin.

— Les Morcegos peuvent compter que, si nous rencontrons l'anaconda, nous lui dirons un mot en leur faveur – il frappa sur la crosse de sa Winchester – mais avec ça. C'est là le plus grand service que nous puissions leur rendre.

— Espérons, fit Rias, que nous ne le rencontrerons pas. Nous avons déjà eu suffisamment d'ennuis jusqu'ici sans nous en attirer de nouveaux…

Morane semblait avoir retrouvé toute sa confiance en lui-même et en l'avenir. Il haussa les épaules.

— Je ne comprends pas comment on peut faire montre d'une telle ingratitude envers le hasard, qui nous a si bien servis jusqu'ici, dit-il. Non seulement, nous avons pu nous tirer de tous les mauvais pas mais, en outre, nous avons réussi à atteindre ce fameux point « Z » et la cité des Musus, que Fawcett aurait tant voulu découvrir. Vraiment, il n'y a pas de quoi nous plaindre…

— Je suis obligé de le reconnaître, répondit Alejandro. Pourtant, nous ne sommes pas encore complètement tirés d'affaire, tant s'en faut. Si, comme il semble, nous nous sommes débrouillés avec les Morcegos, il nous reste à affronter les Chavantes et, là, nous risquons fort de laisser nos vies.

Morane eut un geste d'insouciance.

— Rien ne sert de nous lamenter avant la catastrophe, fit-il. Le danger vient toujours quand on ne l'attend pas et, bien souvent, quand on l'attend, il manque à l'appel. Quand nous serons parvenus sur le territoire des Chavantes, nous naviguerons uniquement entre le coucher et le lever du soleil. Le rio finira bien par nous mener à quelque endroit civilisé…

— Que le Ciel t'entende, Bob !

— Il m'entendra, déclara Morane en feignant une conviction dont il était totalement privé. En attendant, mangeons. Dans le cas présent, un estomac solidement lesté est la meilleure des assurances sur l'avenir…

Chapitre XII

Depuis deux jours et deux nuits, il pleuvait. La saison humide était venue. Ce n'était pas une pluie torrentielle, accompagnée par de la tempête, comme celle qui avait propulsé Morane et ses compagnons dans l'aventure, mais une pluie lancinante qui semblait ne jamais devoir finir.

Le rio, grossissant d'heure en heure, emportait la pirogue à une vitesse toujours plus grande qui, à cause des nombreux rochers encombrant le courant, rendait la navigation dangereuse.

Cela faisait quatre nuits à présent que Morane et ses compagnons, après avoir dépassé la limite du territoire occupé par les Morcegos, descendaient la rivière. Jusqu'à présent, les Chavantes ne s'étaient pas encore manifestés et, comme le lit du rio s'élargissait de plus en plus, on pouvait espérer atteindre bientôt un quelconque endroit touché par la civilisation.

Gonflés d'espoir, Morane, Rias et Chinu pagayaient vigoureusement cette nuit-là pour maintenir le canot au milieu du courant, loin de la berge d'où les Chavantes pouvaient, à tout instant, décocher leurs flèches meurtrières.

— Avec un peu de chance, fit Rias, nous pouvons atteindre le confluent du rio et de la rivière dont il est tributaire – probablement le Xingu ou l'un de ses principaux affluents – avant l'aube. Là, nous rencontrerons sans doute des Indiens ayant eu des contacts amicaux avec les civilisés, et ils nous aideront…

Rias venait à peine de prononcer ces paroles qu'un grondement sourd monta, dominant le crépitement de la pluie. En même temps, le courant se faisait plus violent encore.

— Un rapide, cria Morane. Vite, à la berge !…

C'était là le plus sage parti à prendre car, en raison de la forte dénivellation du terrain, la navigation sur ce rio gonflé par la pluie pouvait devenir dangereuse.

Tirant à pleins bras sur leurs pagaies, les trois hommes dirigèrent la pirogue vers la rive. Ils allaient l'atteindre, lorsque l'étrave heurta un obstacle, rocher ou tronc d'arbre immergé, et l'embarcation pivota

sur elle-même, offrant le flanc au courant. Tournant à la façon d'une toupie, la pirogue se mit à dériver rapidement. Quand les pagayeurs eurent réussi à la redresser, il était trop tard. Le rapide l'avait happée.

Tout ce qui restait à faire, c'était de maintenir le canot en équilibre et de le soustraire au contact des rochers parsemant le lit du rio sur toute sa largeur. Ballottés de droite à gauche, aveuglés par les paquets d'eau et par la pluie tombant avec une violence accrue, Morane, Rias et Chinu faisaient de leur mieux pour éviter que la pirogue soit à nouveau prise de travers et roulée comme un fétu de paille.

Il était dit cependant que la chance devait, en ce moment critique, abandonner les trois hommes. Comme Morane voulait détourner le canot d'un rocher, sa pagaie heurta celui-ci avec une telle violence qu'il en perdit l'équilibre. Il tenta de se redresser, mais en vain. En basculant, il heurta de la hanche le bordage de la pirogue et celle-ci se retourna soudain, précipitant ses occupants dans les eaux tumultueuses.

Excellent nageur, Morane ne tenta pas de lutter contre le courant. Au contraire, il se laissa emporter, se contentant d'éviter, dans la mesure du possible, les rochers dont le contact pouvait être mortel. Cependant, les forces de l'homme avaient des limites. Roulé dans tous les sens, giflé par les vagues, aveuglé par l'écume, Bob vit l'instant où il allait couler. Prêt à s'abandonner, il eut cependant un dernier sursaut d'énergie et tenta de lutter encore. Une fois de plus, son courage fut récompensé. Autour de lui, l'eau cessa tout à coup de bouillonner. Toussant, crachant, Morane émergea et ouvrit les yeux. À quelques brasses, la berge. Faisant appel à ce qui lui restait de forces, il réussit à l'atteindre et à s'y hisser. Il demeura couché dans la vase, haletant et pourtant heureux sous la pluie qui ne cessait de tomber.

Presque aussitôt, il songea à ses compagnons. Avaient-ils, eux aussi, réussi à s'en tirer ? Pour le peu que Bob s'en souvînt, Rias et Chinu étaient d'excellents nageurs. Pourtant, dans les eaux rageuses du rapide, la chance comptait avant tout et un champion olympique lui-même aurait couru le risque de se noyer.

Se redressant, Morane regarda autour de lui, pour apercevoir Alex qui, traînant la jambe tout le long de la rive, avançait dans sa direction. Bob se précipita à sa rencontre. Le pantalon du Brésilien, déchiré jusqu'à mi-cuisse, laissait voir une vilaine plaie au genou.

— Un rocher, dit Rias. Et toi, ça va ?…

Morane eut un signe affirmatif.

— Je crois bien être intact, fit-il. Mais je ne vois pas Chinu…

Ils découvrirent l'Indien accroché à une racine, à quelques centaines de mètres en aval. Il était à demi noyé, et il fallut lui faire la respiration artificielle pour le ramener à la vie.

Sains et saufs, les trois hommes entreprirent alors de faire le bilan de la catastrophe. Leur situation n'était guère brillante. Ils avaient tout perdu dans le naufrage : armes, vivres, pharmacie et matériel, sauf une machette que Chinu portait en sautoir à la manière indienne, des allumettes dans une boîte étanche, un revolver (celui de Rias) dont les cartouches, mouillées, étaient inutilisables, et un tube contenant du permanganate de potasse et qui, bien bouché, n'avait pas laissé pénétrer l'eau. Le revolver, attaqué par la rouille, ne tarderait pas à être lui-même inutilisable. Par bonheur, Morane avait conservé le plus cher de ses trésors : les boîtes de films cousues à l'intérieur de sa veste.

Le premier soin des trois naufragés fut de se construire un abri précaire, fait de larges feuilles de bijao, ou faux bananier, sous lequel un maigre feu fut allumé. Bien abritées, les flammes ne risquaient pas d'être aperçues par des ennemis éventuels. Ceux-ci, les Chavantes, devaient eux-mêmes, pour se protéger de la pluie, être terrés au fond de leurs cases.

Les vêtements furent mis à sécher et Morane émietta une pastille de permanganate sur la plaie que Rias portait au genou. Cette médication énergique devait, en amenant une cautérisation rapide, prévenir tout danger d'infection.

Ayant revêtu leurs vêtements secs, les trois hommes se concertèrent rapidement. Leur situation s'avérait plus critique que jamais car, sans armes, sans vivres, ils avaient bien peu de chances d'échapper à la forêt hantée par les Indiens « bravos ». Pourtant, après quelques minutes de lassitude, ils reprirent courage, bien décidés à tenter l'impossible pour sauver leurs vies.

Le canot perdu, il ne fallait pas songer, avec le maigre outillage dont on disposait, à en creuser un nouveau. D'autre part, un radeau ne pourrait résister à la violence du courant et se briserait immanquablement sur les rochers.

— La solution la plus simple, mais aussi la plus dangereuse, dit Morane, serait de continuer par voie de terre en suivant, dans la mesure du possible, le cours du rio. Une fois parvenus à la rivière dont il est tributaire, nous tenterions d'atteindre un établissement d'Indiens civilisés. Évidemment, comme il est difficile d'avancer en forêt pendant la nuit, il nous faudrait marcher de jour, ce qui nous exposerait davantage aux attaques des Chavantes.

La grimace d'Alejandro n'avait rien de bien réjouissant.

— Ce plan ne m'emballe guère, fit-il. Pourtant, c'est le seul que nous puissions suivre. Qu'en penses-tu, Chinu ?…

L'Indien hocha la tête avec une sorte de désespoir farouche.

— Les Chavantes nous trouveront, nous tueront avec leurs grandes massues et puis nous dévoreront…

— Les Chavantes ne sont pas anthropophages, et tu le sais bien, coupa Rias.

Tous trois se turent, se contentant de remuer en silence leurs idées noires. Bien sûr, les Chavantes n'étaient pas anthropophages mais cela ne changeait vraiment rien aux risques courus.

*

* *

Il y avait cinq jours maintenant que les trois hommes erraient dans la forêt. Les Chavantes les avaient découverts et, en tentant de fuir, ils s'étaient éloignés du rio qu'ils tentaient en vain à présent de trouver. Ce qui était inquiétant, c'est que les Indiens n'attaquaient pas. On les devinait partout, égaillés dans les fourrés ; mais ils ne tentaient aucun geste d'agression. Sans doute attendaient-ils que les voyageurs tombent d'épuisement pour s'emparer d'eux et les réduire en esclavage, sort auprès duquel la mort elle-même pouvait paraître bien douce.

À présent, Morane, Rias et Chinu avaient atteint les frontières du désespoir. Minés par les fièvres, affaiblis par l'humidité, à demi morts

de faim, c'était à peine s'ils se sentaient encore le courage de lutter pour leurs vies. À cause de sa blessure au genou qui s'était rouverte, Alejandro était le plus mal en point. Exténué il finit par se laisser tomber sur le sol.

— Je n'en puis plus, dit-il à l'adresse de Bob. Continuez seuls, Chinu et toi…

— Ne fais pas l'idiot, grinça le Français. Si nous devons nous en tirer, nous nous en tirerons tous ensemble…

Mais Chinu, le pied largement entamé par une épine, ne valait guère mieux que Rias. Il s'assit lui aussi, refusant d'avancer. Une soudaine colère embrasa Morane.

— Levez-vous, hurla-t-il. Il nous faut retrouver le rio. Vous m'entendez, il nous faut le retrouver !… Nous pousserons une vieille souche à l'eau et nous nous abandonnerons au fil du courant…

Cependant, ni Rias ni Chinu ne lui répondirent. Ils avaient sombré dans une somnolence qui semblait bien voisine de la mort. Morane lui-même se sentait à bout. Pendant un court instant, il eut envie de se coucher à côté de ses compagnons, mais il pensa aux Chavantes et un dernier sursaut d'énergie le jeta en avant. Il faut que je retrouve la rivière ! Il faut que je la retrouve !…

Grelottant de fièvre, risquant de s'écrouler à chaque pas, il se mit à sabrer le sous-bois à grands coups de machette. Il allait droit devant soi, sans suivre de direction précise, et il était fort possible qu'il tournait le dos à la rivière.

« Je dois la retrouver, marmottait-il à la façon d'une litanie, je dois la retrouver !… »

Petit à petit, ce qui lui restait de force l'abandonnait. Pourtant, il songeait encore, comme s'il voulait tromper sa lassitude, se tromper lui-même : « Quand j'aurai retrouvé le rio, je reviendrai chercher Alex et Chinu et, à nous trois… »

Mais, bientôt, il n'eut même plus la force de penser. Tout ressort brisé, il s'arrêta au bord d'un taillis, incapable d'avancer encore d'un pas. Pourtant, il ne tombait pas et demeurait hébété. Il aurait voulu franchir le taillis mais, dans l'état d'épuisement où il se trouvait, c'était là un obstacle insurmontable.

C'est alors qu'un bruit léger, cri ou frôlement, retentit et qu'une horrible tête plate émergea de derrière le taillis, suivie d'un corps

épais, d'un vert sombre marqué de taches brunes.

L'anaconda se balançait doucement, comme au rythme d'une chanson, et Bob se souvint des paroles de Rias avant qu'ils ne quittent la cité des Musus : « Nous ne pouvons pas espérer mettre chaque fois un anaconda dans notre jeu. » Non, ils ne pouvaient pas l'espérer…

La main de Morane se crispa sur la poignée de la machette et, rassemblant ses dernières forces, il fit décrire à la lame un demi-cercle meurtrier.

Il y eut un léger choc et l'horrible tête du grand boa d'eau, tranchée comme par un gigantesque rasoir, vola dans l'air. Alors, toute force abandonna Morane, et il tomba en avant, avec la sensation qu'un grand vide l'absorbait.

Chapitre XIII

Dans les ténèbres qui entouraient Morane, tout un monde s'agitait. Un monde fébrile, bruyant et à l'odeur forte. Morane ouvrit les yeux, pour voir, penchée vers lui, une face sombre couronnée d'une auréole de cheveux noirs et raides. Il se souleva légèrement, pour se rendre compte qu'il était entouré d'hommes nus et bruns, aux visages farouches et aux muscles puissants. Pour tous vêtements, ils ne portaient qu'un étroit pagne de fibre leur ceignant les reins et des brassards de couleurs vives serraient leurs biceps jusqu'à y tracer de profonds sillons. Quelques-uns d'entre eux étaient armés de lourds casse-tête que Morane reconnut aussitôt aux descriptions qui lui avaient été faites des burdunos, ces redoutables massues dont les Chavantes se servent pour assommer leurs ennemis.

Les Chavantes ! Ce nom traversa l'esprit de Morane comme un trait de feu. Ainsi, il était tombé aux mains de ces redoutables « bravos » qui, depuis l'époque de la Conquête, semaient la terreur dans tout le Mato Grosso central.

Pourtant, le visage penché au-dessus du sien n'avait rien d'hostile. Au contraire, un large sourire l'éclairait, un sourire auquel Morane ne pouvait que répondre par un autre sourire. Le Chavante qui, s'y l'on en jugeait par les nombreuses rangées de dents de jaguar garnissant sa poitrine, devait être un chef, parut flatté par ce sourire. Il dit quelques mots dans une langue inconnue, posa son index droit sur la poitrine de Morane et le gauche sur la sienne, puis accola ces deux doigts l'un à l'autre en une mimique qu'il était aisé d'interpréter.

« Dans tous les pays du monde, songea Bob, ce geste veut dire : « À partir de maintenant, on est comme ça tous les deux – ou quelque chose dans le genre. » Depuis longtemps, Morane ne s'étonnait plus facilement, pourtant cette dernière constatation lui coupa le souffle car, en vérité, il n'était pas donné à tout le monde d'être « comme ça » avec un Indien Chavante.

Le chef, dont le visage aux yeux brillants et intelligents gardait son expression amène, s'était redressé et après avoir lancé quelques

recommandations aux autres Indiens, il sortit de la case. C'était, en effet, dans une vaste case ovale, au toit de chaume et aux murs de bambous et de feuilles, que Morane se trouvait. Il était étendu sur une claie de branchages suspendue entre quatre piquets plantés dans le sol. Le jour pénétrait par une large ouverture taillée dans le mur d'en face.

— Hé, Bob !…

Morane tourna la tête du côté d'où venait l'appel. Rias et Chinu étaient couchés sur des lits-claies semblables au sien. En les voyant sains et saufs, Bob se sentit submergé d'allégresse.

— Tout est bien ? demanda-t-il.

— J'ai les jambes en flanelle, répondit Rias, mais à part cela ça peut aller.

— Et Chinu ?

Le fidèle Indien ne semblait pas en mener large avec tous ces Indiens « bravos » qui emplissaient la case.

— Chinu pas mort, fit-il. Mais lui bientôt mangé par Chavantes !

— Les Chavantes ne mangeront personne, dit Morane. Ils ont plutôt l'air, au contraire, d'être bien disposés à notre égard…

Rias secoua la tête de droite à gauche sur sa couche comme si le sens des événements lui échappait.

— Je n'y comprends rien, dit-il. Logiquement, nous devrions être morts ou réduits en esclavage. Au lieu de cela, les Chavantes nous ont recueillis et soignés. C'est si peu dans leurs habitudes de traiter les civilisés de cette façon… Vraiment, je ne sais que penser.

— Moi guère plus, fit Bob. Enfin, le principal c'est que nous soyons en vie et qu'il nous reste une chance d'en sortir. Mais voilà le chef qui revient. Peut-être aurons-nous bientôt l'explication de tout ceci…

Cette fois, le chef était accompagné d'un guerrier âgé d'une vingtaine d'années à peine. Nu et coiffé, comme tous les autres Chavantes, à la façon d'un capucin, il montrait un visage ouvert, où les yeux noirs brillaient d'une flamme joyeuse. Le chef lui posa la main sur l'épaule et commença à parler très vite en tupi, langue véhiculaire de la plupart des autochtones du Brésil.

Quand il eut terminé, Morane, qui n'avait rien compris, se tourna vers Rias.

— Qu'a-t-il voulu me dire ?

En dehors des mots, Alejandro ne semblait pas lui non plus y avoir saisi grand-chose.

— Lui, c'est Kanandu, et il est le chef de cette tribu, expliqua-t-il. Le jeune guerrier, c'est son fils, Yavahé. Kanandu affirme que tu es le second père de Yavahé, puisque tu lui as sauvé la vie en l'arrachant à l'étreinte du grand serpent.

La surprise la plus totale se peignit sur les traits de Morane.

— Le grand serpent !… fit-il, en français, langue que Kanandu ne devait à coup sûr pas comprendre. J'ai bien tué un anaconda avant de perdre connaissance, mais…

Soudain son visage s'éclaira, et il éclata de rire.

— Que se passe-t-il ? demanda Rias. S'il y a quelque chose de drôle dans tout cela, je voudrais bien que tu m'expliques, pour que nous puissions rire ensemble…

En quelques mots, Bob mit son compagnon au courant de sa rencontre avec l'anaconda et, comment, avant de s'écrouler sans connaissance, il lui avait tranché la tête.

— Je ne vois pas, dit Alejandro, ce que le fils de Kanandu vient faire là-dedans…

— C'est simple, expliqua Bob. Quand l'anaconda s'est dressé devant moi, la plus grande partie de son corps était dissimulée derrière un taillis et, entre ses anneaux, il enserrait Yavahé, que je ne voyais pas. En tuant l'anaconda, j'ai donc, sans le savoir, sauvé le jeune Indien. Celui-ci nous épiait sans doute quand le boa d'eau l'aura attaqué… C'est donc à ce hasard que nous devons la vie, et à lui seul… Comme quoi, il ne faut jamais jurer de rien. Souviens-toi qu'avant de quitter la cité des Musus, tu m'avais dit en parlant de notre probable rencontre avec les Chavantes : « Nous ne pouvons espérer mettre chaque fois un anaconda dans notre jeu ». Eh bien, c'est un anaconda qui nous a sauvés des Morcegos, et c'en est un autre qui vient de nous permettre de faire alliance avec les Chavantes…

Alex approuva de la tête.

— Il n'y a plus à en douter, fit-il, l'anaconda est bien un animal sacré, et je comprends que certains Indiens ne veulent pas le tuer…

— Cette fois-ci, corrigea Bob, cet anaconda nous a sauvé la vie justement parce que je l'ai tué.

Tout à coup, Morane pâlit en s'apercevant qu'il était nu sous la mince couverture indienne qui le recouvrait.

— Ma veste, balbutia-t-il, ma veste…

Il la trouva accrochée au pied de son lit. Il tendit la main et la tâta : les précieuses boîtes de pellicules photographiques étaient toujours là, cousues dans leur poche de cuir. Morane soupira d'aise et sourit.

— La vie est belle, dit-il. Nous allons nous payer quelques jours de bon temps afin de réparer nos forces. Ensuite, nous essayerons d'obtenir de notre ami Kanandu qu'il nous conduise jusqu'au plus proche établissement civilisé.

Pendant un instant, Bob se tut puis, se croisant les mains derrière la nuque, il continua, comme pour lui seul :

— Nous en aurons des choses à raconter quand nous rentrerons à Cuyaba. Personne ne nous croira lorsque nous affirmerons avoir passé un mois de vacances dans la cité d'*El Gran Paititi* et qu'au retour nous avons été reçus en invités de marque par les Chavantes. Personne ne nous croira…

*
* *

Cet après-midi là, le petit poste brésilien de Baïcary, au bord du rio Xingu, somnolait, écrasé par la chaleur. Quelques chiens squelettiques dormaient à l'ombre des rares maisons et les urubus, juchés immobiles sur les toits, ressemblaient à des animaux empaillés.

Soudain, un cri fusa :

— Les Chavantes !… Les Chavantes arrivent !…

Ce fut comme si le tocsin venait de résonner. Les chiens décampèrent en hurlant et les urubus partirent d'un vol lourd. Des portes claquèrent et tous les hommes valides, le commisario et ses quelques policiers en tête, sortirent en armes, prêts à défendre l'agglomération. La dernière fois que les Chavantes s'étaient approchés de Baïcary, six civilisés avaient été tués à coups de flèches et de casse-tête.

Cependant, les Indiens qui, ce jour-là, marchaient en direction du poste, ne paraissaient pas nourrir de desseins hostiles. Au nombre d'une vingtaine, ils accompagnaient deux hommes blancs vêtus de loques et à la barbe hirsute, ainsi qu'un Indien civilisé, également couvert de haillons.

Quand la petite troupe fut parvenue à cinq cents mètres environ des habitations, les Chavantes regagnèrent le couvert de la forêt, tandis que les trois civilisés continuaient seuls en direction de Baïcary. Le commisario et ses hommes se portèrent aussitôt à leur rencontre.

— Qui êtes-vous ? demanda brutalement le digne fonctionnaire. Des honnêtes gens ne s'allient pas avec ces bandits de Chavantes…

Un des deux blancs, un grand gaillard aux larges épaules et au visage osseux, avança d'un pas et dit d'une voix sèche :

— Si de tous temps, il y avait eu moins de bandits parmi les civilisés, les Chavantes n'auraient pas été forcés de se mettre hors la loi.

Le second blanc s'interposa.

— Laisse tomber, Bob, fit-il. Le senhor commissaire ne peut pas comprendre…

Il se tourna vers le policier et continua :

— Je suis Don Alejandro Rias et voici mon ami, Robert Morane. Celui-ci est mon domestique, Chinu…

Au nom de Rias, le ton du commisario changea aussitôt. De brutal, il devint miel et sucre.

— Ah ! Senhor Rias, dit-il. Nous avons reçu plusieurs avis vous concernant. À Cuyaba, on vous croit morts, vous et vos compagnons. Où étiez-vous donc passés, pendant tout ce temps ?

Un étrange sourire se dessina sur les lèvres de Rias. Morane dut saisir la pensée de son ami, car il sourit lui aussi.

La petite troupe avait repris la direction du poste.

— Nous avons passé un mois dans la cité d'*El Gran Paititi*, expliqua Rias. Ensuite, les Chavantes nous ont offert l'hospitalité pendant deux semaines dans leur village de la forêt.

Le commisario regarda Alejandro avec inquiétude.

— Vous vous moquez de moi, Senhor Rias, dit-il finalement. La cité du *Gran Paititi* n'existe pas. Quant aux Chavantes, ils n'ont jamais offert l'hospitalité à personne et tous ceux qui les ont rencontrés sur leur territoire ne sont jamais revenus pour s'en vanter.

— Vous n'allez tout de même pas nier que c'étaient bien des Chavantes qui nous accompagnaient, intervint Morane.

Le commisario hocha la tête.

— Non, dit-il. Pour des Chavantes, c'étaient bien des Chavantes. Je me demande même comment vous avez réussi à vous entendre avec eux… Cependant, pour ce qui est de la cité du Gran Paititi, il ne faut pas essayer de m'en faire accroire…

Ils étaient parvenus au poste de police, une misérable baraque couverte de tôle ondulée. Le commisario poussa la porte et s'effaça pour laisser entrer ses hôtes.

— Je vais télégraphier à Cuyaba, dit-il, et insister pour qu'un hydravion vienne vous prendre. Mais laissez-moi vous donner un conseil : ne parlez surtout à personne de la cité d'*El Gran Paititi*. On ne vous croirait pas !…

« Non, bien sûr, maugréa Morane entre ses dents, on ne nous croira pas. Pourtant, je les y forcerai bien tous à nous croire, qu'ils le veuillent ou non… »

Dans la bouche du Français, ces derniers mots sonnaient comme une menace.

Chapitre XIV

Du grand quotidien brésilien « NOITE DO BRAZIL » :

Rio de Janeiro, le 25 juin.

Selon une dépêche qui vient de nous parvenir de Cuyaba, les trois voyageurs qui avaient disparu dans la région du rio Xingu, et dont on faisait déjà des émules du Colonel Fawcett, ont été retrouvés sains et saufs. Rappelons les faits. Voilà deux mois, le commandant Robert Morane, l'as des pilotes de chasse de la dernière guerre, son ami Don Alejandro Rias et le domestique de celui-ci, l'Indien Chinu, partaient pour effectuer un court voyage dans le Haut Xingu. À la suite de la tornade qui, l'on s'en souvient, ravagea cette région à l'époque, ils ne devaient pas reparaître. Pendant un moment, on les crut morts. Pourtant, voilà quelques jours, les trois hommes se présentèrent au commisario du petit poste de Baïcary do Xingu. Ils étaient, paraît-il, accompagnés d'un groupe d'indiens Chavantes qui les avaient recueillis à demi-morts d'épuisement dans le mato.

Ce fait, déjà extraordinaire par lui-même, est encore aggravé par les déclarations des trois voyageurs. Selon eux, après avoir erré pendant des jours à travers la jungle, ils seraient parvenus dans une vaste cité en ruines qu'ils présentent comme étant la capitale de l'ancien et légendaire empire des Musus, que jadis le Colonel Fawcett situait à un endroit qu'il désignait sous le nom de « point Z ».

Dans le récit fantastique de Robert Morane et de ses compagnons, on retrouve toutes les histoires de civilisations perdues, de trésors cachés et d'Indiens blancs qui se colportent un peu partout à l'intérieur du pays. Il est inutile de dire que les déclarations des trois hommes ont été accueillies avec beaucoup de méfiance. Nous irons même plus loin, en affirmant que toute la prétendue aventure de Robert Morane, du Senhor Rias et de l'Indien Chinu ressemble fort à un coup monté. Les trois hommes sont sans doute allés se terrer bien tranquillement dans une habitation cachée

dans la jungle, avec munitions, vivres et tout le nécessaire, pour reparaître au moment choisi par eux.

Non, commandant Morane, nous ne croyons pas à vos contes à dormir debout, sauf peut-être si vous nous apportiez, comme preuve de l'existence de votre ville perdue quelque bloc cyclopéen gravé de caractères inconnus. Et encore, ces caractères, vous auriez pu les y graver vous-même…

Du même, dix jours plus tard.

L'AFFAIRE DE LA CITÉ PERDUE REBONDIT !

Nos lecteurs se souviendront sans doute qu'il y a quelques jours nous avons relaté la soi-disant découverte faite par le commandant Morane, d'une vieille cité en ruines enfouie dans la jungle du Mato Grosso. À ce sujet nous avons eu soin de garder toutes nos réserves. Nous n'aurions même plus parlé de cette affaire abracadabrante si elle ne venait de rebondir de façon spectaculaire.

Arrivé à Rio par avion voilà trois jours, Robert Morane s'est aussitôt présenté à l'agence locale de la grande organisation de presse anglo-américaine « International News Service », où il a produit une impressionnante série de photos, accompagnées de leurs négatifs, de la ville perdue.

En dernière page, nous reproduisons quelques-unes de ces photos. Bien qu'à première vue elles paraissent authentiques, il est fort probable, sinon certain, qu'il s'agisse là de documents truqués. Le commandant Morane, ne l'oublions pas, possède le titre d'ingénieur et ses connaissances en physique et en chimie doivent lui permettre, en principe, de mener à bien une telle entreprise de montage photographique et de falsification de négatifs.

Sans vouloir cependant accuser définitivement le commandant Morane de supercherie, nous continuerons à mettre en doute la véracité de ses déclarations et de celles de ses compagnons.

En dernière minute, nous apprenons que l'« International News Service » a décidé de soumettre les négatifs apportés par Morane à une double expertise, celle des spécialistes du British Muséum et de la célèbre firme américaine, Eastman Kodak Company, qui possède,

dans les marais bordant le Canal de Panama, un laboratoire destiné à étudier le comportement du matériel photographique en zone tropicale. Il sera ainsi possible de savoir exactement dans quelles conditions les clichés produits par Bob Morane ont été impressionnés.

Nous venons également de recevoir une lettre vengeresse du célèbre archéologue français Aristide Clairembart, auquel la science doit la découverte de la capitale des Hittites, des jardins suspendus de Sémiramis, du tombeau de Cuauhtémoc et des Routes Incas. C'est également le professeur Clairembart qui, il n'y a guère, découvrit, en compagnie de Robert Morane, le sarcophage de la princesse égyptienne Nefraït, englouti jadis dans la Méditerranée[9]. Dans sa lettre, le savant se porte garant de la bonne foi de Morane qui, affirme-t-il, « est incapable de la moindre supercherie ». Le professeur Clairembart affirme d'autre part qu'il a toujours été persuadé que, jadis, une civilisation puissante avait fleuri dans le centre du Brésil. Nous prenons bonne note des affirmations du grand savant français. Cependant, comme il est un ami intime du commandant Morane, il nous faut malgré tout considérer son témoignage comme entaché de partialité…

Un mince sourire apparut sur le visage de Morane. Il saisit un troisième numéro du *Noite do Brazil* où, en première page, un grand titre s'étalait sur six colonnes.

Les experts britanniques et américains affirment :

LES PHOTOGRAPHIES DE LA CAPITALE DES MUSUS NE SONT PAS TRUQUÉES.

Rio, le 12 juillet.

Ces dernières heures viennent d'apporter des conclusions sensationnelles à l'affaire Robert Morane et au mystère de la Cité des Musus. Après que les pellicules photographiques rapportées par le jeune ingénieur français aient été étudiées par les experts du British Museum et de l'Eastman Kodak Company, il apparaît que celles-ci seraient authentiques. Les conclusions des experts anglais et américains sont en effet identiques : il s'agit de photos réelles

prises dans le Mato Grosso. Il ne peut être question de maquettes ni d'adroits montages. Certaines plantes, visibles sur les clichés, où elles poussent entre les pierres de bâtiments photographiés, sont propres à la région où le commandant Morane et ses compagnons disparurent. En outre, l'état des pellicules prouve qu'elles ont séjourné dans la forêt vierge. Les experts, après avoir soumis des pellicules neuves à des conditions climatiques, reproduites artificiellement et semblables à celles régnant dans la région forestière du Xingu, celles-ci présentaient, après développement des caractères identiques à celles rapportées par Robert Morane.

Il apparaît donc de plus en plus évident que la capitale des Musus, jadis recherchée par Fawcett avec tant d'insistance, n'est pas un mythe. Elle doit exister quelque part entre le rio Xingu et l'Araguaya, enfouie dans la forêt vierge et gardée par des tribus d'indiens insoumis. Ce que l'on ne comprend pas, c'est pourquoi Bob Morane refuse d'en indiquer le chemin. Il affirme ne plus s'en souvenir s'étant égaré dans la jungle au retour. De la part de Robert Morane, dont le courage et l'intelligence ne font pas de doute, cette circonstance peut paraître étrange.

POURQUOI DONC LE COMMANDANT MORANE REFUSE-T-IL DE MENER UNE EXPÉDITION SCIENTIFIQUE VERS LA VILLE PERDUE ? C'est là la question que la grande revue Américaine FIVE, qui va publier en exclusivité le reportage photographique sur la capitale des Musus, pose à Robert Morane. Ce dernier résidant pour l'instant à Rio de Janeiro même, où il est descendu à l'hôtel « Copacabana », nos reporters s'y sont rendus pour l'interviewer Robert Morane s'est refusé à donner les raisons réelles de son silence quant à la situation de la cité oubliée.

En seconde page, nous publions le récit complet, fait par Robert Morane à nos reporters, de la découverte de la ville des Musus.

*
* *

Bob rejeta loin de lui les exemplaires du « Noite do Brazil » et se renversa en arrière sur son lit. Amaigri, il portait encore sur son visage les traces des terribles épreuves par lesquelles il venait de

passer. Pourtant, la joie seule se lisait dans ses yeux. La joie de l'homme qui est parvenu à surmonter tous les obstacles et qui vient enfin d'obtenir la récompense de ses efforts. Lancé sans le vouloir sur la piste du Colonel Fawcett, il avait atteint, bien malgré lui, le but poursuivi jusqu'à la mort, par ce dernier.

Depuis qu'il avait quitté Cuyaba et pris congé de Rias et de Chinu, Bob avait obtenu encore d'autres succès en réussissant à imposer le silence à ses détracteurs. Devenu l'homme du jour, il était fêté comme un héros par le tout Rio de Janeiro. Sa photo ayant été publiée en première page de tous les journaux, il ne pouvait descendre dans la rue sans que les gens se retournent sur son passage et l'appellent par son nom. Pourtant, sa célébrité ne le grisait guère. Il savait ne devoir son succès qu'à la chance, et il n'oubliait pas qu'Alejandro et Chinu avaient droit également à cette gloire qui lui échéait. Mais Alex s'en était retourné à ses plantations. Quant à Chinu, il se souciait autant des vieilles pierres que d'un poisson pêché par le premier homme…

À ce moment, on frappa à la porte de la chambre.

— Entrez ! cria Bob.

Un chasseur de l'hôtel pénétra dans la pièce.

— Une lettre pour le commandant Morane, dit-il.

Le Français se leva, prit la lettre tendue par le chasseur et, quand ce dernier, son pourboire reçu se retira, l'ouvrit. Elle venait de France. Du Professeur Clairembart. Fort courte, elle disait simplement :

Mon cher Bob,

Je vous remercie pour les photos sensationnelles que vous m'avez envoyées et, en particulier pour celles, reproduisant des inscriptions, dont vous m'avez réservé la primeur, vous gardant bien de les livrer à la presse.

Vous ne vous rendez sans doute pas compte de ce que votre découverte a de sensationnel. Vous venez sans doute de prolonger l'histoire de l'humanité de plusieurs millénaires. Mais pourquoi, en refusant d'indiquer le chemin de la cité des Musus, privez-vous la

science de cette découverte ? Ce secret ne nous appartient plus. Il est à présent celui de l'humanité tout entière. J'espère que vous comprendrez et sortirez de votre mutisme. Il est possible aussi que vous ayez de bonnes raisons de vous taire. Alors, je n'insisterai pas. Avec mon amitié.

Aristide CLAIREMBART

Morane soupira. Il alla s'asseoir à la table posée près de la fenêtre, prit son stylo et du papier et commença à écrire :

Cher Professeur Clairembart,

Je comprends votre désir de me voir révéler le chemin de la cité disparue. Pourtant, je ne le ferai pas. Pas encore. Là-bas, dans la cité perdue, j'ai fait une promesse à un vieil homme. C'était le dernier des Musus. Il s'appelait Coya, et il allait mourir. Selon cette promesse, je ne puis indiquer l'emplacement de la vieille ville, qui doit attendre un autre découvreur. Ce serment, fait à un mourant, est sacré pour moi. Toujours, il prévaudra contre toute autre raison, scientifique ou morale, que l'on pourrait lui opposer. Même vous, malgré tout le respect et l'amitié que je vous porte, ne pouvez rien contre cela.

Persuadé que vous me comprendrez et m'approuverez, je reste à jamais votre dévoué.

Robert MORANE.

Bob plia la lettre et l'enferma dans une enveloppe. Quand il eut adressé cette dernière, il jeta son stylo et laissa errer ses regards sur la baie de Rio, qui s'étendait, tel un énorme croissant d'azur, au-delà de la fenêtre. Bob aurait lui-même aimé retourner là-bas, dans l'énigmatique cité du *Gran Paititi*, pour se pencher sur son mystère, lui arracher ses derniers secrets. Pourtant la promesse faite au vieux Coya l'empêchait de réaliser ce désir. Dans le ciel, un avion à réaction passa dans un bruit de tôle remuée. Au milieu de la baie, des hommes – sans doute des pêcheurs sous-marins – plongeaient

du pont d’une goélette. Et Morane songea que, par le monde, il se passait bien des choses qu’il aimerait toucher du doigt, des événements auxquels il aimerait être mêlé. « Dans le fond, murmura-t-il, la terre entière n’est elle-même qu’une vaste cité perdue, et il me reste encore à la découvrir. »

FIN

LE MYSTÈRE FAWCETT

Ce fut au mois d'août 1914 que le Lieutenant-Colonel Percy Fawcett, de l'Artillerie Royale Britannique, découvrit aux Archives Nationales de Rio de Janeiro, le document dans lequel Raposo racontait sa découverte d'une ville perdue dans le Mato Grosso, c'est-à-dire la « Grande Forêt », une des plus sauvages provinces du Brésil.

Ayant lu ce manuscrit, Fawcett enquêta dans la région et finit, dit-il, par avoir confirmation de l'existence d'une cité mystérieuse, édifiée par une civilisation très antérieure à celle des Incas et remontant sans doute à 17.000 ans. Des légendes couraient également, parmi les Indiens, parlant d'une race d'hommes blancs, aux cheveux et à la barbe blonds hantant les profondeurs inconnues de la jungle.

ARCHÉOLOGUE OU CHERCHEUR D'OR ?

Certains doutent que Fawcett se soit engagé dans les territoires hostiles du Mato Grosso dans le seul but d'atteindre de tels mirages. En réalité, affirme-t-on, il cherchait bien autre chose que des vieilles pierres. À la solde d'intérêts britanniques il aurait compté découvrir la fabuleuse mine d'or des Ararès, située pense-t-on entre le rio de la Mort et le rio Kuluene, ou encore dans le massif de la sierra interdite de Roncador. Cette mine, une des plus riches du Brésil, était, à l'époque de la conquête, exploitée par des mineurs portugais qui, seuls, en connaissaient l'emplacement, s'en revenant chaque fois avec une caravane de mulets chargés de pépites. Un jour, ils furent assaillis par les Indiens Chavantes et massacrés jusqu'au dernier. Avec eux fut perdu le chemin menant au placer des Ararès. Pour d'autres, Fawcett aurait été également à la recherche d'une seconde mine fantôme, celle de Muribeca, dont le secret fut perdu en 1622. Pourtant, toute la vie de Fawcett et la publication récente de ses mémoires semblent infirmer cette théorie et il apparaît comme certain qu'il était parti uniquement pour retrouver cette vieille cité qui, depuis des années, hantait son imagination.

« VOUS N'AVEZ À CRAINDRE AUCUN ÉCHEC… »

Le 20 avril 1925, Fawcett, accompagné de son fils Jack et d'un ami de celui-ci, Raleigh Rimel, quitta donc Cuyaba, escorté de deux guides indigènes seulement. Il semble que de nouveaux indices soient venus encore fortifier sa foi en l'existence de sa cité perdue. En effet, le 14 avril, n'avait-il pas écrit à sa famille :

« Mon ami l'éleveur m'a raconté qu'il avait ramené à Cuyaba un Indien d'une tribu lointaine et difficile à atteindre, à qui il fit visiter les grandes églises de la ville, en pensant qu'il en serait impressionné.

— Ce n'est rien, dit l'Indien. Là où je vis, mais à une certaine distance, il y a des bâtiments plus grands, plus hauts et plus beaux que ceux-ci. Eux aussi ont de grandes portes et de grandes fenêtres et, au milieu, se dresse un pilier élevé portant un gros cristal dont la lumière éclaire l'intérieur et éblouit ceux qui le regardent… »

Le 29 mai, Fawcett adressait son dernier message, remis aux deux guides indigènes qui regagnaient la civilisation. « Nous sommes en ce moment au camp du Cheval Mort, par 11° 43' de latitude sud et 54° 35' de longitude ouest. C'est le point où mourut mon cheval en 1920. Il ne reste que ses os blanchis. Nous pouvons nous baigner, mais les insectes nous obligent à ne pas nous attarder un seul instant. Il fait très froid la nuit et frais le matin ; mais, vers le milieu de la journée, arrivent la chaleur et les insectes, et, jusqu'à six heures du soir nous souffrons au camp un véritable martyre. »

Et sa dernière phrase sera : « Vous n'avez à craindre aucun échec… » Jamais plus on ne devait le revoir, ni lui ni ses compagnons.

COMMENT SE CRÉENT LES LÉGENDES

Un beau jour, cependant, des prospecteurs de bois recueillirent le chien qui accompagnait les trois explorateurs. À moitié mort de peur et de faim, il semblait avoir beaucoup souffert. Les prospecteurs le soignèrent et prévinrent les autorités. À partir de ce jour, la forêt se referma sur Fawcett et ses compagnons. Peut-être, si le chien avait pu parler, aurait-on connu les raisons de leur silence…

Pourtant, l’aventure ne faisait que commencer. La presse du monde entier s’empara du nom de Fawcett et le coucha en lettres majuscules sur toutes les premières pages. Comme Fawcett avait prévenu ses correspondants qu’il pouvait rester absent de nombreux mois, on espérait toujours le voir revenir. Mais les reporters envoyés à Cuyaba attendirent en vain. Les histoires les plus extraordinaires se colportèrent alors. Des indigènes prétendirent avoir rencontré Fawcett dans la jungle, où il vivait dans une vallée perdue en compagnie d’une princesse indienne de toute beauté. D’autres affirmèrent, sans apporter de preuves bien sûr, que Fawcett avait découvert sa ville mystérieuse et qu’il y était devenu roi des fameux « Indiens blancs ». On dit aussi que, atteint de la lèpre, le voyageur ne voulait plus regagner la civilisation et demeurait volontairement dans la forêt vierge. Finalement le Gouvernement britannique, justement alarmé par le silence de l’explorateur, demanda au Gouvernement du Brésil d’envoyer une colonne de secours à sa recherche. Quelques mois plus tard, une dépêche de Rio annonçait que toutes les recherches avaient été vaines et que Fawcett devait être considéré comme mort.

TERRITOIRES INTERDITS

Mais les curieux, poussés par la soif de sensations, des journalistes en mal de copie, ne désarmèrent pas. Nombre de têtes brûlées partirent à leur tour à la recherche de l'audacieux colonel. Mais, de quelque endroit qu'ils partissent, soit qu'ils tentassent d'accéder à la région mystérieuse par le territoire des Anaquas, des Kalopalos, des Chavantes, des Cayapos ou des Urubus, ces féroces tribus indiennes toujours en guerre entre elles, c'était la même chose. Un beau jour, aux portes de leurs camps, ils trouvaient plantées de grandes lances à la hampe barbouillée de sang et ornée de duvets multicolores. Ces lances signifiaient que, là, commençait le domaine de la mort. Les dépasser eût été courir au-devant d'un trépas certain. La forêt, autour des audacieux, se serait peuplée d'invisibles ; présences et des flèches empoisonnées, venues on ne sait d'où, auraient touché les hommes sans même leur laisser le temps d'esquisser un geste de défense. Comme on le voit, une des nombreuses rivières arrosant cette contrée n'a pas volé son nom de rio de la Mort. Des avions survolèrent même les villages indiens dans lesquels les explorateurs pouvaient être retenus prisonniers et, au passage, les indigènes, croyant avoir affaire à de gigantesques oiseaux, décochaient leurs flèches dans leur direction.

PREMIER « TÉMOIGNAGE »

En 1927, le second fils de Fawcett, Brian, alors employé aux Chemins de Fer du Pérou, reçut la visite d'un ingénieur français, du nom de Roger Courteville, qui disait avoir rencontré son père dans l'État de Minas Geraes, deux mois plus tôt. C'était un vieil homme rencontré au bord du chemin et qui, habillé de haillons, disait être le Colonel Fawcett.

— Je ne savais rien du Colonel Fawcett avant d'arriver ici, déclara Courteville. Si j'avais su, je l'aurais amené. En tout cas, ce ne serait pas difficile de le retrouver si nous retournions là-bas. Il y a très peu de « gringos » dans la région…

Courteville insista pour que Brian Fawcett se mette en rapport avec la North American Newspaper Alliance, qui avait en partie financé l'expédition Fawcett, pour qu'elle monte une nouvelle expédition de recherches. Cependant, Courteville n'offrait pas suffisamment de garanties d'authenticité pour que son témoignage fût retenu.

UNE PLAQUE DE CUIVRE ET UNE CANTINE

L'année suivante cependant, la North American Newspaper Alliance organisait une mission de secours, non pas dans l'État de Minas Geraes, mais dans celui du Mato Grosso. Le commandant George Dyott la dirigeait. Connaissant à fond la forêt brésilienne et ses dangers, il s'adjoignit quatre compagnons blancs et vingt porteurs indigènes. Son équipement, bien conçu, comprenait des canots démontables et d'importants stocks de provisions. Suivant la piste de Fawcett, Dyott et ses hommes atteignirent le Camp du Cheval Mort. De là, ils s'enfoncèrent vers l'est en fouillant chaque mètre carré de terrain. À la rivière Kuliseu, des Indiennes leur dirent que trois blancs étaient un jour passé par là. Un peu plus loin, dans un village anaqua, Dyott vit, suspendu par une ficelle au cou du fils du chef de la tribu, une plaque de cuivre portant l'inscription suivante : « W. S. Silver & C°, King William House, Bastcheap, London ». Ce nom était celui d'un fournisseur de Fawcett. La plaque avait été détachée d'une cantine métallique ayant, selon toute évidence, appartenu à l'explorateur disparu.

FUITE DEVANT LES KALOPALOS

Interrogé, Aloiqué – c'était le nom du chef des Anaquas – déclara que cette cantine avait été laissée là par trois voyageurs blancs, qui s'étaient ensuite enfoncés plus avant encore vers l'est. Avançant toujours dans cette direction, l'expédition continua à descendre le rio Kuliseu jusqu'à son confluent avec le Kuluene. Là commençait le territoire des Indiens Kalopalos. Un chef affirma avoir aperçu la fumée des feux de camp de Fawcett jusqu'à quatre jours de marche vers l'est. Le cinquième jour, il n'avait plus vu de fumée… Et les détectives de la jungle continuèrent leurs recherches. Dyott sentait l'hostilité grandir autour de lui et, à l'embouchure du rio Kuluene, un groupe de plusieurs centaines d'Indiens Kalopalos, montés sur leurs pirogues, attendaient l'expédition. Les Kalopalos comptaient recevoir des cadeaux, mais Dyott avait déjà tout distribué. Le moindre faux mouvement, la moindre fausse manœuvre, et c'eût été le massacre de tous les membres de l'expédition. Aussi, pour épargner des vies humaines, Dyott abandonna-t-il son projet. À la faveur de la nuit, alors que les Kalopalos dormaient, l'expédition monta ses canots et, abandonnant vivres et matériel, prit la fuite le long du rio. Mourant de faim, accablés par les fièvres, les enquêteurs atteignirent enfin une région habitée. Fawcett était-il mort ? Dyott ne pouvait l'affirmer mais, d'après lui, il y avait toutes les chances pour qu'il le fût.

Le rapport de cette dernière expédition raviva l'attention des foules. En 1930, un journaliste, Albert de Winton, partit à son tour sur les traces du disparu et acquit bientôt la quasi-certitude que Fawcett avait été assassiné par les Kalopalos. Mais, sans pouvoir pousser plus avant ses investigations, il but un breuvage empoisonné et mourut avant d'avoir pu revenir à la civilisation.

UNE EXPÉDITION DE RECHERCHE DISPARAÎT

Désormais, tout le monde considéra Fawcett comme mort. Pourtant, en 1932 le trappeur suisse Rattin, revenant du Mato Grosso, déclara avoir rencontré Fawcett prisonnier d'une tribu indienne au nord du rio Bomfin, affluent du São Manoel. Voici le récit que Rattin fit au Consul britannique de Rio de Janeiro :

« Le 16 octobre 1931, un peu avant le coucher du soleil, mes compagnons et moi étions en train de laver nos vêtements dans la rivière, quand nous fûmes tout à coup entourés d'Indiens. Comme ils ne parlaient pas la langue tupi, j'eus de la peine à communiquer avec eux. Ils nous emmenèrent à leur camp, où nous bûmes de la « chicha » en compagnie du chef et d'une trentaine d'indigènes.

« Le soleil s'était couché quand apparut soudain un vieillard vêtu de peaux de bêtes et portant de longs cheveux et une barbe d'un blanc jaunâtre. Je vis tout de suite que c'était un blanc. Le chef lui jeta un regard sévère et dit quelque chose aux autres Indiens. Quatre ou cinq d'entre eux quittèrent notre groupe et firent asseoir le vieillard à quelques mètres de nous. Il avait l'air très triste et ne pouvait détacher ses yeux des miens. Nous restâmes toute la nuit à boire et, à l'aube, comme la plupart des Indiens, chef compris, dormaient d'un profond sommeil, le vieil homme s'approcha de moi et demanda si j'étais Anglais. Il parlait anglais. Je répondis :

« — Non, Suisse.

« Il demanda :

« — Êtes-vous un ami ?

« Je répondis :

« — Oui.

« Et il continua :

« — Je suis un colonel anglais. Allez au Consulat britannique et demandez de faire savoir au major Paget, qui a une plantation de

café dans l'État de São Paulo, que je suis prisonnier ici.

« Je promis de le faire, sur quoi il ajouta :

« — Vous êtes un gentleman.

« Et il me serra la main.

« Le vieillard me demanda si j'avais un journal et m'emmena sous sa tente. Plusieurs Indiens qui l'observaient nous suivirent. Il me montra quatre blocs de bois sur lesquels, avec une pierre, il avait tracé de grossiers croquis. Je les copiai de mon mieux. Je remarquai alors que le dessus de ses mains portait de vilaines écorchures et envoyai un de mes compagnons chercher de la teinture d'iode que nous avions emportée avec nous. Il s'en mit sur les mains, mais lorsque les Indiens virent cela, ils la lui enlevèrent et commencèrent à l'utiliser comme peinture.

« Comme le chef et la plupart des autres dormaient toujours profondément, je pus demander au vieillard s'il était seul. Il dit quelque chose au sujet de son fils qui dormait et se mit à pleurer. Il ne parla de personne d'autre et je n'osai lui poser d'autres questions. Il me montra ensuite un médaillon en or pendu au bout d'une chaîne qu'il portait autour du cou. À l'intérieur se trouvait la photographie d'une dame portant un grand chapeau et de deux petits enfants de six à huit ans. Il avait quatre bagues, une avec une pierre rouge, une avec une pierre verte sur laquelle était gravé un lion, une, très mince, avec un petit diamant et la dernière représentant un serpent aux yeux rouges. C'est un homme d'environ soixante-cinq ans, mesurant approximativement un mètre quatre-vingts et à la carrure puissante. Il a de beaux yeux bleus teintés de jaune, des cils châtains et une petite cicatrice au-dessus de l'œil droit. Il avait l'air très déprimé, mais paraissait posséder toutes ses facultés. Il semblait être en bonne santé, ni trop gras, ni trop maigre.

« Peu après le lever du soleil, nous retournâmes à nos deux mules et abandonnâmes le camp. Une cinquantaine d'Indiens nous suivirent jusqu'à midi. J'essayai de savoir par eux ce que le vieillard faisait là. Tout ce qu'ils dirent fut : « Poschu demas », ce qui doit signifier « mauvais hommes ». Nous voyageâmes pendant six jours au sud et je me dirigeai sur Barreto en passant par Goyaz…

« Je n'avais jamais entendu parler du colonel Fawcett avant d'arriver à Barreto. »

Rattin ne demandait pas d'argent et ne cherchait aucune publicité. Bien que certains indices donnaient à croire que l'homme rencontré par lui n'était pas Fawcett, il partit néanmoins en compagnie de deux autres blancs pour ramener l'inconnu. Jamais les trois hommes, eux non plus, ne devaient reparaître.

RETOUR CHEZ LES KALOPALOS

Peu après la disparition de Rattin et de ses deux compagnons, le nom de Fawcett disparut des premières pages des journaux. Pendant de longues années, on ne parla plus de lui qu'en de rares occasions. Mais, en 1943, lorsque le Président du Brésil, Getulio Vargas, entreprit l'expédition Roncador-Xingu afin d'installer des bases aériennes dans le Mato Grosso, un journaliste brésilien, Edmar Morel, qui accompagnait l'expédition, s'aperçut que quelques centaines de kilomètres seulement le séparaient de la région où avait disparu Fawcett. Le journaliste partit donc en pirogue et gagna le village kalopalo où avaient déjà séjourné Dyott et Winton. À son retour, Morel déclara avoir la certitude que Fawcett avait été assassiné par les Kalopalos. Il avait même, disait-il, parlé à l'Indien qui l'avait tué. On trouva bizarre que Morel eût obtenu une telle confession d'un Indien qui, à coup sûr, n'ignorait pas à quelles représailles il s'exposait de la part des autorités. Toutefois, Morel refusa de livrer le nom de l'Indien en question.

L’ENQUÊTE DES FRÈRES VILAS BOAS

Quelques années plus tard, trois frères, employés de l’expédition Roncador-Xingu, Orlando, Claude et Leonardo Vilas Boas, décidèrent de contrôler les dires du journaliste. Ils partirent de Carapu le 25 septembre 1947 et, après huit jours de navigation sur la rivière Sept Septembre, atteignirent le village kalopalo où, grâce à des présents, ils furent accueillis en amis. Les Kalopalos acceptèrent même de travailler à l’installation de la base aérienne, ce qui permit aux trois frères de demeurer plusieurs mois dans leur village et de mener ainsi plus aisément leur enquête. Ils se rendirent vite compte que l’odyssée de Fawcett était devenue légendaire parmi les indigènes. Ils acquirent également la quasi-certitude que Fawcett et ses compagnons n’avaient pas dépassé ces villages kalopalos dont le chef collaborait avec eux.

Ce chef, Ixarari, un solide gaillard de cinquante ans, était atteint de malaria chronique et Orlando Vilas Boas, en lui donnant des médicaments pour se soigner, réussit à nouer avec lui de solides liens d’amitié. Un jour, Ixarari apprit qu’Orlando avait posé des questions un peu partout au sujet de Fawcett. Il alla donc le trouver et lui dit que, s’il n’avait pas parlé plus tôt des trois blancs disparus, c’était par crainte d’être accusé ou tout au moins soupçonné. Selon lui, Fawcett, son fils Jack et Rimel avaient été tués, sur la rivière Tanguro, par les Indiens Cayapos. Fait difficilement contrôlable puisque les Cayapos ne se laissaient pas approcher et que tenter de pénétrer leur territoire eût été courir à une mort certaine. Orlando pensa qu’Ixarari en disait moins qu’il n’en connaissait et que, sans doute, comme chef des Kalopalos, il devait avoir été, directement ou indirectement, mêlé au triple meurtre.

LA CONFESSION D'IXARARI

Pendant plusieurs mois cependant, Ixarari continua à s'en tenir à sa version mais, un jour, repris par sa malaria chronique, il tomba gravement malade. Son état fut rapidement jugé désespéré et, pour le maintenir en vie, on dut lui administrer de l'atébrine à doses massives.

Une nuit, Ixarari annonça au village qu'il allait mourir et demanda qu'on allât chercher Orlando. Quand ce dernier fut au chevet du chef mourant, celui-ci se confessa en ces termes :

« Les trois blancs, accompagnés d'Aloiqué, le chef des Anaquas, installèrent leur campement sur la rive gauche de rio Kuluene. Comme ils paraissaient fort fatigués, je leur permis de demeurer sur le territoire de ma tribu. Mais, peu après, on m'apporta que le fils de Fawcett avait manqué gravement aux lois les plus élémentaires de l'hospitalité. Je décidai d'intimer l'ordre à Fawcett et à ses compagnons de quitter aussitôt mon territoire.

» Le lendemain, Fawcett vint me visiter lui-même afin de me demander des porteurs et des embarcations pour aller chez les Cayapos. Je lui dis que les Kalopalos et les Cayapos étaient en guerre et qu'il n'était pas question qu'aucun de mes hommes l'accompagnât. Je profitai de l'occasion pour faire part à Fawcett des griefs que j'avais contre son fils, et pour lui ordonner de quitter le village au plus tôt. Il me répondit qu'il ne pouvait partir, car les Anaquas avaient volé ses canots. Ensuite, sans que rien n'ait pu me faire prévoir son geste, il me gifla violemment. Alors, je saisis ma massue de guerre et lui fracassai le crâne. Ses deux compagnons se jetèrent sur moi, mais je fis un pas en arrière et les frappai tous les deux de la même façon que Fawcett, les couchant morts à mes pieds. »

Ixarari mourut dans la soirée, peu après l'arrivée du Dr Franca, venu d'urgence par avion. Yarulla, le fils d'Ixarari, confirma le récit de son père, sans pouvoir cependant affirmer, n'étant pas né à

l’époque, si Fawcett avait oui ou non giflé son père. De toute façon, une discussion avait éclaté, entraînant la mort des trois explorateurs.

LE MYSTÈRE N'EST PAS RÉSOLU.

Après avoir longuement parlementé, Orlando Vilas Boas réussit à convaincre le nouveau chef des Kalopalos d'ouvrir la tombe de l'explorateur assassiné. Les ossements furent examinés par les experts de l'Institut Royal d'Anthropologie de Londres. Comme, jadis, en jouant au cricket, Fawcett s'était brisé un doigt et qu'il portait en outre un appareil de prothèse dentaire dont on possédait les caractéristiques, l'identification était aisée. Elle fut négative : les ossements n'étaient pas ceux de Fawcett. On ne put savoir de qui ils provenaient, et l'on doute même que ce soit ceux d'un homme blanc.

Ainsi demeure quasi entier un mystère qui, pendant plus de vingt-cinq années passionna les foules. On ne peut cependant pas croire à la survivance de Fawcett. Il aurait aujourd'hui plus de quatre-vingt-cinq ans, âge qu'aucun européen ne peut espérer atteindre, dépourvu de tous soins, dans l'enfer de la forêt sud-américaine.

---

[1] C'est sous ce nom de « tigre » que les habitants de l'Amérique du Sud désignent généralement le jaguar.

[2] Voir « La Vallée infernale » et « La Galère engloutie ».

[3] Cité des Césars – Cité du Grand Paititi.

[4] En brésilien : la brousse, la jungle.

[5] Mammifère rongeur de grande taille vivant au bord des rivières sud-américaines.

[6] Machu-Pichu : grandes ruines incas juchées sur un pic de la Cordillère des Andes au Pérou.

[7] La « Bôto » ou « Uyara », est une sorte de dauphin long de 2 à 3 mètres, qui habite les rivières d'Amérique du Sud. Les Indiens affirment qu'il est impossible de le tuer. Peu farouche, on dit qu'il aime les hommes et, comme les anciens le prenaient pour le

dauphin, on lui prête la vertu de sauver les naufragés et de les aider à regagner la rive.

[8] Voir : « La Galère engloutie ».

[9] Voir : « La Galère engloutie ».

Table des Matières